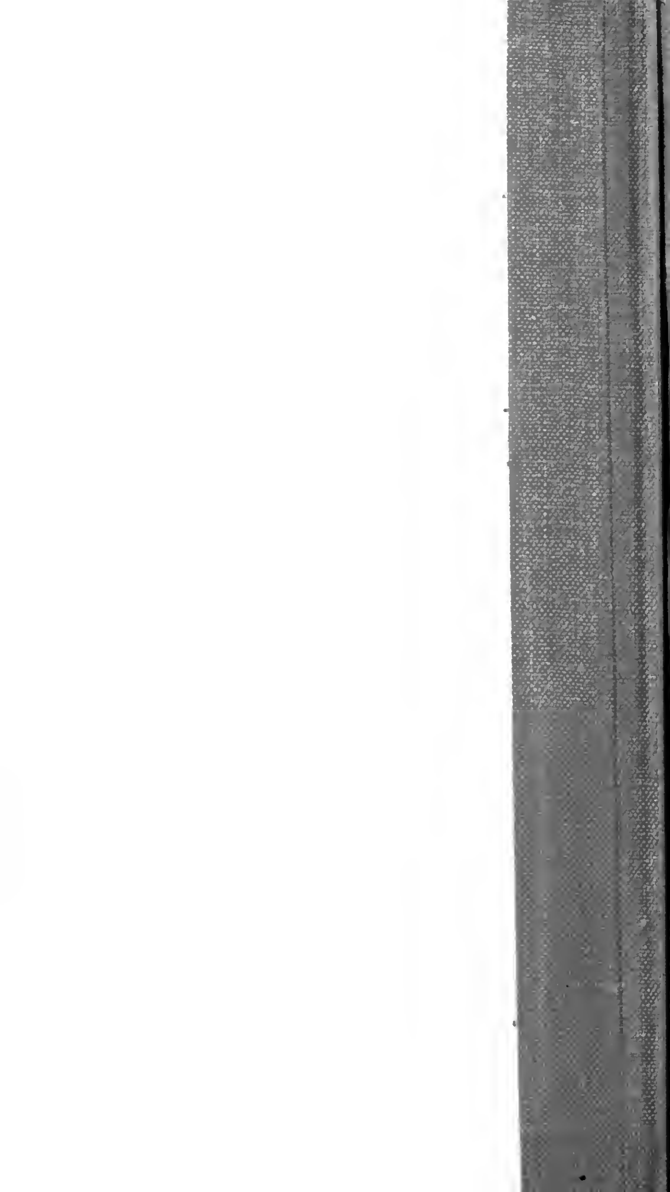


ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME PREMIER.

316

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Auguſtins.

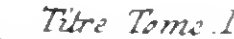
Veuve DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue Saint-Severin.


Titre Tome I.

H. Rigaud pinx — Mr. Dossier sculp

BERNARD DE FONTENELLE
Des Académies Françoises, des Sciences, des Belles Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Rome.

ŒUVRES

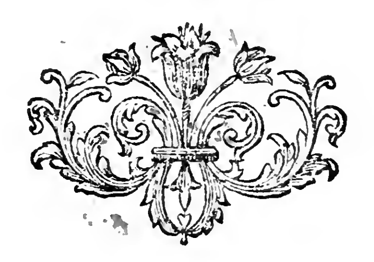
DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

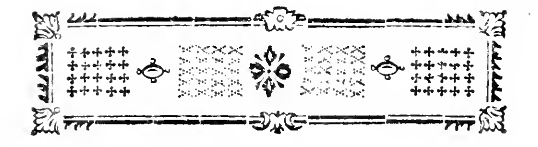
TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.



PRÉFACE.

JE puis assurer avec vérité, quoique je coure peut-être risque de n'en être pas cru, qu'en faisant ce Recueil de mes différens Ouvrages, j'avois beaucoup d'inclination à y faire des retranchemens considérables, sur-tout dans quelques-unes des premières productions de ma jeunesse. Un goût plus formé que celui de ce temps-là m'auroit rendu, non pas aussi sévère que le sont des Lecteurs, mais à-peu-

près autant que le peut être un Auteur qui ſe juge lui-même. Il me ſemble en effet que ceux qui raſſemblent leurs Ouvrages dans un temps où ils ne comptent plus guère d'en donner de nouveaux, en devroient faire un choix, pour ne laiſſer à la Poſtérité, s'ils oſent porter leurs vues ſi loin, que ce qui eſt le plus digne d'elle, & le plus propre à décorer leur nom. Cela vaudroit bien mieux que de groſſir leurs Recueils de choſes médiocres, qui ont attendu à ſe montrer au jour, qu'elles puſſent être ſous la protection de celles dont la fortune ſeroit faite.

Je n'ai pourtant pas exécuté mes courageux desseins, je n'en ai pas été le maître. Cette Edition n'est que pour l'intérêt du Libraire, & nullement pour le mien. Il a voulu remédier au préjudice que lui apportent un grand nombre d'Editions contrefaites, & en donner une qui les fît tomber. Il n'a donc plus été possible d'y faire des retranchemens, elle auroit passé pour défectueuse. Le Public ne souffre pas qu'on lui dérobe rien de ce qu'il a une fois eu en sa possession : peut-être même sa malignité en seroit-elle affligée ; elle perdroit des sujets de s'exercer. Il pourra bien mépriser, ou-

blier ce qu'on lui donne de trop: mais il veut en avoir le plaiſir; & ſi ce trop entraîne la diſgrace du reſte, c'eſt ce qui ne lui importe guère.

Par ces raiſons, je n'ai pas ſupprimé les Lettres du Chevalier d'Her..., qui, dès qu'elles parurent, ſe gliſsèrent à la ſuite des Dialogues des Morts & de la Pluralité des Mondes, & que je n'ai jamais avouées. L'hiſtoire en ſeroit peu agréable & fort indifférente au Public; puiſqu'il les a crues de moi, & qu'il les a eues même ſous mon nom, qu'il les ait encore. Je voudrois bien que ſa ſévérité ne tombât que ſur elles.

Je parle jusqu'ici précisément comme j'ai fait dans ma dernière Edition de Paris de 1724; mais il faut présentement, à ce qu'il me semble, changer de ton, puisque je donne une Addition très-considérable par sa grosseur. *La vie de M. Corneille, avec l'Histoire du Théâtre François jusqu'à lui, & des Réflexions sur la Poëtique:* Comment concilier cela avec ce grand amour pour les retranchemens dont je me suis vanté ?

Il y a près de cinquante ans que cet Ouvrage est fait. Je n'avois nul empressement de le donner au Public. Je savois que je n'avois pas fait assez de

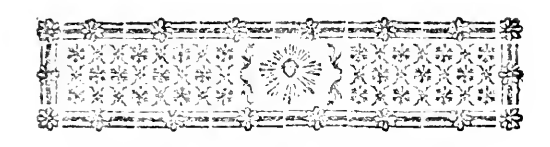
recherches ſur l'Hiſtoire du Théâtre François, ni apparemment aſſez de réflexions ſur la Poëtique ; & dans ce long eſpace de temps, il a paru des Hiſtoires de notre Théâtre beaucoup plus détaillées, & des Pièces nouvelles me faiſoient naître de nouvelles vues ſur le fond de l'Art. Cependant je ne renfermois pas mon Manuſcrit avec un extrême ſoin ; je le faiſois voir quand on en avoit envie ; je le prêtois, en avertiſſant bien que ce n'étoit pas un Ouvrage fini, & je pardonnois à ceux qui en déroboient des copies. Quand M. l'Abbé d'Olivet donna en 1720 ſa belle *Hiſtoire de l'A-*

cadémie Françoise, il eût pu y mettre la vie de M. Corneille, ſans mon conſentement, & il ne me le demanda que par politeſſe. Elle eſt donc déjà publique, & je ne la pouvois plus refuſer au Libraire. Il eſt vrai que je la donne ici avec deux morceaux qui ne l'accompagnoient pas encore, quoiqu'ils lui appartinſſent, & ces deux morceaux ne ſont que dans leur ancien état. Tout le long temps qui s'eſt écoulé depuis qu'ils ſont faits, a été rempli par des travaux d'une nature toute différente ; & à l'heure qu'il eſt, je ne me fie plus aſſez à ce que je pourrois faire dans ce premier genre. On m'a re-

préſenté vivement qu'il falloit du nouveau, quel qu'il fût, dans cette nouvelle Edition; & je ne répondrois pas que l'amour paternel ne m'ait ſollicité auſſi. Peut-être cependant verra-t-on un jour que j'aurois pu être encore plus foible.

Ces cinquante ans d'intervalle entre la compoſition & l'impreſſion de la Poëtique, feront, à ce que j'eſpère, mon apologie, ſur ce qu'il n'y eſt parlé que de Pièces anciennes.





A LUCIEN,

AUX

CHAMPS ÉLISIENS.

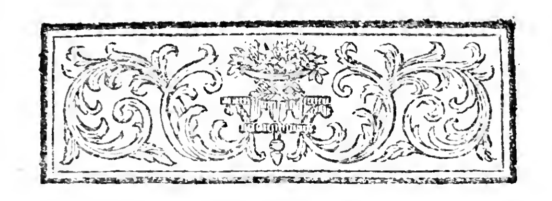
ILLUSTRE MORT,

Il est bien juste, qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'Auteur, dont on a tiré le plus de secours dans un Livre, est le vrai Héros de l'Epitre Dédicatoire; c'est lui dont on peut publier les louanges avec sincérité, & qu'on doit choisir pour Protecteur. Peut être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir osé travailler sur votre Plan; mais il me semble que je l'eusse été encore davantage, si j'eusse travaillé sur un Plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'espérer que le dessein qui est de vous, fera passer les choses qui sont de moi; & j'ose vous dire, que si par hasard mes Dialogues avoient un peu de succès, ils vous se-

roient plus d'honneur que les vôtres mêmes ne vous en ont fait, puisqu'on verroit que cette idée est assez agréable pour n'avoir pas besoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond sur elle, que j'ai cru qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ai supprimé Pluton, Caron, Cerbère, & tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous ayiez épuisé toutes ces belles matières de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faisoient la cour! Mais après tout, puisque vous aviez inventé ce dessein, il étoit raisonnable que vous en prissiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez proposée. Tous vos Dialogues renferment leur morale, & j'ai fait moraliser tous mes Morts : autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler ; des Vivans auroient suffi pour dire des choses inutiles : de plus, il y a cela de commode, qu'on peut supposer que les Morts sont gens de grande réflexion, tant à cause de leur expérience que de leur loisir ; & on doit croire, pour leur honneur, qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent

mieux que nous des choses d'ici haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence & plus de tranquillité, & ils veulent bien en raisonner, parce qu'ils y prennent un reste d'intérêt. Vous avez fait la plupart de leurs Dialogues si courts, qu'il paroît que vous n'avez pas cru qu'ils fussent de grands parleurs, & je suis entré aisément dans votre pensée. Comme les Morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bientôt le bout de toutes les matières. Je croirois même sans peine qu'ils devroient être assez éclairés pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conséquent pour ne se parler presque jamais: car il me semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la vérité; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles, qui ne voient pas le but où ils vont, de s'entre-heurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas se persuader ici que les Morts eussent changé de caractères, jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposés. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des gens, on n'en sauroit revenir. Ainsi je me suis attaché à rendre les Morts reconnoissables, du moins ceux qui sont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en supposer quelques-uns, & peut-être aussi quelques-unes des aventures que vous leur

attribuez; mais je n'ai pas eu besoin de ce privilège. L'Histoire me fournissoit assez de véritables Morts, & d'aventures véritables, pour me dispenser d'emprunter aucuns secours de la fiction. Vous ne serez pas surpris que les Morts parlent de ce qui s'est passé long-temps après eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, vous connoissez la France par une infinité de rapports qu'on vous en a faits, & que vous savez qu'elle est aujourd'hui pour les Lettres, ce que la Grèce étoit autrefois; sur-tout votre illustre Traducteur, qui vous a si bien fait parler notre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athènes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre style comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ses expressions cette simplicité fine & cet enjouement naïf, qui sont si propres pour le Dialogue! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien su qu'on ne peut imiter un plus excellent modèle que vous.

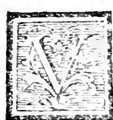


DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUE Ier.

ALEXANDRE, PHRINÉ.

PHRINÉ.


OUS pouvez le ſavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thèbes, que vous aviez ruinées, pourvu que l'on y mît cette Inſcription : *Alexandre le Grand avoit abattu ces murailles, mais la Courtiſanne Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviez donc grand-

peur que les fiècles à venir n'ignoraffent quel métier vous aviez fait?

PHRI. J'y avois excellé, & toutes les Perfonnes extraordinaires, dans quelques profeffions que ce puiffe être, ont la folie des Monumens & des Infcriptions.

ALE. Il eft vrai que Rhodope l'avoit déja eue avant vous. L'ufage qu'elle fit de fa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameufes Pyramides d'Egypte qui font encore fur pied; & je me fouviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoifes, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres fe mirent à pleurer, en difant que dans les pays & dans les fiècles où elles venoient de vivre, les Belles ne faifoient plus d'affez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRI. Mais moi, j'avois cet avantage pardeffus Rhodope, qu'en rétabliffant les murailles de Thèbes, je me mettois en parallèle avec vous, qui aviez été le plus grand Conquérant du monde, & que je faifois voir que ma beauté avoit pu réparer les ravages que votre valeur avoit faits.

ALE. Voilà deux chofes, qui affurément n'étoient jamais entrées en com-

paraiſon l'une avec l'autre. Vous vous ſavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ?

PHRI. Et vous, vous êtes fort ſatisfait d'avoir déſolé la meilleure partie de l'Univers? Que ne s'eſt-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avez ruinée! il ne ſeroit reſté aucune marque de vos fureurs.

ALE. Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illuſtre Conquérant.

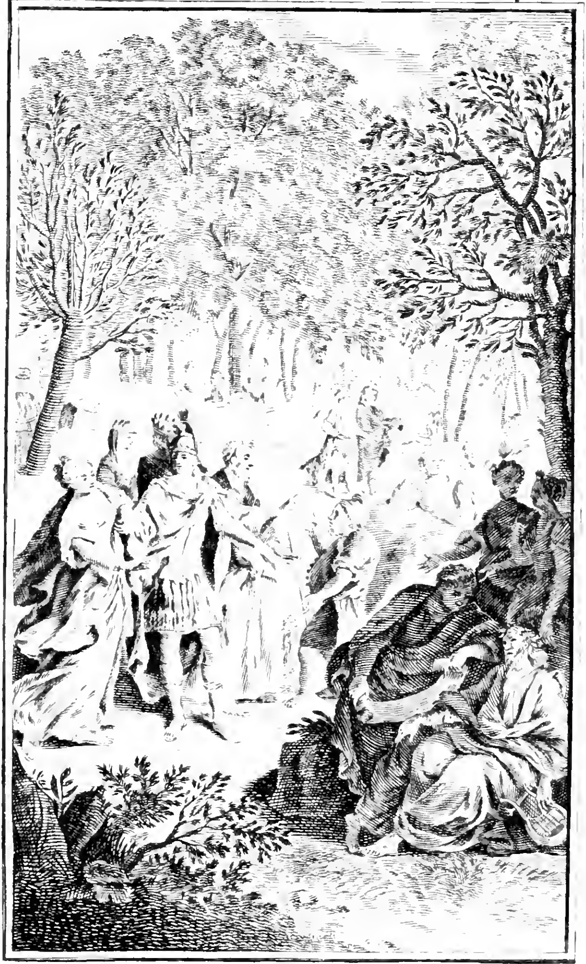
PHRI. Et moi, une aimable Conquérante. La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, & la valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles ſont de tous Pays, & les Rois mêmes ni les Conquérans n'en ſont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre père Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup auſſi; cependant vous ne pûtes, ni l'un ni l'autre, inſpirer aucune crainte à l'Orateur Démoſthène, qui ne fit, pendant toute ſa vie, que haranguer contre vous deux: & une autre Phriné que moi (car le nom eſt heureux) étant ſur le point de perdre une cauſe fort importante, ſon Avocat, qui avoit épuiſé vainement toute ſon éloquence pour elle, s'aviſa de lui

arracher un grand voile qui la couvroit en partie ; & aussi tôt, à la vue des beautés qui parurent, les Juges qui étoient prêts à la condamner, changèrent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne put, pendant un grand nombre d'années, faire taire un Orateur, & que les attraits d'une belle Personne corrompirent en un moment tout le sévère Aréopage.

ALE. Quoique vous ayiez appellé encore une Phriné à votre secours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en soit plus foible. Ce seroit grande pitié, si....

PHRI. Je sais ce que vous m'allez dire. La Grèce, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant, si je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas ; si je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au hasard même, la part qui leur en est dûe, croyez-vous que vous n'y perdissiez guère ? Mais une Belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes ; elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moi, c'est une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

ALE. Il a paru que vous en avez été



B. Pilart inv. C. Duflos Sculp.

bien persuadée. Mais pensez vous que ce personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé ?

PHRI. Non, non, car je suis de bonne foi. J'avoue que que j'ai extrémement outré le caractère de jolie Femme; mais vous avez outré aussi celui de grand Homme. Vous & moi, nous avons fait trop de conquètes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir assez pour rebâtir les murailles de Thèbes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, si vous n'eussiez fait que conquérir la Grèce, les Isles voisines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Asie mineure, & vous en composer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raisonnable: mais de courir toujours, sans savoir où, de prendre toujours des Villes, sans savoir pourquoi, & d'exécuter toujours, sans avoir aucun dessein; c'est ce qui n'a pas plu à beaucoup de personnes bien sensées.

ALE. Que ces personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois usé si sagement de ma valeur &

de ma fortune, on n'auroit presque point parlé de moi.

PHRI. Ni de moi non plus, si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux Jeux Olympiques?

MILON. Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grèce y applaudit, & l'honneur s'en répandit jusques sur la Ville de Crotone ma Patrie, d'où sont sortis une infinité de braves Athlètes. Au contraire, ta Ville de Sibaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses Habitans, qui avoient banni les coqs, de peur d'en être éveillés, & qui prioient les gens à manger un an avant le jour

du repas, pour avoir le loiſir de le faire auſſi délicat qu'ils le vouloient.

SMIN. Tu te moques des Sibarites; mais toi, Crotoniate groſſier, crois-tu que ſe vanter de porter un bœuf, ce ne ſoit pas ſe vanter de lui reſſembler beaucoup?

MI. Et toi, crois-tu avoir reſſemblé à un homme, quand tu t'es plains d'avoir paſſé une nuit ſans dormir, à cauſe que parmi les feuilles de roſes dont ton lit étoit ſemé, il y en avoit eu une ſous toi qui s'étoit pliée en deux?

SMIN. Il eſt vrai que j'ai eu cette délicateſſe : mais pourquoi te paroît-elle ſi étrange?

MI. Et comment ſe pourroit-il qu'elle ne me le parût pas ?

SMIN. Quoi! n'as-tu jamais vu quelque Amant, qui étant comblé des faveurs d'une Maîtreſſe à qui il a rendu des ſervices ſignalés, ſoit troublé dans la poſſeſſion de ce bonheur, par la crainte qu'il a que la reconnoiſſance n'agiſſe dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination ?

MI. Non, je n'en ai jamais vu. Mais quand cela ſeroit?

SMIN. Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquérant, qui, au re-

tour d'une expédition glorieuſe, ſe trouvât peu ſatisfait de ſes triomphes, parce que la fortune y auroit eu plus de part que ſa valeur, ni ſa conduite, & que ſes deſſeins auroient réuſſi ſur des meſures fauſſes & mal priſes?

MI. Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure?

SMIN. Que cet Amant & ce Conquérant, & généralement preſque tous les hommes, quoique couchés ſur des fleurs, ne ſauroient dormir, s'il y en a une ſeule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaiſirs. Ce ſont des lits de roſes, où il eſt bien difficile que toutes les feuilles ſe tiennent étendues, & qu'aucune ne ſe plie; cependant le pli d'une ſeule ſuffit pour incommoder beaucoup.

MI. Je ne ſuis pas fort ſavant ſur ces matières-là; mais il me ſemble que toi, & l'Amant & le Conquérant que tu ſuppoſes, & tous tant que vous êtes, vous avez extrèmement tort. Pourquoi vous rendez-vous ſi délicats?

SMIN. Ah! Milon, les gens d'eſprit ne ſont pas des Crotoniates comme toi; mais ce ſont des Sibarites encore plus raffinés que je n'étois.

MI. Je vois bien ce que c'eſt. Les gens d'eſprit ont aſſurément plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicateſſe d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être ſenſibles aux plus petits déſagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs aſſez d'agrémens pour eux; & ſur ce pied-là, je trouve qu'ils ont raiſon.

SMIN. Ce n'eſt point du tout cela. Les gens d'eſprit n'ont point plus de plaiſir qu'il ne leur en faut.

MI. Ils ſont donc fous de s'amuſer à être ſi délicats?

SMIN. Voilà le malheur. La délicateſſe eſt tout-à-fait digne des hommes; elle n'eſt produite que par les bonnes qualités & de l'eſprit & du cœur: on ſe ſait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquérir, quand on n'en a pas. Cependant la délicateſſe diminue le nombre des plaiſirs, & on n'en a point trop; elle eſt cauſe qu'on les ſent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne ſont point trop vifs. Que les hommes ſont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agréables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HÉLAS! ma pauvre Stratonice, que je ſuis malheureuſe! Vous ſavez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité ſi exacte à mon premier Mari, que je me brulai toute vive, plutôt que d'en prendre un ſecond. Cependant, je n'ai pu être à couvert de la médiſance. Il a plu à un Poëte, nommé Virgile, de changer une Prude auſſi ſévère que moi, en une jeune Coquette, qui ſe laiſſe charmer de la bonne mine d'un Etranger, dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon Hiſtoire eſt renverſée. A la vérité, le bûcher où je fus conſumée m'eſt demeuré; mais devinez pourquoi je m'y jette. Ce n'eſt plus de peur d'être obligée à un ſecond mariage; c'eſt que je ſuis au déſeſpoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE. De bonne foi, cela peut avoir des conſéquences très-dan-

gereuſes. Il n'y aura plus guère de femmes qui veuillent ſe brûler par fidélité conjugale, ſi après leur mort, un Poëte eſt en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu ſi grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelqu'intrigue que vous eſpériez qui ne ſeroit pas connue. Que ſait-on? Je ne voudrois pas répondre de vous ſur la foi de votre bûcher.

Di. Si la galanterie que Virgile m'attribue avoit quelque vraiſemblance, je conſentirois que l'on me ſoupçonnât; mais il me donne pour Amant, Enée, un homme qui étoit mort trois cents ans avant que je fuſſe au monde.

Stra. Ce que vous dites-là eſt quelque choſe. Cependant Enée & vous, vous paroiſſiez extrêmement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner votre Patrie; vous cherchiez fortune tous deux dans des pays étrangers; il étoit veuf, vous étiez veuve: voilà bien des rapports. Il eſt vrai que vous êtes née trois cents ans après lui; mais Virgile a vu tant de raiſons pour vous aſſortir enſemble, qu'il a cru que les trois cents années

qui vous féparoient n'étoient pas une affaire.

DI. Quel raïfonnement eft-ce là ? Quoi ! trois cents ans ne font pas toujours trois cents ans ; & malgré cet obftacle, deux perfonnes peuvent fe rencontrer & s'aimer ?

STRA. Oh ! c'eft fur ce point que Virgile a entendu fineffe. Affurément il étoit homme du monde ; il a voulu faire voir qu'en matière de commerces amoureux, il ne faut pas juger fur l'apparence, & que tous ceux qui en ont le moins, font bien fouvent les plus vrais.

DI. J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation, pour mettre ce beau myftère dans fes Ouvrages.

STRA. Mais quoi ! vous a t-il tournée en ridicule ? Vous a-t-il fait dire des chofes impertinentes ?

DI. Rien moins. Il m'a récité ici fon Poëme, & tout le morceau où il me fait paroître eft affurément divin, à la médifance près. J'y fuis belle ; j'y dis de très-belles chofes fur ma paffion prétendue ; & fi Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Enéïde pour femme de bien, l'Enéïde y perdroit beaucoup.

STRA.

STRA. De quoi vous plaignez-vous donc ? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas eue : voilà un grand malheur ! Mais en récompense, on vous donne de la beauté & de l'esprit, que vous n'aviez peut-être pas.

DI. Quelle consolation !

STRA. Je ne sais comment vous êtes faite ; mais la plupart des femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu, que de leur esprit ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de cette humeur-là. Un Peintre, qui étoit à la Cour du Roi de Syrie mon mari, fut mal content de moi ; & pour se venger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il exposa son tableau, & prit aussi-tôt la fuite. Mes Sujets, zélés pour ma gloire, vouloient bruler ce tableau publiquement ; mais comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoique les attitudes qu'on m'y donnoit ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brulât, & fis revenir le Peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

DI. Cela seroit bon, si le premier mé-

rite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'eſprit.

STRA. Je ne décide point quel eſt ce premier mérite : mais dans l'uſage ordinaire, la premiere queſtion qu'on fait ſur une femme que l'on ne connoît point, c'eſt, *eſt-elle belle ?* la ſeconde, *a-t elle de l'eſprit ?* Il arrive rarement qu'on faſſe une troiſième queſtion.

DIALOGUE IV.

ANACRÉON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'euſſe jamais cru qu'un Faiſeur de Chanſonnettes eût oſé ſe comparer à un Philoſophe d'une auſſi grande réputation que moi.

ANACRÉON. Vous faites ſonner bien haut le nom de Philoſophe : mais moi, avec mes Chanſonnettes, je n'ai pas laiſſé d'être appellé le ſage Anacréon ; & il me ſemble que le titre de Philoſophe ne vaut pas celui de Sage.

ARI. Ceux qui vous ont donné cette

qualité-là, ne ſongeoient pas trop bien à ce qu'ils diſoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la mériter?

ANA. Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux; & la merveille eſt qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de Philoſophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous paſſé de nuits à éplucher les queſtions épineuſes de la Dialectique? Combien avez vous compoſé de gros volumes ſur des matières obſcures, que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même?

ARI. J'avoue que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la ſageſſe, & qu'il falloit être bien habile, pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre luth & votre bouteille, que les plus grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANA. Vous prétendez railler: mais je vous ſoutiens qu'il eſt plus difficile de boire & de chanter, comme j'ai chanté & comme j'ai bu, que de philoſopher comme vous avez philoſophé. Pour chanter & pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé ſon ame des paſ-

ſions violentes, n'aſpirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être diſpoſé à prendre toujours le temps comme il viendroit: enfin il y auroit auparavant bien de petites choſes à régler chez ſoi; & quoiqu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philoſopher comme vous avez fait. On n'eſt point obligé à ſe guérir, ni de l'ambition, ni de l'avarice: on ſe fait une entrée agréable à la Cour du grand Alexandre; on s'attire des préſens de cinq cens mille écus, que l'on n'emploie pas entiérement en expériences de Phyſique, ſelon l'intention du donateur; & en un mot, cette ſorte de Philoſophie mène à des choſes aſſez oppoſées à la Philoſophie.

ARI. Il faut qu'on vous ait fait ici-bas bien des médiſances de moi: mais après tout, l'homme n'eſt homme que par la raiſon, & rien n'eſt plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent ſervir à étudier la Nature, & à développer toutes ces énigmes qu'elle nous propoſe.

ANA. Voilà comme les hommes renverſent l'uſage de tout. La Philoſophie eſt en elle même une choſe admirable,

& qui leur peut être fort utile : mais parce qu'elle les incommoderoit, si elle se méloit de leurs affaires, & si elle demeuroit auprès d'eux à régler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planètes, & en mesurer les mouvemens ; ou bien ils la promènent sur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Enfin, ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant, comme ils veulent être Philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des causes naturelles.

Ari. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner ?

Ana. Le Philosophie n'a affaire qu'aux hommes, & nullement au reste de l'Univers. L'Astronome pense aux Astres, le Physicien pense à la Nature, & le Philosophe pense à soi. Mais qui eût voulu l'être à une condition si dure ? Hélas ! presque personne. On a donc dispensé les Philosophes d'être Philosophes, & on s'est contenté qu'ils fussent Astronomes ou Physiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les spéculations ; mais je suis sûr qu'il y a moins de Philosophie dans beaucoup

de Livres qui font profeſſion d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chanſonnettes que vous mépriſez tant: dans celle-ci, par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amaſſer bien de l'or;
La mort me rendant viſite,
Je la renvoyerois bien vîte,
En lui donnant mon tréſor.
Mais ſi la Parque ſévère
Ne le permet pas ainſi,
L'or ne m'eſt plus néceſſaire;
L'amour & la bonne chère
Partageront mon ſouci.

ARI. Si vous ne voulez appeller Philoſophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des choſes qui valent bien votre Chanſon: car enfin, cette obſcurité qu'on m'a reprochée, & qui ſe trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne ſe trouve nullement dans ce que j'ai écrit ſur cette matière; & tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des paſſions.

ANA. Quel abus ! Il n'eſt pas queſtion de définir les paſſions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la Philoſophie leurs maux à conſidérer, mais non pas à guérir ; & ils ont trouvé le ſecret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'Aſtronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des gens qui, pour de l'argent, prêchent le mépris des richeſſes, & des poltrons qui ſe battent ſur la définition du magnanime ?

DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE.

EN vérité, toutes les fables que vous venez de me réciter, ne peuvent être aſſez admirées. Il faut que vous ayiez beaucoup d'art, pour déguiſer ainſi en petits contes les inſtructions les plus importantes que la Morale puiſſe donner, & pour couvrir vos penſées ſous des ima-

ges auſſi juſtes & auſſi familières que celles-là.

ESOPE. Il m'eſt bien doux d'être loué ſur cet Art, par vous qui l'avez ſi bien entendu.

HO. Moi? je ne m'en ſuis jamais piqué.

ESO. Quoi! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands myſtères dans vos Ouvrages?

HO. Hélas! point du tout.

ESO. Cependant, tous les Savans de mon temps le diſoient; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odyſſée, à quoi ils ne donnaſſent les allégories les plus belles du monde. Ils ſoutenoient que tous les ſecrets de la Théologie, de la Phyſique, de la Morale, & des Mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer; où l'un trouvoit un ſens moral, l'autre en trouvoit un phyſique: mais après cela, ils convenoient que vous aviez tout ſu, & tout dit à qui le comprenoit bien.

HO. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre fineſſe où

je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de prophétiſer des choſes éloignées, en attendant l'événement, il n'eſt rien tel auſſi que de débiter des fables, en attendant l'allégorie.

Eso. Il falloit que vous fuſſiez bien hardi, pour vous repoſer ſur vos Lecteurs du ſoin de mettre des allégories dans vos Poëmes. Où en euſſiez-vous été, ſi on les eût pris au pied de la lettre?

Ho. Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

Eso. Quoi, ces Dieux qui s'eſtropient les uns les autres; ce *foudroyant* Jupiter, qui, dans une aſſemblée de Divinités, menace l'*Auguſte* Junon de la battre; ce Mars, qui étant bleſſé par Diomède, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, & n'agit pas comme un ſeul (car au lieu de mettre tous les Grecs en pièces, il s'amuſe à s'aller plaindre de ſa bleſſure à Jupiter); tout cela eût été bon ſans allégorie?

Ho. Pourquoi non? Vous vous imaginez que l'eſprit humain ne cherche que le vrai; détrompez-vous. L'eſprit hu-

main & le faux ſympathiſent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables; elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire, ſans contenir aucune vérité. Ainſi, le vrai a beſoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'eſprit humain : mais le faux y entre bien ſous ſa propre figure; car c'eſt le lieu de ſa naiſſance & de ſa demeure ordinaire, & le vrai y eſt étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auroient pris la fable comme une choſe qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laiſſé là l'allégorie; & en effet, vous devez ſavoir que mes Dieux, tels qu'ils ſont, & tous myſtères à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Eso. Cela me fait trembler; je crains furieuſement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé, comme elles font dans mes Apologues.

Ho. Voilà une plaiſante peur.

Eso. Hé quoi, ſi l'on a bien cru que

les Dieux aient pu tenir les discours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler ?

Ho. Ah ! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les Dieux soient aussi fous qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUISQUE vous voulez savoir mon aventure, la voici. L'Empereur sous qui je vivois, voulut se marier ; & pour mieux choisir une Impératrice, il fit publier que toutes celles qui se croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre au Trône, se trouvassent à Constantinople. Dieu sait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, & je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeu-

neſſe, avec des yeux très-vifs, & un air aſſez agréable & aſſez fin, je ne puſſe diſputer l'Empire. Le jour que ſe tint l'aſſemblée de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une manière inquiéte les viſages les unes des autres; & je remarquai avec plaiſir que mes Rivales me regardoient d'aſſez mauvais œil. L'Empereur parut. Il paſſa d'abord pluſieurs rangs de Belles ſans rien dire; mais quand il vint à moi, mes yeux me ſervirent bien, & ils l'arrêterent. *En vérité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois ſouhaiter, *les Femmes ſont bien dangereuſes; elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'étoit queſtion que d'avoir un peu d'eſprit, & que j'étois Impératrice; & dans le trouble d'eſpérance & de joie où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En récompenſe, Seigneur, les Femmes peuvent faire & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponſe gâta tout. L'Empereur la trouva ſi ſpirituelle, qu'il n'oſa m'épouſer.

ATHENAIS. Il falloit que cet Empereur-là fut d'un caractere bien étrange, pour craindre tant l'eſprit, & qu'il ne s'y connût guère, pour croire que votre

réponſe en marquât beaucoup ; car franchement, elle n'eſt pas trop bonne, & vous n'avez pas grand'choſe à vous reprocher.

ICA. Ainſi vont les fortunes. L'eſprit ſeul vous a faite Impératrice; & moi, la ſeule apparence de l'eſprit m'a empêchée de l'être. Vous ſaviez même encore la Philoſophie, ce qui eſt bien pis que d'avoir de l'eſprit; & avec tout cela, vous ne laiſſâtes pas d'épouſer Théodoſe le jeune.

AT. Si j'euſſe eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'euſſe eu grand'peur. Mon père, après avoir fait de moi une fille fort ſavante & fort ſpirituelle, me déshérita, tant il ſe tenoit ſûr qu'avec ma ſcience & mon bel eſprit, je ne pouvois manquer de faire fortune, & à dire le vrai, je le croyois comme lui. Mais je vois préſentement que je courois un grand haſard, & qu'il n'étoit pas impoſſible que je demeuraſſe ſans aucun bien, & avec la ſeule Philoſophie en partage.

ICA. Non, aſſurément ; mais par bonheur pour vous, mon aventure n'étoit pas encore arrivée. Il ſeroit aſſez plai-

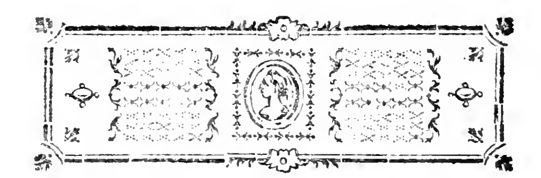
ſant que dans une occaſion pareille à celle où je me trouvai, quelqu'autre qui ſauroit mon Hiſtoire, & qui voudroit en profiter, eût la fineſſe de ne laiſſer point voir d'eſprit, & qu'on ſe moquât d'elle.

AT. Je ne voudrois pas répondre que cela lui réuſsît, ſi elle avoit un deſſein; mais bien ſouvent, on fait par haſard les plus heureuſes ſottiſes du monde. N'avez-vous pas oui parler d'un Peintre qui avoit ſi bien peint des grappes de raiſin, que des oiſeaux s'y trompèrent, & les vinrent becqueter? Jugez quelle réputation cela lui donna. Mais les raiſins étoient portés dans le tableau par un petit Payſan: on diſoit au Peintre, qu'à la vérité il falloit qu'ils fuſſent bien faits, puiſqu'ils attiroient les oiſeaux; mais qu'il falloit auſſi que le petit Payſan fût bien mal fait, puiſque les oiſeaux n'en avoient point de peur. On avoit raiſon. Cependant, ſi le Peintre ne ſe fût pas oublié dans le petit Payſan, les raiſins n'euſſent pas eu ce ſuccès prodigieux qu'ils eurent.

ICA. En vérité, quoi qu'on faſſe dans le monde, on ne fait ce que l'on fait;

& après l'aventure de ce Peintre, on doit trembler, même dans les affaires où l'on ſe conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été néceſſaire. Tout eſt incertain. Il ſemble que la fortune ait ſoin de donner des ſuccès différens aux mêmes choſes, afin de ſe moquer toujours de la raiſon humaine, qui ne peut avoir de règle aſſurée.





DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS
AVEC
DES MODERNES.

DIALOGUE Ier.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

OUI, je fus bel eſprit dans mon ſiècle, & je fis auprès des Princes une fortune aſſez conſidérable.

AUGUSTE. Vous compoſâtes donc bien des Ouvrages pour eux?

P. ARE. Point du tout. J'avois penſion de tous les Princes de l'Europe, &

cela n'eût pas pu être, si je me fusse amusé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres : quand les uns battoient, les autres étoient battus ; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AU. Que faisiez-vous donc ?

P. ARE. Je faisois des vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panégyrique, mais ils entroient bien tous dans une Satyre. J'avois si bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des sottises en sûreté. L'Empereur Charles V, dont assurément vous avez entendu parler ici-bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos vers les Côtes d'Afrique, m'envoya aussi-tôt une assez belle chaîne d'or. Je la reçus, & la regardant tristement : *Ah ! c'est-là bien peu de chose*, m'écriai-je, *pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite.*

AU. Vous aviez trouvé-là une nouvelle manière de tirer de l'argent des Princes.

P. ARE. N'avois-je pas sujet de concevoir l'espérance d'une merveilleuse fortune, en m'établissant un revenu sur les sottises d'autrui ! C'est un bon fonds, & qui rapporte toujours bien.

AU. Quoi que vous en puiſſiez dire, le métier de louer eſt plus ſûr, & par conſéquent meilleur.

P. ARE. Que voulez-vous? Je n'étois pas aſſez imprudent pour louer.

AU. Et vous l'étiez bien aſſez pour faire des Satyres ſur les Têtes couronnées?

P. ARE. Ce n'eſt pas la même choſe. Pour faire des Satyres, il n'eſt pas toujours beſoin de mépriſer ceux contre qui on les fait; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me ſemble qu'il faut mépriſer ceux mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile oſoit-il vous dire qu'on ignoroit quel parti vous prendriez parmi les Dieux, & que c'étoit une choſe incertaine, ſi vous vous chargeriez du ſoin des affaires de la terre; ou ſi vous vous feriez Dieu marin, en épouſant une fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ſes eaux l'honneur de votre alliance; ou enfin, ſi vous voudriez vous loger dans le Ciel auprès du Scorpion, qui tenoit la place de deux ſignes, & qui, en votre conſidération, ſe feroit mis plus à l'étroit?

AU. Ne ſoyez pas étonné que Virgile

eût ce front-là. Quand on eſt loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur : on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent eſt bien ſoulagée par l'amour-propre de ceux à qui elles s'adreſſent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas ; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit ?

P. ARE. Vous eſpériez donc ſur la parole de Virgile, que vous épouſeriez une Nymphe de la Mer, ou que vous auriez un appartement dans le Zodiaque ?

AU. Non, non. De ces ſortes de louanges-là, on en rabat quelque choſe, pour les réduire à une meſure un peu plus raiſonnable ; mais à la vérité on n'en rabat guère, & on ſe fait à ſoi-même une bonne compoſition. Enfin, de quelque manière outrée qu'on ſoit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on eſt au-deſſus de toutes les louanges ordinaires, & que par ſon mérite, on a réduit ceux qui louoient, à paſſer toutes les bornes. La vanité a bien des reſſources.

P. ARE. Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pouſſer les louanges dans tous les excès ; mais du

moins pour celles qui ſont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardieſſe de les donner aux Princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, ſelon toute votre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'oppoſer à vous; mais qu'auſſi-tôt que vous aviez fait quelqu'action de douceur, les choſes changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance qu'une gloire barbare & inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fuſſiez donné le divertiſſement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'euſſiez dit : *Choiſiſſez de la ſévérité ou de la clémence, pour en faire le vrai caractère d'un Héros ; mais après cela, tenez-vous-en à votre choix.*

AU. Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de ſi près? Il eſt avantageux aux Grands que toutes les matières ſoient problématiques pour la flatterie. Quoi qu'ils faſſent, ils ne peuvent manquer d'être loués; & s'ils le ſont ſur des choſes oppoſées, c'eſt qu'ils ont plus d'une ſorte de mérite.

P. ARE. Mais quoi, ne vous venoit-il jamais aucun ſcrupule ſur tous les éloges dont on vous accabloit ? Etoit-il beſoin de raffiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils étoient attachés à votre rang ? Les louanges ne diſtinguent point les Princes : on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres ; mais la poſtérité diſtingue les louanges qu'on a données à différens Princes. Elle confirme les unes, & déclare les autres de viles flatteries.

AU. Vous conviendrez donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues, puiſqu'il eſt ſûr que la poſtérité les a ratifiées par ſon jugement. J'ai même en cela quelque ſujet de me plaindre d'elle ; car elle s'eſt tellement accoutumée à me regarder comme le modèle des Princes, qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, & ſouvent la comparaiſon me fait tort.

P. ARE. Conſolez-vous, on ne vous donnera plus ce ſujet de plainte. De la manière dont tous les Morts qui viennent ici, parlent de Louis XIV, qui règne aujourd'hui en France, c'eſt lui qu'on regardera déſormais comme le modèle des Princes, & je prévois qu'à l'avenir, on croira ne les pouvoir louer

davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roi.

AU. Hé bien, ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adreſſera une exagération ſi forte, l'écouteront avec plaiſir?

P. ARE. Cela pourra être. On eſt ſi avide de louanges, qu'on les a diſpenſées & de la juſteſſe, & de la vérité, & de tous les aſſaiſonnemens qu'elles devroient avoir.

AU. Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui ſe mêleroit d'en donner?

P. ARE. Tous ceux qui en donneroient ſans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a ſi bien loué Caton, en diſant qu'il préſide à l'aſſemblée des plus gens de bien, qui, dans les Champs Eliſées, ſont ſéparés d'avec les autres? C'eſt que Caton étoit mort; & Virgile, qui n'eſpéroit rien ni de lui, ni de ſa famille, ne lui a donné qu'un ſeul vers, & a borné ſon éloge à une penſée raiſonnable. D'où vient qu'il vous a ſi mal loué en tant de paroles au commencement de ſes Georgiques? Il avoit penſion de vous.

AU. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges?

P. Are. J'en ſuis fâché. Que ne faiſiez-vous ce qu'a fait un de vos ſucceſſeurs, qui, auſſi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit, par un Edit exprès, que l'on compoſât jamais de vers pour lui?

Au. Hélas! il avoit plus de raiſon que moi. Les vraies louanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL eſt vrai que dans les paſſions que nous avons eues toutes deux, les Muſes ont été de la partie, & y ont mis beaucoup d'agrément: mais il y a cette différence, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans, & moi j'étois chantée par le mien.

Sapho. Hé bien, cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

Lau. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, car je ſais que les femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendreſſe que les hommes. Ce qui me ſurprend, c'eſt que vous ayiez marqué à ceux que vous ai-

miez, tout ce que vous ſentiez pour eux, & que vous ayiez en quelque manière attaqué leur cœur par vos Poëſies. Le perſonnage d'une femme n'eſt que de ſe défendre.

SAPH. Entre nous, j'en étois un peu fâchée; c'eſt une injuſtice que les hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui eſt bien plus aiſé que celui de ſe défendre.

LAU. Ne nous plaignons point; notre parti a ſes avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît; mais eux qui nous attaquent, ils ne ſont pas toujours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPH. Vous ne dites pas que ſi les hommes nous attaquent, ils ſuivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAU. Ne comptez-vous pour rien le plaiſir de voir, par tant de douces attaques, ſi long-temps continuées, & redoublées ſi ſouvent, combien ils eſtiment la conquete de votre cœur?

SAPH. Et ne comptez-vous pour rien la peine de réſiſter à ces douces attaques? Ils en voient le ſuccès avec plaiſir

ſir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous; & nous, nous ſerions bien fâchées que notre réſiſtance eut trop de ſuccès.

LAU. Mais enfin, quoiqu'après tous leurs ſoins, ils ſoient victorieux à bon titre, vous leur faites grace, en reconnoiſſant qu'ils le ſont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laiſſent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPH. Ah! cela n'empêche pas que ce qui eſt une victoire pour eux, ne ſoit toujours une eſpèce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaiſir d'être aimés, que celui de triompher de la perſonne qui les aime; & les Amans heureux ne ſont heureux, que parce qu'ils ſont Conquérans.

LAU. Quoi, auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les hommes?

SAPH. Eh! quel beſoin y a-t-il que les uns attaquent, & que les autres ſe défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre autant que le cœur en dira.

LAU. Oh! les choſes iroient trop vîte, & l'amour eſt un commerce ſi agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu. Que

feroit-ce, fi l'on étoit reçu dès que l'on s'offriroit? Que deviendroient tous ces foins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on fent, quand on fe reproche de n'avoir pas affez plu, tous ces empreffemens avec lefquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mélange de plaifirs & de peines qu'on appelle amour? Rien ne feroit plus infipide, fi l'on ne faifoit que s'entr'aimer.

SAPH. Hé bien, s'il faut que l'amour foit une efpèce de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les hommes à fe tenir fur la défenfive. Auffi-bien, ne m'avez-vous pas dit que les femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendreffe? A ce compte, elles attaqueroient mieux.

LAU. Oui, mais ils fe défendroient trop bien. Quand on veut qu'un fexe réfifte, on veut qu'il réfifte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas affez pour la remporter. Il doit n'être ni fi foible, qu'il fe rende d'abord, ni fi fort, qu'il ne fe rende jamais. C'eft-là notre caractère, & ce ne feroit peut-être pas celui des hommes. Croyez-moi, après qu'on a bien raifonné ou fur l'amour, ou fur telle autre matière qu'on vou-

dra, on trouve au bout du compte que les choſes ſont bien comme elles ſont, & que la réforme qu'on prétendroit y apporter gâteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'EST donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir? Je ſuis tout fraîchement venu en ce pays-ci, & dès mon arrivée, je me ſuis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon Livre de votre nom & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous poſſédiez cette vertu ſi *naïve* *, dont les *Allures* étoient ſi naturelles, & qui n'avoient point d'exemple, même dans les heureux ſiècles où vous viviez.

SOCRATE. Je ſuis bien aiſe de voir un Mort qui me paroît avoir été Philoſophe : mais comme vous êtes nou-

* *Termes de Montaigne.*

vellement venu de là-haut, & qu'il y a long-temps que je n'ai vu ici personne (car on me laisse assez seul, & il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation), trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? N'est-il pas bien changé ?

MON. Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

SO J'en suis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devînt meilleur & plus sage qu'il n'étoit de mon temps.

MON. Que voulez-vous dire ? Il est plus fou & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vu, & où régnoit tant de probité & de droiture.

SO. Et moi, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi, les hommes d'à présent ne se sont point corrigés des sottises de l'antiquité?

MON. Je crois que c'est parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité si familièrement; mais sachez

qu'on a grand ſujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour tout empire.

So. Cela ſe peut-il ? Il me ſemble que de mon temps les choſes alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin, elles prendroient un train plus raiſonnable, & que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

Mon. Eh! les hommes font-ils des expériences ? Ils ſont faits comme les oiſeaux, qui ſe laiſſent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déja pris cent mille oiſeaux de leur eſpèce. Il n'y a perſonne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les ſottiſes des pères ſont perdues pour les enfans.

So. Mais quoi, ne fait-on point d'expérience ? Je croirois que le monde devroit avoir une vieilleſſe plus ſage & plus réglée que n'a été ſa jeuneſſe.

Mon. Les hommes de tous les ſiècles ont les mêmes penchans, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir. Ainſi, par-tout où il y a des hommes, il y a des ſottiſes, & les mêmes ſottiſes.

So. Et ſur ce pied-là, comment voudriez-vous que les ſiècles de l'antiquité euſſent mieux valu que le ſiècle d'aujourd'hui ?

MON. Ah! Socrate, je ſavois bien que vous aviez une manière particulière de raiſonner, & d'envelopper ſi adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la concluſion, que vous les ameniez où il vous plaiſoit; & c'eſt ce que vous appelliez être la ſage-femme de leurs penſées, & les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une propoſition toute contraire à celle que j'avançois: cependant, je ne ſaurois encore me rendre. Il eſt ſur qu'il ne ſe trouve plus de ces ames *vigoureuſes* & *roides* de l'antiquité, des Ariſtides, des Phocions, des Periclès, ni enfin des Socrates.

SO. A quoi tient-il? Eſt-ce que la Nature s'eſt épuiſée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes ames? Et pourquoi ne ſe ſeroit-elle encore épuiſée en rien, hormis en hommes raiſonnables? Aucun de ſes ouvrages n'a encore dégénéré; pourquoi n'y auroit il que les hommes qui dégénéraſſent?

MON. C'eſt un point de fait; ils dégénèrent. Il ſemble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands Hommes, pour nous per-

ſuader qu'elle en auroit ſu faire, ſi elle avoit voulu, & qu'enſuite elle ait fait tout le reſte avec aſſez de négligence.

So. Prenez garde à une choſe. L'antiquité eſt un objet d'une eſpèce particulière; l'éloignement le groſſit. Si vous euſſiez connu Ariſtide, Phocion, Periclès & moi, puiſque vous voulez me mettre de ce nombre, vous euſſiez trouvé dans votre ſiècle des gens qui nous reſſembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiècle, & l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaiſſer ſes contemporains. Quand nous vivions, nous eſtimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient; & à préſent, notre poſtérité nous eſtime plus que nous ne méritons: mais & nos ancêtres, & nous, & notre poſtérité, tout cela eſt bien égal; & je crois que le ſpectacle du monde ſeroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'eſt toujours la même choſe.

Mon. J'aurois cru que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les ſiècles différens avoient leurs différens caractères, comme les hom-

mes. En effet, ne voit on pas des ſiècles ſavans, & d'autres qui ſont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui ſont plus raffinés? N'en voit on pas de ſérieux & de badins, de polis & de groſſiers?

So. Il eſt vrai.

MON. Et pourquoi donc n'y auroit-il pas des ſiècles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

So. Ce n'eſt pas une conſéquence. Les habits changent; mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe ou la groſſiéreté, la ſcience ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie ſérieux ou badin, ce ne ſont-là que les dehors de l'homme, & tout cela change: mais le cœur ne change point, & tout l'homme eſt dans le cœur. On eſt ignorant dans un ſiècle, mais la mode d'être ſavant peut venir: on eſt intéreſſé, mais la mode d'être déſintéreſſé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes aſſez déraiſonnables qui naiſſent en cent ans, la nature en a peut être deux ou trois douzaines de raiſonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; & vous jugez bien qu'ils ne ſe trouvent jamais

Jamais nulle part en aſſez grande quantité, pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MON. Cette diſtribution d'hommes raiſonnables ſe fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des ſiècles mieux partagés les uns que les autres.

SO. Tout au plus il y auroit quelqu'inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien conſtant.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'AVEZ-VOUS? Je vous vois tout échauffé.

ADRIEN. Je viens d'avoir une groſſe conteſtation avec Caton d'Utique, ſur la manière dont nous ſommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette dernière action plus Philoſophe que lui.

M. D'AU. Je vous trouve bien hardi

d'oser attaquer une mort aussi fameuse que la sienne. Ne fut-ce pas quelque chose de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses amis en sûreté, & de se tuer lui-même, pour expirer avec la liberté de sa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné ?

AD. Oh ! si vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choses à redire. Premièrement, il y avoit si long-temps qu'il s'y préparoit, & il s'y étoit préparé avec des efforts si visibles, que personne dans Utique ne doutoit que Caton ne se dût tuer. Secondement, avant que de se donner le coup, il eut besoin de lire plusieurs fois le Dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'ame. Troisièmement, le dessein qu'il avoit pris le rendoit de si mauvaise humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point son épée sous le chevet de son lit (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de-là), il appella pour la demander un de ses Esclaves, & lui déchargea sur le visage un grand coup de poing, dont il lui cassa les dents : ce qui est si

vrai, qu'il retira ſa main toute enſanglantée.

M. D'AU. J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philoſophique.

AD. Vous ne ſauriez croire quel bruit il fit ſur cette épée ôtée, & combien il reprocha à ſon fils & à ſes domeſtiques, qu'ils le vouloient livrer à Céſar, pieds & poings liés. Enfin, il les gronda tous de telle ſorte, qu'il fallut qu'ils ſortiſſent de la chambre, & le laiſſaſſent ſe tuer.

M. D'AU. Véritablement les choſes pouvoient ſe paſſer d'une manière un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour ſe donner la mort : il n'y a rien de plus aiſée que de mourir quand on le veut; mais apparemment les meſures qu'il avoit priſes en comptant ſur ſa fermeté, étoient priſes ſi juſte, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne ſe fût peut-être pas tué, s'il eût différé d'un jour.

AD. Vous dites vrai, & je vois que vous vous connoiſſez en morts généreuſes.

M. D'AU. Cependant, on dit qu'après qu'on eut apporté cette épée à Caton,

& que l'on se fut retiré, il s'endormit & ronfla. Cela seroit assez beau.

AD. Et le croyez-vous? Il venoit de quereller tout le monde, & de battre ses Valets : on ne dort pas si aisément après un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'Esclave, lui faisoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir; car il ne put supporter la douleur qu'il y sentoit, & il se la fit bander par un Médecin, quoiqu'il fut sur le point de se tuer. Enfin, depuis qu'on lui eut apporté son épée jusqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de Platon. Or, je prouverois bien, par un grand soupé qu'il donna le soir à tous ses amis, par une promenade qu'il fit ensuite, & par tout ce qui se passa jusqu'à ce qu'on l'eut laissé seul dans sa chambre, que quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard : d'ailleurs, le Dialogue qu'il lut deux fois est très-long; & par conséquent, s'il dormit, il ne dormit guère. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de sa chambre.

M. D'AU. Vous ne faites pas mal la critique de sa mort, qui ne laisse pas

d'avoir toujours dans le fond quelque chose de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la vôtre l'emporte? Autant qu'il m'en souvient, vous êtes mort dans votre lit tout uniment, & d'une manière qui n'a rien de remarquable.

Ad. Quoi, n'est-ce rien de remarquable que ces vers que je fis presque en expirant?

Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu sache où tu vas?
Tu pars seulette & tremblotante. Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop sérieuse: mais pour moi, vous voyez que je badinai avec elle; & c'est en quoi je prétends que ma philosophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'est pas si difficile de braver fièrement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à son secours, que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

M. d'Au. Oui, je conviens que la mort de Caton eſt moins belle que la vôtre; mais par malheur, je n'avois point remarqué que vous euſſiez fait ces petits vers, en quoi conſiſte toute la beauté.

Ad. Voilà comme tout le monde eſt fait. Que Caton ſe déchire les entrailles, plutôt que de tomber entre les mains de ſon ennemi, ce n'eſt peut-être pas au fond ſi grand'choſe; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'Hiſtoire, & il n'y a perſonne qui n'en ſoit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, & ſe trouve en état de faire des tours badins ſur ſa mort, c'eſt plus que ce qu'a fait Caton; mais cela n'a rien qui frappe, & l'Hiſtoire n'en tient preſque pas compte.

M. d'Au. Hélas! rien n'eſt plus vrai que ce que vous dites; & moi, qui vous parle, j'ai une mort que je prétends plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'eſt pourtant pas une mort toute entière; mais telle qu'elle eſt, elle eſt au-deſſus de la vôtre, qui eſt au deſſus de celle de Caton.

Ad. Comment! que voulez-vous dire?

M. d'Au. J'étois fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un fils de Roi, & ce Prince, après la mort de son père, me renvoya chez le mien, malgré la promesse solemnelle qu'il avoit faite de m'épouser. Ensuite on me fiança encore au fils d'un autre Roi; & comme j'allois par mer trouver cet époux, mon vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je me composai moi-même cette épitaphe:

Ci gist Margot, la Gentil' Damoiselle,
Qu'a deux maris, & encore est pucelle.

A la vérité, je n'en mourus pas; mais il ne tint pas à moi. Concevez bien cette espèce de mort-là, vous en serez satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous êtes trop badin, je suis raisonnable.

Ad. Quoi, vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort?

M. d'Au. Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant; & je suis sûre que vous vous

fites alors autant de violence pour badiner, que Caton pour se déchirer les entrailles. J'attends un naufrage à tous momens, sans m'épouvanter, & je compose de sang-froid mon épitaphe: cela est fort extraordinaire; & s'il n'y avoit rien qui adoucît cette histoire, on auroit raison de ne la croire pas, ou de croire que je n'eusse agi que par fanfaronnade. Mais en même temps, je suis une pauvre fille deux fois fiancée, & qui ai pourtant le malheur de mourir fille; je marque le regret que j'en ai, & cela met dans mon histoire toute la vraisemblance dont elle a besoin. Vos vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire; ce n'est qu'un galimathias composé de petits termes folâtres: mais les miens ont un sens fort clair, & dont on se contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

AD. En vérité, je n'eusse jamais cru que le chagrin de mourir avec votre virginité, eut dû vous être si glorieux.

M. D'AU. Plaisantez-en tant que vous voudrez; mais ma mort, si elle peut s'appeller ainsi, a encore un avantage essentiel sur celle de Caton & sur la vôtre. Vous aviez tant fait les Philosophes l'un & l'autre pendant votre vie, que vous

vous étiez engagés d'honneur à ne craindre point la mort; & s'il vous eut été permis de la craindre, je ne sais ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, & de pousser des cris jusqu'au Ciel, sans que personne y trouvât à redire, ni m'en estimât moins; cependant, je demeurai assez tranquille pour faire mon épitaphe.

AD. Entre nous, l'épitaphe ne fut-elle point faite sur la terre?

M. D'AU. Ah! cette chicane-là est de mauvaise grace; je ne vous en ai pas fait de pareille sur vos vers.

AD. Je me rends donc de bonne foi, & j'avoue que la vertu est bien grande, quand elle ne passe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVÉ.

ERASISTRATE.

VOUS m'apprenez des choses merveilleuses. Quoi, le sang circule dans le

corps? les veines le portent des extrémités au cœur, & il sort du cœur pour entrer dans les artères, qui le reportent vers les extrémités?

HERVÉ. J'en ai fait voir tant d'expériences, que personne n'en doute plus.

ERA. Nous nous trompions donc bien, nous autres Médecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps, & on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur!

HER. Je le prétends ainsi, & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'est moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'Anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien notre Médecine moderne doit avoir d'avantage sur la vôtre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit seulement pas connu.

ERA. J'avoue que les Modernes sont meilleurs Physiciens que nous; ils connoissent mieux la nature: mais ils ne

ſont pas meilleurs Médecins ; nous guériſſions les malades auſſi-bien qu'ils les guériſſent. J'aurois bien voulu donner à tous ces Modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guérir de ſa fièvre quarte. Vous ſavez comme je m'y pris, & comme je découvris par ſon pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la préſence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle Reine, & que tout ſon mal venoit de la violence qu'il ſe faiſoit pour cacher ſa paſſion. Cependant je fis une cure auſſi difficile & auſſi conſidérable que celle-là, ſans ſavoir que le ſang circulât ; & je crois qu'avec tout le ſecours que cette connoiſſance eût pu vous donner, vous euſſiez été fort embarraſſé en ma place. Il ne s'agiſſoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réſervoirs ; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

HER. Il n'eſt pas toujours queſtion du cœur, & tous les malades ne ſont pas amoureux de leur belle-mère, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de ſavoir que le ſang circule, vous n'ayiez laiſſé mourir bien des gens entre vos mains.

ERA. Quoi, vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HER. Assurément.

ERA. Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite question que je vais vous faire. Pourquoi voyons nous venir ici tous les jours autant de morts qu'il en soit jamais venu?

HER. Oh! s'ils meurent, c'est leur faute; ce n'est plus celle des Médecins.

ERA. Mais cette circulation du sang, ces conduits, ces canaux, ces réservoirs, tout cela ne guérit donc de rien?

HER. On n'a peut-être pas encore eu le loisir de tirer quelqu'usage de tout ce qu'on a appris depuis peu; mais il est impossible qu'avec le temps on n'en voie de grands effets.

ERA. Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous, il y a une certaine mesure de connoissances utiles, que les hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté, & qu'ils ne passeront guère, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la nature, qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avoient besoin de savoir; car ils étoient perdus, si elle eut laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. Pour

les autres choses qui ne sont pas si nécessaires, elles se découvrent peu-à peu, & dans de longues suites d'années.

HER. Il seroit étrange qu'en connoissant mieux l'homme, on ne le guérit pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuseroit-on à perfectionner la science du corps humain? Il vaudroit mieux laisser-là tout.

ERA. On y perdroit des connoissances fort agréables: mais pour ce qui est de l'utilité, je crois que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, est bien la même chose. La nature veut que dans de certains temps, les hommes se succèdent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur est permis de se défendre contr'elle jusqu'à un certain point: mais passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les secrets de la structure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe; on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

COSME II DE MÉDICIS, BÉRÉNICE.

C. DE MÉDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Savans, qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſaurez que Galilée, qui étoit mon Mathématicien, avoit découvert de certaines planètes qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna en mon honneur le nom d'Aſtres de Médicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde ſoit préſentement bien méchant & bien envieux de la gloire d'autrui.

BÉRÉNICE. Sans doute, je n'ai guère vu d'effets plus remarquables de ſa malignité.

C. DE MÉ. Vous en parlez bien à votre aiſe, après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos

cheveux, ſi votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne ſais quelle guerre. Il revint, ayant défait ſes ennemis; vous conſacrâtes vos cheveux dans un Temple de Vénus, & le lendemain, un Mathématicien les fit diſparoître, & publia qu'ils avoient été changés en une conſtellation, qu'il appella *la Chevelure de Bérénice.* Faire paſſer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles planètes. Cependant votre chevelure a réuſſi, & ces pauvres Aſtres de Médicis n'ont pu avoir la même fortune.

BÉ. Si je pouvois vous donner ma chevelure céleſte, je vous la donnerois pour vous conſoler, & même je ſerois aſſez généreuſe pour ne prétendre pas que vous me fuſſiez fort obligé de ce préſent-là.

C. DE MÉ. Il ſeroit pourtant conſidérable, & je voudrois que mon nom fut auſſi aſſuré de vivre que le vôtre.

BÉ. Hélas, quand toutes les conſtellations porteroient mon nom, en ſerois je mieux? Ils ſeroient là haut dans le Ciel, & moi, je n'en ſerois pas moins ici bas. Les hommes ſont plaiſans; ils ne peuvent ſe dérober à la mort, & ils

tâchent à lui dérober deux ou trois ſyllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'aviſent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils conſentiſſent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms?

C. DE MÉ. Je ne ſuis point de votre avis: on ne meurt que le moins qu'il eſt poſſible, & tout mort qu'on eſt, on tâche à tenir encore à la vie par un marbre où l'on eſt repréſenté, par des pierres que l'on a élevées les unes ſur les autres, par ſon tombeau même. On ſe noie, & on s'accroche à tout cela.

BÉ. Oui, mais les choſes qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur manière. A quoi attacherez-vous votre immortalité? Une Ville, un Empire même ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MÉ. Ce n'eſt pas une mauvaiſe invention que de donner ſon nom à des aſtres; ils demeurent toujours.

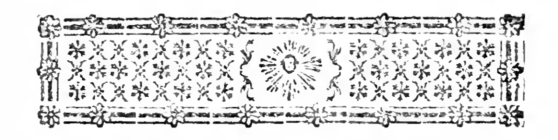
BÉ. Encore de la manière dont j'en entends parler, les aſtres eux-mêmes ſont-ils ſujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrez qu'à la longue, il ne me reſtera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui

qui ne peut manquer à nos noms, c'eſt une mort, pour ainſi dire, grammaticale ; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus ſervir qu'à donner de l'embarras aux Savans. Il y a quelque temps que je vis ici bas des morts qui conteſtoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai ; je demandai qui ils étoient, & on me répondit que l'un étoit le grand Conſtantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils diſputoient ſur la préférence de leurs grandeurs paſſées. Conſtantin diſoit qu'il avoit été Empereur de Conſtantinople ; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir ſa Conſtantinople, diſoit qu'elle étoit ſituée ſur trois Mers, ſur le Pont-Euxin, ſur le Boſphore de Thrace, & ſur la Propontide. L'autre répliquoit que Stamboul commandoit auſſi à trois Mers, à la Mer noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Conſtantinople & de Stamboul étonna Conſtantin : mais après qu'il ſe fut informé exactement de la ſituation de Stamboul, il fut encore bien plus ſurpris de trouver que c'étoit Conſtantinople, qu'il n'avoit pu reconnoître, à cauſe du changement

des noms. *Hélas*, s'écria-t-il, *j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Byzance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul? Il y tire bien à sa fin.*

C. DE MÉ. De bonne foi, vous me consolez un peu, & je me résous à prendre patience. Après tout, puisque nous n'avons pu nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.





DIALOGUES
DES
MORTS MODERNES.

DIALOGUE Ier.

ANNE DE BRETAGNE;
MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.

ASSURÉMENT ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussi tôt la mer pour aller épouser Louis XII, & vous saisir du Trône que je laissois vuide. Mais vous n'en jouîtes guère, & je fus vengée de vous par votre jeunesse même & par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roi, & le consoloient trop aisément de ma perte;

car elles hâterent sa mort, & vous empêchèrent d'être long-temps Reine.

M. D'ANGLETERRE. Il est vrai que la Royauté ne fit que se montrer à moi, & disparut en moins de rien.

A. DE BRE. Et après cela, vous devîntes Duchesse de Suffolk? C'étoit une belle chute. Pour moi, grace au Ciel, j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII mourut, je ne perdis point mon rang par sa mort, & j'épousai son successeur, ce qui est un exemple de bonheur fort singulier.

M. D'AN. M'en croiriez-vous, si je vous disois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur là?

A. DE BRE. Non; je conçois trop bien ce que c'est que d'etre Duchesse de Suffolk, après qu'on a été Reine de France.

M. D'AN. Mais j'aimois le Duc de Suffolk.

A. DE BRE. Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté, en peut-on gouter d'autres?

M. D'AN. Oui, pourvu que ce soient celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai succédé. Si j'eusse toujours pu disposer de moi, je n'eusse été que Duchesse; & je retournai bien

vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de Reine.

A. DE BRE. Aviez-vous les ſentimens ſi peu élevés ?

M. D'AN. J'avoue que l'ambition ne me touchoit point. La nature a fait aux hommes des plaiſirs ſimples, aiſés, tranquilles, & leur imagination leur en a fait qui ſont embarraſſans, incertains, difficiles à acquérir; mais la nature eſt bien plus habile à leur faire des plaiſirs, qu'ils ne le ſont eux-mêmes. Que ne ſe repoſent-ils ſur elle de ce ſoin là? Elle a inventé l'amour, qui eſt fort agréable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit pas beſoin.

A. DE BRE. Qui vous a dit que les hommes aient inventé l'ambition? La nature n'inſpire pas moins les deſirs de l'élévation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'AN. L'ambition eſt aiſée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractere : elle eſt inquiéte, pleine de projets chimériques; elle va au-delà de ſes ſouhaits, dès qu'ils ſont accomplis; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. DE BRE. Et malheureuſement

l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. D'AN. Ce qui en arrive, c'eſt qu'on peut être pluſieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une ſeule fois par l'ambition; ou, s'il eſt poſſible qu'on le ſoit, du moins ces plaiſirs-là ſont faits pour trop peu de gens: & par conſéquent ce n'eſt point la nature qui les propoſe aux hommes, car ſes faveurs ſont toujours très-générales. Voyez l'amour, il eſt fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui il ſemble que la nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roi qui peut s'aſſurer de cent mille bras, ne peut guère s'aſſurer d'un cœur: il ne ſait ſi on ne fait pas pour ſon rang, tout ce qu'on auroit fait pour la perſonne d'un autre. Sa Royauté lui coûte tous les plaiſirs les plus ſimples & les plus doux.

A. DE BRE. Vous ne rendez pas les Rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ſes volontés non-ſeulement ſuivies, mais prévenues une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononçer quand on veut, tant de ſoins,

tant de desseins, tant d'empressemens, tant d'application à plaire, dont on est le seul objet : en vérité on se console de ne pas savoir tout à-fait au juste si on est aimé pour son rang ou pour sa personne. Les plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochez, est leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flatte, & ceux qui règnent sont exceptés si avantageusement de la condition des autres hommes, que, quand ils perdroient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seroient récompensés du reste.

M. D'AN. Ah! jugez de la perte qu'ils font, par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples & communs, lorsqu'il s'en présente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une Princesse de mon sang, qui a régné en Angleterre, & fort long-temps, & fort heureusement, & sans mari. Elle donnoit une première audience à des Ambassadeurs Hollandois, qui avoient à leur suite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la Reine, il se tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, & leur dit quelque chose

aſſez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à-peu-près ce qu'il diſoit; car les femmes ont un inſtinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'eſprit que toute la harangue des Ambaſſadeurs; & auſſi-tôt qu'ils furent ſortis, elle voulut s'aſſurer de ce qu'elle avoit penſé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent, avec beaucoup de reſpect, que c'étoit une choſe qu'on n'oſoit redire à une grande Reine, & ſe défendirent long-temps de la répéter. Enfin, quand elle ſe ſervit de ſon autorité abſolue, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas : *Ah! voilà une femme bien faite*, & avoit ajouté quelqu'expreſſion aſſez groſſière, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à ſon gré. On ne fit ce récit à la Reine qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre choſe, ſinon que, quand elle congédia les Ambaſſadeurs, elle fit au jeune Hollandois un préſent fort conſidérable. Voyez comme au travers de tous les plaiſirs de grandeur & de Royauté dont elle étoit environnée, ce

plaiſir

plaiſir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

A. DE BRE. Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui eſt trop ſimple n'accommode point les hommes. Il ne ſuffit pas que les plaiſirs touchent avec douceur; on veut qu'ils agitent & qu'ils tranſportent. D'où vient que la vie paſtorale, telle que les Poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs Ouvrages, & ne réuſſiroit pas dans la pratique? Elle eſt trop douce & trop unie.

M. D'AN. J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vue d'une Cour la plus ſuperbe & la plus pompeuſe du monde les flatte moins que les idées qu'ils ſe propoſent quelquefois de cette vie paſtorale? C'eſt qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRE. Ainſi le partage de vos plaiſirs ſimples & tranquilles, n'eſt plus que d'entrer dans les chimères que les hommes ſe forment?

M. D'AN. Non, non. S'il eſt vrai que peu de gens aient le goût aſſez bon pour commencer par ces plaiſirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait ſa courſe

fur les faux objets, & elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V, ERASME.

ERASME.

N'EN doutez point; s'il y avoit des rangs chez les Morts, je ne vous céderois pas la préséance.

CHARLES. Quoi! Un Grammairien, un Savant, & pour dire encore plus, & pouffer votre mérite jufqu'où il peut aller, un homme d'efprit prétendroit l'emporter fur un Prince qui s'eft vu maître de la meilleure partie de l'Europe?

ERAS. Joignez-y encore l'Amérique, & je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit pour ainfi dire qu'un compofé de plufieurs hafards; & qui défaffembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand, votre grand père, eût été homme de parole, vous n'aviez prefque rien en Italie; fi d'autres Princes que lui euffent

eu l'esprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Christophe Colomb ne se fût point adressé à lui, & l'Amérique n'étoit point au nombre de vos Etats; si après la mort du dernier Duc de Bourgogne, Louis XI eût bien songé à ce qu'il faisoit, l'héritière de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Pays-Bas pour vous; si Henri de Castille, frère de votre grand'mère Isabelle, n'eût point été en mauvaise réputation auprès des femmes, ou si sa femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse, la fille de Henri eût passé pour être sa fille, & le Royaume de Castille vous échappoit.

CHAR. Vous me faites trembler. Il me semble qu'à l'heure qu'il est, je perds ou la Castille, ou les Pays-Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ERAS. N'en raillez point. Vous ne sauriez donner un peu plus de bon sens à l'un, ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de votre grand-oncle, ou jusqu'à la coquetterie de votre grand'tante qui ne vous soient nécessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat, que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hasard.

CHAR. En vérité, il n'y a pas moyen de ſoutenir un examen auſſi ſévère que le vôtre. J'avoue que vous faites diſparoître toute ma grandeur & tous mes titres.

ERAS. Ce ſont-là pourtant ces qualités dont vous prétendiez vous parer; je vous en ai dépouillé ſans peine. Vous ſouvient-il d'avoir oui-dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perſes priſonniers, expoſa en vente d'un côté leurs habits, & de l'autre leurs corps tout nuds; & que comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eut preſſe à les acheter, mais que pour les hommes, perſonne n'en voulut? De bonne foi, je crois que ce qui arriva à ces Perſes-là, arriveroit à bien d'autres, ſi l'on ſéparoit leur mérite perſonnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

CHAR. Mais quel eſt ce mérite perſonnel?

ERAS. Faut-il le demander? Tout ce qui eſt en nous. L'eſprit, par exemple, les Sciences.

CHAR. Et l'on peut avec raiſon en tirer de la gloire?

ERAS. Sans doute. Ce ne ſont pas des biens de fortune, comme la nobleſſe ou les richeſſes.

CHAR. Je ſuis ſurpris de ce que vous dites. Les Sciences ne viennent-elles pas aux Savans, comme les richeſſes viennent à la plupart des gens riches? N'eſt-ce pas par voie de ſucceſſion? Vous héritez des anciens, vous autres hommes doctes, ainſi que nous de nos pères. Si on nous a laiſſé tout ce que nous poſſédons, on vous a laiſſé auſſi ce que vous ſavez; & de-là vient que beaucoup de Savans regardent ce qu'ils ont reçu des anciens, avec le même reſpect que quelques gens regardent les terres & les maiſons de leurs aïeux, où ils ſeroient bien fâchés de rien changer.

ERAS. Mais les Grands naiſſent héritiers de la grandeur de leurs pères, & les Savans n'étoient pas nés héritiers des connoiſſances des anciens. La ſcience n'eſt point une ſucceſſion qu'on reçoit, c'eſt une acquiſition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou ſi c'eſt une ſucceſſion, elle eſt aſſez difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHAR. Hé bien, mettez la peine qui ſe trouve à acquérir les biens de l'eſprit, contre celle qui ſe trouve à conſerver les biens de la fortune, voila les choſes égales; car enfin, ſi vous ne regardez que la difficulté, ſouvent les affaires du

monde en ont bien autant que les ſpéculations du cabinet.

ERAS. Mais ne parlons point de la ſcience, tenons-nous-en à l'eſprit; ce bien-là ne dépend aucunement du haſard.

CHAR. Il n'en dépend point? Quoi! l'eſprit ne conſiſte-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le haſard eſt-il moindre, de naître avec un cerveau bien diſpoſé, que de naître d'un père qui ſoit Roi? Vous étiez un grand génie: mais demandez à tous les Philoſophes à quoi il tenoit que vous ne fuſſiez ſtupide & hébêté; preſque à rien, à une petite diſpoſition de fibres; enfin, à quelque choſe que l'anatomie la plus délicate ne ſauroit jamais appercevoir. Et après cela, ces Meſſieurs les beaux-Eſprits nous oſeront ſoutenir qu'il n'y a qu'eux qui aient des biens indépendans du haſard, & ils ſe croiront en droit de mépriſer tous les autres hommes?

ERAS. A votre compte, être riche ou avoir de l'eſprit, c'eſt le même mérite.

CHAR. Avoir de l'eſprit, eſt un haſard plus heureux; mais au fond, c'eſt toujours un haſard.

ERAS. Tout eſt donc haſard?

CHAR. Oui, pourvu qu'on donne ce

nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je vous laiſſe à juger ſi je n'ai pas dépouillé les hommes encore mieux que vous n'aviez fait; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naiſſance, & je leur ôte juſqu'à ceux de l'eſprit. Si avant que de tirer vanité d'une choſe, ils vouloient s'aſſurer bien qu'elle leur appartînt, il n'y auroit guère de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

MAIS pourquoi m'avez vous ſi long-temps flatté de l'eſpérance de vous épouſer, puiſque vous étiez réſolue dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH. J'en ai bien trompé d'autres qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Penelope de mon ſiècle. Vous, le Duc d'Anjou votre frère, l'Archiduc, le Roi de Suède, vous étiez tous des

poursuivans, qui en vouliez à une Isle bien plus considérable que celle d'Ithaque; je vous ai tenus en haleine pendant une longue suite d'années, & à la fin, je me suis moquée de vous.

LE DUC. Il y a ici de certains Morts, qui ne tomberoient pas d'accord que vous ressemblassiez tout-à-fait à Penelope; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

ELI. Si vous n'étiez pas encore aussi étourdi que vous l'étiez, & que vous puissiez songer à ce que vous dites....

LE DUC. Bon, je vous conseille de prendre votre sérieux. Voilà comme vous avez toujours fait des fanfaronnades de virginité; témoin cette grande contrée d'Amérique, à laquelle vous fites donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuse de toutes vos qualités. Ce pays-là seroit assez mal nommé, si ce n'étoit que par bonheur il est dans un autre monde: mais il n'importe; ce n'est pas-là de quoi il s'agit. Rendez-moi un peu raison de cette conduite mystérieuse que vous avez tenue, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Est-ce que les six mariages de Henri VIII votre père vous apprirent

à ne vous point marier, comme les courſes perpétuelles de Charles V apprirent à Philippe II à ne point ſortir de Madrid?

ELI. Je pourrois m'en tenir à la raiſon que vous me fourniſſez; en effet, mon père paſſa toute ſa vie à ſe marier & à ſe démarier, à répudier quelques-unes de ſes femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai ſecret de ma conduite, c'eſt que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli que de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment deſiré, diminue de prix dès qu'on l'obtient; & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouſer: ce ne ſont que bals, que fêtes, que réjouiſſances; je vais même juſqu'à vous donner un anneau. Juſques-là, tout eſt le plus riant du monde; tout ne conſiſte qu'en apprêts & en idées: auſſi ce qu'il y a d'agréable dans le mariage eſt déja épuiſé. Je m'en tiens-là, & vous renvoie.

LE DUC. Franchement, vos maximes ne m'euſſent point accommodé; j'euſſe voulu quelque choſe de plus que des chimères.

ELI. Ah! ſi l'on ôtoit les chimères aux hommes, quel plaiſir leur reſteroit-il? Je vois bien que vous n'aurez pas ſenti tous les agrémens qui étoient dans votre vie; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils aient été perdus pour vous.

LE DUC. Quoi ! quels agrémens y avoit-il dans ma vie? Rien ne m'a jamais réuſſi. J'ai penſé quatre fois être Roi : d'abord il s'agiſſoit de la Pologne, enſuite de l'Angleterre, & des Pays-Bas; enfin la France devoit apparemment m'appartenir : cependant je ſuis arrivé ici ſans avoir régné.

ELI. Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas apperçu. Toujours des imaginations, des eſpérances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la Royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

LE DUC. Mais comme je crois qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avoue qu'une véritable Royauté eût été aſſez de mon goût.

ELI. Les plaiſirs ne ſont point aſſez ſolides pour ſouffrir qu'on les approfondiſſe; il ne faut que les effleurer : ils

ressemblent à ces terres marécageuses, sur lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT-FRÉDÉRIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEBOURG.

JE vous aime mieux d'avoir été fou aussi-bien que moi. Apprenez-moi un peu l'histoire de votre folie: comment vint-elle?

G. DE CABESTAN. J'étois un Poëte Provençal, fort estimé dans mon siècle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes Ouvrages rendirent illustre: mais elle prit tant de goût à mes vers, qu'elle craignit que je n'en fisse un jour pour quelqu'autre; & afin de s'assurer de la fidélité de ma Muse, elle me donna un maudit breuvage, qui me fit tourner

l'eſprit, & me mit hors d'état de compoſer.

A. F. DE BRAN. Combien y a-t-il que vous êtes mort?

G. DE CA. Il y a peut-être quatre cents ans.

A. F. DE BRAN. Il falloit que les Poëtes fuſſent bien rares dans votre ſiècle, puiſqu'on les eſtimoit aſſez pour les empoiſonner de cette manière-là. Je ſuis fâché que vous ne ſoyez pas né dans le ſiècle où j'ai vécu; vous euſſiez pu faire des vers pour toutes ſortes de Belles, ſans aucune crainte de poiſon.

G. DE CA. Je le ſais. Je ne vois aucun de tous ces beaux-Eſprits, qui viennent ici ſe plaindre d'avoir eu ma deſtinée. Mais vous, de quelle manière devîntes-vous fou?

A. F. DE BRAN. D'une manière fort raiſonnable. Un Roi l'eſt devenu pour avoir vu un Spectre dans une forêt; ce n'étoit pas grand'choſe: mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CA. Eh! que vîtes-vous?

A. F. DE BRAN. L'appareil de mes noces. J'épouſois Marie-Eléonore de Clèves, & je fis pendant cette grande fête des réflexions ſur le mariage, ſi

judicieuſes, que j'en perdis le jugement.

G. DE CA. Aviez-vous dans votre maladie quelques bons intervalles ?

A. F. DE BRAN. Oui.

G. DE CA. Tant pis : & moi je fus encore plus malheureux ; l'eſprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRAN. Je n'euſſe jamais cru que ce fût-là un malheur ?

G. DE CA. Quand on eſt fou, il faut l'être entièrement, & ne ceſſer jamais de l'être. Ces alternatives de raiſon & de folie n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le ſont que par accident, & dont le nombre n'eſt nullement conſidérable. Mais voyez ceux que la nature produit tous les jours dans ſon cours ordinaire, & dont le monde eſt peuplé ; ils ſont toujours également fous, & ils ne ſe guériſſent jamais.

A. F. DE BRAN. Pour moi, je me ſerois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toujours le mieux.

G. DE CA. Ah ! vous ne ſavez donc pas à quoi ſert la folie ? Elle ſert à empêcher qu'on ne ſe connoiſſe : car la vue de ſoi-même eſt bien triſte ; & comme il n'eſt jamais temps de ſe connoître, il ne faut pas que la folie aban-

donne les hommes un ſeul moment.

A. F. DE BRAN. Vous avez beau dire; vous ne me perſuaderez point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le ſont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reſte des hommes a de la raiſon; autrement ce ne ſeroit rien perdre que de perdre l'eſprit, & on ne diſtingueroit point les frénétiques d'avec les gens de bon ſens.

G. DE CA. Les frénétiques ſont ſeulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature, elles ſe ſont ſi aiſément ajuſtées enſemble, qu'elles ont ſervi à faire les plus forts liens de la ſociété humaine; témoin ce deſir d'immortalité, cette fauſſe gloire, & beaucoup d'autres principes, ſur quoi roule tout ce qui ſe fait dans le monde: & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous qui ſont, pour ainſi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pu s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRAN. Les frénétiques ſont ſi fous, que le plus ſouvent ils ſe traitent de fous les uns les autres; mais les autres hommes ſe traitent de perſonnes ſages.

G. DE CA. Ah! que dites-vous? Tous les hommes s'entre-montrent au doigt, & cet ordre eſt fort judicieuſement établi par la Nature. Le Solitaire ſe moque du Courtiſan; mais en récompenſe il ne le va point troubler à la Cour: le Courtiſan ſe moque du Solitaire; mais il le laiſſe en repos dans ſa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le ſeul parti raiſonnable, tout le monde voudroit l'embraſſer, & il y auroit trop de preſſe; il vaut mieux qu'on ſe diviſe en pluſieurs petites troupes, qui ne s'entr'embarraſſent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRAN. Tout mort que vous êtes, je vous trouve bien fou avec vos raiſonnemens; vous n'ètes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CA. Et voilà l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive toujours d'un autre. La vraie ſageſſe diſtingueroit trop ceux qui la poſſéderoient; mais l'opinion de ſageſſe égale tous les hommes, & ne les ſatisfait pas moins.



DIALOGUE V.

AGNÈS SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vrai, je ne comprends point votre galanterie Turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire; *je le veux :* elles ne goûtent jamais le plaiſir de la réſiſtance, & elles ne lui fourniſſent jamais le plaiſir de la victoire; c'eſt-à-dire que tous les agrémens de l'amour ſont perdus pour les Sultans & pour leurs Sultanes.

ROXELANE. Que voulez-vous? Les Empereurs Turcs, qui ſont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé, par des raiſons de politique, ces douceurs de l'amour ſi raffinées. Ils ont craint que les Belles, qui ne dépendroient pas abſolument d'eux, n'uſurpaſſent trop de pouvoir ſur leur eſprit, & ne ſe mêlaſſent trop des affaires.

A. SO. Hé bien, que ſavent-ils ſi ce ſeroit un malheur? L'amour eſt quelquefois bon à bien des choſes; & moi

qui

qui vous parle, ſi je n'avois été Maîtreſſe d'un Roi de France, & ſi je n'avois eu beaucoup d'empire ſur lui, je ne ſais où en ſeroit la France à l'heure qu'il eſt. Avez-vous oui-dire combien nos affaires étoient déſeſpérées ſous Charles VII, & en quel état ſe trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient preſque entièrement les maîtres?

Ro. Oui; comme cette hiſtoire a fait grand bruit, je ſais qu'une certaine Pucelle ſauva la France. C'eſt donc vous qui étiez cette Pucelle là? Et comment étiez-vous en même temps Maîtreſſe du Roi?

A. So. Vous vous trompez : je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi, dont j'étois aimée, vouloit abandonner ſon Royaume aux uſurpateurs étrangers, & s'aller cacher dans un pays de montagnes, où je n'euſſe pas été trop aiſe de le ſuivre. Je m'aviſai d'un ſtratagême pour le détourner de ce deſſein. Je fis venir un Aſtrologue, avec qui je m'entendois ſecrétement; & après qu'il eut fait ſemblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour, en préſence de Charles VII, que tous les Aſtres étoient trompeurs, ou que j'inſpirerois une

longue paſſion à un grand Roi. Auſſitôt je dis à Charles : *Vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que je paſſe à la Cour d'Angleterre : car vous ne voulez plus être Roi ; & il n'y a pas aſſez de temps que vous m'aimez pour avoir rempli ma deſtinée.* La crainte qu'il eut de me perdre lui fit prendre la réſolution d'être Roi de France, & il commença dès-lors à ſe rétablir. Voyez combien la France eſt obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit être galant, quand ce ne ſeroit que par reconnoiſſance.

Ro. Il eſt vrai, mais j'en reviens à ma Pucelle. Qu'a-t-elle donc fait ? L'Hiſtoire ſe ſeroit-elle aſſez trompée, pour attribuer à une jeune Payſanne, pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maitreſſe du Roi.

A. So. Quand l'Hiſtoire ſe ſeroit trompée juſqu'à ce point, ce ne ſeroit pas une ſi grande merveille. Cependant il eſt ſûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats : mais moi, j'avois auparavant animé le Roi. Elle fut d'un grand ſecours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois ; mais ſans moi, elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette

grande affaire, quand vous ſaurez le témoignage qu'un des Succeſſeurs * de Charles VII a rendu en ma faveur dans ce quatrain.

Gentille Agnès, plus d'honneur en mérite,
La cauſe étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrer,
Cloſe Nonnain, ou bien dévot Hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avouerez que ſi j'euſſe été une Sultane comme vous, & que je n'euſſe pas eu droit de faire à Charles VII la menace que je lui fis, il étoit perdu.

Ro. J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquérir beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit d'un Amant, vous qui étiez libre & maîtreſſe de vous-même; mais moi, toute Eſclave que j'étois, je ne laiſſai pas de m'aſſervir le Sultan. Vous avez fait Charles VII Roi, preſque malgré lui; & moi, de Soliman, j'en fis mon époux, malgré qu'il en eût.

* *François Ier.*

A. So. Hé quoi! on dit que les Sultans n'épousent jamais ?

Ro. J'en conviens; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoique je ne pusse l'amener au mariage par l'espérance d'un bonheur qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allez entendre un stratagême plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des Temples & à faire beaucoup d'autres actions pieuses; après quoi je fis paroître une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cause mille & mille fois; & quand j'eus fait toutes les façons nécessaires, je lui dis que le sujet de mon chagrin étoit que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me servoient de rien; & que comme j'étois Esclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Aussi-tôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât sur moi même: mais quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire, & me traiter en Sultane du Serrail, je lui marquai beaucoup de surprise, & lui représentai avec un grand sérieux qu'il n'avoit nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avoit la conscience délicate; il alla

conſulter ce cas à un Docteur de la Loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponſe fut, que le Sultan ſe gardât bien de prendre rien ſur moi, qui n'étois plus ſon Eſclave, & que s'il ne m'épouſoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un ſeul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire & même dangereux, à cauſe de la nouveauté ; cependant il le prit & m'épouſa.

A. So. J'avoue qu'il eſt beau d'aſſujettir ceux qui ſe précautionnent tant contre notre pouvoir.

Ro. Les hommes ont beau faire ; quand on les prend par les paſſions, on les mène où l'on veut. Qu'on me faſſe revivre, & qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aie beaucoup d'eſprit, aſſez de beauté, & peu d'amour.



DIALOGUE VI.

JEANNE Iere. DE NAPLES; ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUOI! ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction? Vous n'avez pas oublié toute l'Astrologie que vous saviez autrefois?

ANSELME. Et comment la mettre en pratique? nous n'avons point ici de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE NA. Il n'importe. Je vous dispense d'observer les règles si exactement.

AN. Il seroit plaisant qu'un Mort fît des prédictions. Maïs encore, sur quoi voudriez-vous que j'en fisse?

J. DE NA. Sur moi, sur ce qui me regarde.

AN. Bon! Vous êtes morte, & vous le serez toujours; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que notre condition ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NA. Non ; mais auſſi c'eſt ce qui m'ennuie cruellement : & quoique je ſache qu'il ne m'arrivera rien, ſi vous vouliez pourtant me prédire quelque choſe, cela ne laiſſeroit pas de m'occuper. Vous ne ſauriez croire combien il eſt triſte de n'enviſager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

AN. On croiroit, à voir votre inquiétude, que vous ſeriez encore vivante. C'eſt ainſi qu'on eſt fait là-haut. On n'y ſauroit être en patience ce qu'on eſt; on anticipe toujours ſur ce qu'on ſera : mais ici il faut que l'on ſoit plus ſage.

J. DE NA. Ah! les hommes n'ont-ils pas raiſon d'en uſer comme ils font? Le préſent n'eſt qu'un inſtant, & ce ſeroit grand' pitié qu'ils fuſſent réduits à borner-là toutes leurs vues. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils gagnent quelque choſe ſur l'avenir? C'eſt toujours autant dont ils ſe mettent en poſſeſſion par avance.

AN. Mais auſſi ils empruntent tellement ſur l'avenir par leurs imaginations & par leurs eſpérances, que quand il eſt enfin préſent, ils trouvent qu'il eſt tout

épuiſé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne ſe défont point de leur impatience, ni de leur inquiétude : le grand leurre des hommes, c'eſt toujours l'avenir ; & nous autres Aſtrologues, nous le ſavons mieux que perſonne. Nous leur diſons hardiment qu'il y a des Signes froids & des Signes chauds ; qu'il y en a de mâles & de femelles ; qu'il y a des Planètes bonn s & mauvaiſes, & d'autres qui ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes d'elles mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractère, ſelon la compagnie où elles ſe trouvent : & toutes ces fadaiſes ſont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles mènent à la connoiſſance de l'avenir.

J. DE NA. Quoi! n'y mènent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous, qui avez été mon Aſtrologue, vous me diſiez du mal de l'Aſtrologie!

AN. Ecoutez, un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement, je vous trompois avec cette Aſtrologie que vous eſtimez tant.

J. DE NA. Oh! je ne vous en crois pas vous-même. Comment m'euſſiez-vous prédit que je devois me marier quatre fois? Y avoit-il la moindre apparence

parence qu'une perſonne un peu raiſonnable s'engageât quatre fois de ſuite dans le mariage? Il falloit bien que vous euſſiez lu cela dans les Cieux.

AN. Je les conſultai beaucoup moins que vos inclinations : mais après tout, quelques Prophéties qui réuſſiſſent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mène à un Mort qui vous contera une hiſtoire aſſez plaiſante? Il étoit Aſtrologue, & ne croyoit non plus que moi à l'Aſtrologie. Cependant, pour eſſayer s'il y avoit quelque choſe de ſûr dans ſon art, il mit un jour tous ſes ſoins à bien obſerver les règles, & prédit à quelqu'un des événemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir auſſi-tôt tous les calculs aſtronomiques, qui avoient été le fondement de ſes prédictions. Savez-vous ce qu'il trouva? Il s'étoit trompé; & ſi ſes ſupputations euſſent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NA. Si je croyois que cette hiſtoire fût vraie, je ſerois bien fâchée qu'on ne la ſût pas dans le monde, pour ſe détromper des Aſtrologues.

AN. On ſait bien d'autres hiſtoires à leur déſavantage, & leur métier ne laiſſe pas d'être toujours bon. On ne ſe déſabuſera jamais de tout ce qui regarde l'avenir; il a un charme trop puiſſant. Les hommes, par exemple, ſacrifient tout ce qu'ils ont à une eſpérance; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le ſacrifient encore à une autre eſpérance: & il ſemble que ce ſoit là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne ſe ſoucie guère d'être heureux dans le moment où l'on eſt: on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme ſi ce temps qui viendra devoit être autrement fait que celui qui eſt déja venu.

J. DE NA. Non, il n'eſt pas fait autrement, mais il eſt bon qu'on ſe l'imagine.

AN. Et que produit cette belle opinion? Je ſais une petite fable qui vous le dira bien. Je l'ai appriſe autrefois à la Cour d'Amour *, qui ſe tenoit dans votre Comté de Provence. Un homme avoit ſoif, & étoit aſſis ſur le bord d'une fontaine: il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il

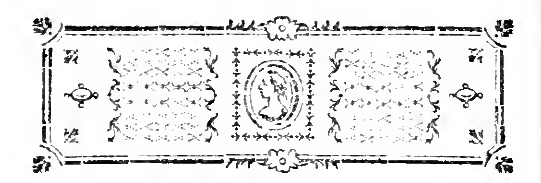
* *C'étoit une eſpèce d'Académie.*

efpéroit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure. Ce temps étant paffé : *Voici encore la même eau*, difoit-il; *ce n'eft point celle-là dont je veux boire ; j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin, comme l'eau étoit toujours la même, il attendit fi bien, que la fource vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NA. Il m'en eft arrivé autant, & je crois que de tous les Morts qui font ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'ufage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe; je compte pour beaucoup le plaifir de prévoir, d'efpérer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant foi. Un Sage, felon vous, feroit comme nous autres Morts, pour qui le préfent & l'avenir font parfaitement femblables ; & ce Sage par conféquent s'ennuieroit autant que je fais.

AN. Hélas! c'eft une plaifante condition que celle de l'homme, fi elle eft telle que vous le croyez. Il eft né pour afpirer à tout, & pour ne jouir de rien, pour marcher toujours, & pour n'arriver nulle part.





DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.

DIALOGUE Ier.

HÉROSTRATE, DÉMÉTRIUS, DE PHALERE.

HÉROSTRATE.

TROIS cents ſoixante Statues élevées dans Athènes à votre honneur ! C'eſt beaucoup.

DÉMÉTRIUS. Je m'étois ſaiſi du Gouvernement; & après cela, il étoit aſſez aiſé d'obtenir du Peuple des Statues.

HÉ. Vous étiez bien content de vous être ainſi multiplié vous-même trois

cents ſoixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville?

DÉ. Je l'avoue ; mais, hélas ! cette joie ne fut pas de longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain, il ne reſta pas une ſeule de mes Statues : on les abattit ; on les briſa.

HÉ. Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

DÉ. Ce fut Démétrius Poliorcete, fils d'Antigonus.

HÉ. Démétrius Poliorcete ! J'aurois bien voulu être en ſa place. Il y avoit beaucoup de plaiſir à abattre un ſi grand nombre de Statues faites pour un même homme.

DÉ. Un pareil ſouhait n'eſt digne que de celui qui a brûlé le Temple d'Ephèſe. Vous conſervez encore votre ancien caractère.

HÉ. On m'a bien reproché cet embraſement du Temple d'Ephèſe ; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit: mais en vérité cela eſt pitoyable; on ne juge guère ſainement des choſes.

DÉ. Je ſuis d'avis que vous vous plaigniez de l'injuſtice qu'on vous a faite de déteſter une ſi belle action, &

de la loi par laquelle les Ephéſiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Héroſtrate.

HÉ. Je n'ai pas du moins ſujet de me plaindre de l'effet de cette loi; car les Ephéſiens furent de bonnes gens, qui ne s'apperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'étoit l'immortaliſer. Mais leur loi même, ſur quoi étoit-elle fondée? J'avois une envie déméſurée de faire parler de moi, & je brûlai leur Temple. Ne devoient-ils pas ſe tenir bienheureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute la Ville & tout leur Etat.

DÉ. On diroit, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des graces tous les maux que vous n'avez pas faits.

HÉ. Il eſt facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Ephèſe. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & de magnificence? Le deſſein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire revivre ſon nom?

DÉ. Apparemment.

HÉ. Hé bien, ce fut pour faire vivre auſſi mon nom, que je brûlai ce Temple.

DÉ. Le beau raiſonnement! Vous eſt-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre?

HÉ. Oui; la vanité qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes: elle a un droit légitime ſur tous les ouvrages des hommes; elle les a faits, & elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas ſujet de ſe plaindre qu'elle les renverſe, quand elle y trouve ſon compte; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un Roi, qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, feroit raſer la Ville de Bucephalie, lui feroit-il une injuſtice? Je ne le crois pas: car on ne s'aviſa de bâtir cette Ville que pour aſſurer la mémoire de Bucephale, & par conſéquent, elle eſt affectée à l'honneur des chevaux.

DÉ. Selon vous, rien ne feroit en ſûreté. Je ne ſais ſi les hommes même y feroient.

HÉ. La vanité ſe joue de leurs vies;

[illegible] que de tout le reſte. Un père laiſſe le plus d'enfans qu'il peut, afin de perpétuer ſon nom. Un Conquérant, afin de perpétuer le ſien, extermine le plus d'hommes qu'il lui eſt poſſible.

DÉ. Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes ſortes de raiſons pour ſoutenir le parti des deſtructeurs : mais enfin, ſi c'eſt un moyen d'établir ſa gloire, que d'abattre les monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HÉ. Je ne ſais s'il eſt moins noble que les autres ; mais je ſais qu'il eſt néceſſaire qu'il ſe trouve des gens qui le prennent.

DÉ. Néceſſaire !

HÉ. Aſſurément. La terre reſſemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire ſon nom. Quand ces tablettes ſont pleines, il faut bien effacer les noms qui y ſont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que ſeroit-ce, ſi tous les monumens des anciens ſubſiſtoient ? les modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous eſpérer que trois cents ſoixante Statues fuſſent long-temps ſur pied ? Ne voyez-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place ?

DÉ. Ce fut une plaisante vengeance que celle que Démétrius Poliorcete exerça sur mes Statues. Puisqu'elles étoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athènes, ne valoit-il pas autant les y laisser?

HÉ. Oui; mais avant qu'elles fussent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever? Ce sont les passions qui font & qui défont tout. Si la raison dominoit sur la terre, il ne s'y passeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages.



DIALOGUE II.

CALLIRHÉE, PAULINE.

PAULINE.

POUR moi, je tiens qu'une femme eſt en péril, dès qu'elle eſt aimée avec ardeur. De quoi un Amant paſſionné ne s'aviſe-t-il pas, pour arriver à ſes fins? J'avois long-temps réſiſté à Mundus, qui étoit un jeune Romain fort bien fait; mais enfin, il remporta la victoire par un ſtratagême. J'étois fort dévote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtreſſe de ce Dieu me vint dire de ſa part qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il me demandoit un rendez-vous dans ſon Temple. Maîtreſſe d'Anubis! figurez-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendez-vous: j'y fus reçue avec beaucoup de marques de tendreſſe: mais à vous dire la vérité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voyez ſi je pouvois m'en défendre. On dit bien que des femmes ſe ſont rendues à des Dieux déguiſés en hommes, & quelquefois

en bêtes ; à plus forte raiſon devra-t-on ſe rendre à des hommes déguiſés en Dieu.

CALLIRHÉE. En vérité, les hommes ſont bien remplis d'avarice. J'en parle par expérience, & il m'eſt arrivé preſque la même aventure qu'à vous. J'étois une fille de la Troade, & ſur le point de me marier ; j'allois, ſelon la coutume du pays, accompagnée d'un grand nombre de perſonnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voici Scamandre qui ſort d'entre ſes roſeaux, & qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, & peut-être n'y eut-il pas juſqu'à mon Fiancé qui ne le crût auſſi. Tout le monde ſe tint dans un ſilence reſpectueux. Mes Compagnes envioient ſecrettement ma félicité, & Scamandre ſe retira dans ſes roſeaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui ſe promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'étoit un Capitaine Athénien qui avoit ſa flotte ſur cette côte-là !

PAU. Quoi, vous l'aviez donc pris pour le vrai Scamandre ?

CAL. Sans doute.

PAU. Et étoit-ce la mode en votre pays que le Fleuve acceptât les offres que les filles à marier venoient lui faire?

CAL. Non ; & peut-être s'il eût eu coutume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnêtetés qu'on avoit pour lui, & n'en abusoit pas.

PAU. Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour suspect?

CAL. Pourquoi? Une jeune fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fausses offres, auxquelles il n'avoit pas daigné répondre? Les femmes se flattent si aisément! Mais vous, qui ne voulez pas que j'aie été la dupe du Scamandre, vous l'avez bien été d'Anubis.

PAU. Non pas tout à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un simple mortel.

CAL. Et vous l'allâtes trouver? cela n'est pas excusable.

PAU. Que voulez-vous? J'entendois dire à tous les Sages, que si l'on n'aidoit soi même à se tromper, on ne goûteroit guère de plaisirs.

CAL. Bon, aider à ſe tromper! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce ſens-là. Ils vouloient dire que les choſes du monde les plus agréables ſont dans le fond ſi minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, ſi l'on y faiſoit une réflexion un peu ſérieuſe. Les plaiſirs ne ſont pas faits pour être examinés à la rigueur, & on eſt tous les jours réduit à leur paſſer bien des choſes ſur leſquelles il ne ſeroit pas à propos de ſe rendre difficile. C'eſt-là ce que vos Sages....

PAU. C'eſt auſſi ce que je veux dire. Si je me fuſſe rendue difficile avec Anubis, j'euſſe bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu; mais je lui paſſai ſa Divinité, ſans vouloir l'examiner trop curieuſement. Et où eſt l'Amant dont on ſouffriroit la tendreſſe, s'il falloit qu'il eſſuyât un examen de notre raiſon?

CAL. La mienne n'étoit pas ſi rigoureuſe. Il ſe pouvoit trouver tel Amant qu'elle eût conſenti que j'aimaſſe; & enfin il eſt plus aiſé de ſe croire aimée d'un homme ſincère & fidèle, que d'un Dieu.

PAU. De bonne foi, c'eſt preſque la même choſe. J'euſſe été auſſi-tôt perſuadée de la fidélité & de la conſtance de Mundus, que de ſa Divinité.

CAL. Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux aient aimé, du moins on ne peut pas croire que cela ſoit arrivé ſouvent; mais on a vu ſouvent des Amans fidèles qui n'ont point partagé leur cœur, & qui ont ſacrifié tout à leurs Maîtreſſes.

PAU. Si vous prenez pour de vraies marques de fidélité les ſoins, les empreſſemens, des ſacrifices, une préférence entière, j'avoue qu'il ſe trouvera aſſez d'Amans fidèles; mais ce n'eſt pas ainſi que je compte. J'ôte du nombre de ces Amans tous ceux dont la paſſion n'a pu être aſſez longue pour avoir le loiſir de s'éteindre d'elle-même, ou aſſez heureuſe pour en avoir ſujet. Il ne me reſte que ceux qui ont tenu bon contre le temps & contre les faveurs, & ils ſont à-peu-près en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CAL. Encore faut-il qu'il ſe trouve de la fidélité, même ſelon cette idée. Car, qu'on aille dire à une femme qu'on eſt un Dieu épris de ſon mérite, elle n'en croira rien; qu'on lui jure d'être fidèle, elle le croira. Pourquoi cette différence? C'eſt qu'il y a des exemples

de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAU. Pour les exemples, je tiens la chofe égale; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un homme pour un Dieu, c'eft que cette erreur-là n'eft pas foutenue par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant foit une Divinité, parce qu'on ne le fouhaite pas; mais on fouhaite qu'il foit fidèle, & on croit qu'il l'eft.

CAL. Vous vous moquez. Quoi! toutes les femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, fi elles fouhaitoient qu'ils le fuffent?

PAU. Je n'en doute prefque pas. Si cette erreur étoit néceffaire pour l'amour, la nature auroit difpofé notre cœur à nous l'infpirer. Le cœur eft la fource de toutes les erreurs dont nous avons befoin; il ne nous refufe rien dans cette matière-là.



DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGÉS.

CANDAULE.

PLUS j'y penſe, & plus je trouve qu'il n'étoit point néceſſaire que vous me fiſſiez mourir.

GIGÉS. Que pouvois-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautés cachées de la Reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçue que vous m'aviez fait entrer le ſoir dans ſa chambre, & me fit, ſur l'offenſe qu'avoit reçue ſa pudeur, un très-beau diſcours, dont la concluſion étoit qu'il falloit me réſoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouſer en même temps; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de ſon honneur, ou que je poſſédaſſe ce que j'avois vu, ou que je ne puſſe jamais me vanter de l'avoir vu. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas ſi grand, que la Reine n'eût bien pu le diſſimuler; & ſon honneur pouvoit vous laiſſer vivre,

vre, si elle eût voulu : mais franchement elle étoit dégoûtée de vous, & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son mari. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CAN. Je crains fort que vous n'eussiez pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous, & de vous prendre pour un trop honnête homme!

GI. Reprochez-vous plutôt d'avoir été si sensible au plaisir d'être le mari d'une femme bien faite, que vous ne pûtes vous en taire.

CAN. Je me reprocherois la chose du monde la plus naturelle. On ne sauroit cacher sa joie dans un extrême bonheur.

GI. Cela seroit pardonnable, si c'étoit un bonheur d'amant; mais le vôtre étoit un bonheur de mari. On peut être indiscret pour une maîtresse; mais pour une femme! Et que croiroit-on du mariage, si l'on en jugeoit par ce que vous fites? On s'imagineroit qu'il n'y a rien de plus délicieux:

CAN. Mais sérieusement, pensez-vous qu'on puisse être content d'un bonheur

qu'on possède sans témoins? Les plus braves veulent être regardés pour être braves, & les gens heureux veulent être aussi regardés pour être parfaitement heureux. Que sais-je même, s'ils ne se résoudroient pas à l'etre moins, pour le paroître davantage? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux autres une espèce d'insulte dont on se sent satisfait.

GI. Il seroit fort aisé, selon vous, de se venger de cette insulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refuser aux gens ces regards, ou, si vous voulez, ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

CAN. J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort, qui avoit été Roi de Perse, qu'on le menoit captif & chargé de chaînes dans la Ville capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux, environné de toute sa Cour, étoit assis sur un Trône magnifique & fort élevé; tout le Peuple remplissoit une grande place qu'on avoit ornée avec beaucoup de soin. Jamais spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roi parut, après une longue marche de Prisonniers & de dépouilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'Empereur, & s'é-

cria d'un air gai : *Sottiſe, ſottiſe, & toutes choſes ſottiſe.* Il diſoit que ces ſeuls mots avoient gâté à l'Empereur tout ſon triomphe ; & je le conçois ſi bien, que je crois que je n'euſſe pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel & du plus redoutable de mes ennemis.

Gi. Vous n'euſſiez donc plus aimé la Reine, ſi je ne l'euſſe pas trouvée belle, & ſi en la voyant, je me fuſſe écrié : *Sottiſe, ſottiſe ?*

Can. J'avoue que ma vanité de mari en eût été bleſſée. Jugez ſur ce pied-là combien l'amour d'une femme aimable doit flatter ſenſiblement, & combien la diſcrétion doit être une vertu difficile.

Gi. Ecoutez : tout mort que je ſuis, je ne veux dire cela à un Mort qu'à l'oreille ; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtreſſe. La Nature a ſi bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite. Il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur ; elle n'a pas pris ſoin d'aſſortir toujours enſemble toutes les perſonnes dignes d'eſtime : cela eſt fort mêlé ; & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien en faveur de ce-

lui ſur qui il tombe. Il me ſemble que ces raiſons-là devroient faire des Amans diſcrets.

CAN. Je vous déclare que les femmes ne voudroient point d'une indiſcrétion de cette eſpèce, qui ne feroit fondée que ſur ce qu'on ne ſe feroit pas un grand honneur de leur amour.

GI. Ne ſuffit il pas de s'en faire un plaiſir extrême? La tendreſſe profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

CAN. Non, elles n'accepteroient pas ce parti.

GI. Mais ſongez que l'honneur gâte tout cet amour, dès qu'il y entre. D'abord, c'eſt l'honneur des femmes qui eſt contraire aux intérêts des Amans; & puis, du débris de cet honneur-là, les Amans s'en compoſent un autre, qui eſt fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'eſt que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.



DIALOGUE IV.

HÉLÈNE, FULVIE.

HÉLÈNE.

IL faut que je fache de vous, Fulvie, une chofe qu'Augufte m'a dite depuis peu. Eft-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination; mais que comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

FULVIE. Rien n'eft plus vrai, ma chère Hélène; car parmi nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à conféquence. Marc-Antoine étoit fou de la Comédienne Cithéride, & j'euffe bien voulu me venger de lui, en me faifant aimer d'Augufte; mais Augufte étoit difficile en Maîtreffe: il ne me trouva ni affez jeune, ni affez belle; & quoique je lui fiffe entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile, faute d'avoir quelques foins pour moi, il me fut impoffible d'en tirer aucune complaifance. Je vous dirai même, fi vous voulez, des vers qu'il fit fur ce fujet, &

qui ne sont pas trop à mon honneur: les voici.

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire
(c'est ainsi qu'il appelle Cithéride),
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc, est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui, moi, que je serve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte, on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons: mais quoi?
Elle est bien laide! Allons, sonnez, trompettes.

HÉ. Nous avons donc causé, vous & moi, les deux plus grandes guerres qui aient peut-être jamais été: vous celle d'Antoine & d'Auguste, & moi celle de Troyes?

FUL. Mais il y a cette différence, que vous avez causé la guerre de Troyes par votre beauté, & moi celle d'Auguste & d'Antoine par ma laideur.

HÉ. En récompenſe, vous avez un autre avantage ſur moi; c'eſt que votre guerre eſt beaucoup plus plaiſante que la mienne. Mon mari ſe venge de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui eſt aſſez naturel; & le vôtre vous venge de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'eſt pas trop ordinaire aux maris.

FUL. Oui; mais Antoine ne ſavoit pas qu'il faiſoit la guerre pour moi, & Ménelas ſavoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faiſoit. C'eſt-là un point qu'on ne ſauroit lui pardonner; car au lieu que Ménelas, ſuivi de toute la Grèce, aſſiégea Troyes pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'eſt-il pas vrai que ſi Pâris eût voulu abſolument vous rendre, Ménelas eût du ſoutenir dans Sparte un ſiége de dix ans pour ne vous pas recevoir? De bonne foi, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'eſprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient fous de vous redemander, & les autres l'étoient encore plus de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens ſe ſacrifioient aux plaiſirs d'un jeune homme, qui ne ſavoit ce qu'il faiſoit? Je ne pouvois m'empêcher de rire, en liſant cet endroit

d'Homère, où, après neuf ans de guerre, & un combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer : on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition lui déplaît; & Priam, qui, à ce que dit Homère, est égal aux Dieux en sagesse, embarrassé de voir son Conseil qui se partage sur une affaire si difficile, & ne sachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HÉ. Du moins la guerre de Troyes avoit cela de bon, qu'on en découvroit aisément tout le ridicule; mais la guerre civile d'Auguste & d'Antoine ne paroissoit pas ce qu'elle étoit. Lorsqu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes graces.

FUL. Ainsi vont les choses parmi les hommes : on y voit de grands mouvemens; mais les ressorts en sont d'ordinaire

naire assez ridicules. Il est important, pour l'honneur des événemens les plus considérables, que les causes en soient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THÉOCRITE DE CHIO.

THÉOCRITE.

TOUT de bon, ne pouviez-vous plus rire, après que vous eûtes descendu dans l'Antre de Trophonius?

PARMENISQUE. Non. J'étois d'un sérieux extraordinaire.

THÉO. Si j'eusse su que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai que trop ri pendant ma vie, & même elle eût été plus longue, si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le lieu où nous sommes. Le Roi Antigonus étoit borgne. Je l'avois cruellement offensé; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourvu que j'allasse me présenter devant lui. On m'y

conduisoit presque par force, & mes amis me disoient pour m'encourager: *Allez, ne craignez rien ; votre vie est en sûreté, dès que vous aurez paru aux yeux du Roi. Ah!* leur répondis-je, *si je ne puis obtenir ma grace, sans paroître à ses yeux, je suis perdu.* Antigonus, qui étoit disposé à me pardonner un crime, ne me put pardonner cette plaisanterie, & il m'en couta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PAR. Je ne sais si je n'eusse point voulu avoir votre talent de railler, même à ce prix-là.

THÉO. Et moi, combien voudrois-je présentement avoir acheté votre sérieux!

PAR. Ah! vous n'y songez pas. Je pensai mourir du sérieux que vous souhaitez si fort : rien ne me divertissoit plus; je faisois des efforts pour rire, & je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouissois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde; ce ridicule étoit devenu triste pour moi. Enfin, désespéré d'être si sage, j'allai à Delphes, & je priai instamment le Dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir maternel. Je crus qu'il entendoit ma Patrie : j'y retourne; mais ma Patrie ne put vaincre

mon férieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorfque je fis par hafard un voyage à Délos : là, je contemplai avec furprife la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de fes Statues. Il étoit par-tout en marbre ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Grèce; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit très-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaifon des Statues du fils à celle de la mère. Je ne puis vous exprimer affez combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai fens de l'Oracle. Je ne préfentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or ou de marbre; la Latone de bois eut tous mes dons & tous mes vœux. Je lui fis je ne fais combien de facrifices, je l'enfumai toute d'encens, & j'euffe élevé un Temple *à Latone qui fait rire*, fi j'euffe été en état d'en faire la dépenfe.

THÉO. Il me femble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, fans que ce fût aux dépens de fa mère : vous n'auriez vu que trop d'objets qui étoient

propres à faire le même effet que Latone.

PAR. Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant: mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon ſérieux étoit un mal qui ne pouvoit être guéri par tous les remèdes humains, & que j'étois réduit dans un état où j'avois beſoin du ſecours même des Dieux.

THÉO. Cette joie & cette gaieté que vous enviez, eſt encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois été atteint, & en a extrêmement ſouffert.

PAR. Quoi! il s'eſt trouvé tout un Peuple trop diſpoſé à la gaieté & à la joie?

THÉO. Oui, c'étoient les Tirinthiens.

PAR. Les heureuſes gens!

THÉO. Point du tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur ſérieux ſur rien, tout alloit en déſordre parmi eux. S'ils s'aſſembloient ſur la place, tous leurs entretiens rouloient ſur des

folies, au lieu de rouler ſur les affaires publiques ; s'ils recevoient des Ambaſſadeurs, ils les tournoient en ridicules ; s'ils tenoient le Conſeil de Ville, les avis des plus graves Sénateurs n'étoient que des bouffonneries ; & en toutes ſortes d'occaſions, une parole ou une action raiſonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils ſe ſentirent enfin incommodés de cet eſprit de plaiſanterie, du moins autant que vous l'aviez été de votre triſteſſe ; & ils allèrent conſulter l'Oracle de Delples, auſſi-bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'eſt-à-dire, pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de ſérieux. L'Oracle répondit que s'ils vouloient ſacrifier un taureau à Neptune, ſans rire, il ſeroit déſormais en leur pouvoir d'être plus ſages. Un ſacrifice n'eſt pas une action ſi plaiſante d'elle-même ; cependant, pour la faire ſérieuſement, ils y apportèrent bien des préparatifs : ils réſolurent de n'y recevoir point de jeunes gens, mais ſeulement des vieillards, & non pas encore toutes ſortes de vieillards, mais ſeulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes. Quand toutes

ces personnes choisies furent sur le bord de la mer, pour immoler la victime, il fut besoin, malgré les femmes, les dettes, les maladies & l'âge, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux à terre, & se mordissent les lèvres: mais par malheur, il se trouva là un enfant qui s'y étoit coulé; on voulut le chasser, selon l'ordre, & il cria: *Quoi, avez-vous peur que je n'avale votre taureau?* Cette sottise déconcerta toutes ces gravités contrefaites: on éclata de rire; le sacrifice fut troublé, & la raison ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le taureau leur eut manqué, de ne pas songer à cet Antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les gens si sérieux, & qui fit un effet si remarquable sur vous.

PAR. A la vérité, je descendis dans l'Antre de Trophonius; mais l'Antre de Trophonius, qui m'attrista si fort, n'est pas ce qu'on pense.

THÉO. Et qu'est-ce donc?

PAR. Ce sont les réflexions: j'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient guéris de leur enjouement.

THÉO. J'avoue que je ne sais pas trop ce que c'est que les réflexions; mais je

ne puis concevoir pourquoi elles feroient si chagrines. Ne sauroit-on avoir des vues saines, qui ne soient en même temps tristes? N'y a-t-il que l'erreur qui soit gaie, & la raison n'est-elle faite que pour nous tuer?

PAR. Apparemment, l'intention de la Nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement; car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, nous dit-elle; prenez-y garde; je m'en vengerai, par la tristesse qu'elles vous causeront.

THÉO. Mais vous ne me dites point pourquoi la Nature ne veut pas qu'on pousse les réflexions jusqu'où elles peuvent aller?

PAR. Elle a mis les hommes au monde pour y vivre; & vivre, c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature son secret: on devient trop sage, & on ne veut plus agir; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

THÉO. Mais la raison qui vous fait penser mieux que les autres, ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PAR. Vous dites vrai. Il y a une raiſon qui nous met au deſſus de tout par les penſées ; il doit y en avoir enſuite une autre, qui nous ramène à tout par les actions : mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas preſque autant n'avoir point penſé ?

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUOI ! ſe peut-il que vous ayez pris plaiſir à faire mille infidélités à l'Empereur Marc-Aurèle, à un mari qui avoit toutes les complaiſances imaginables pour vous, & qui étoit ſans contredit le meilleur homme de tout l'Empire Romain ?

FAUSTINE. Et ſe peut-il que vous ayez aſſaſſiné Jules-Céſar, qui étoit un Empereur ſi doux & ſi modéré ?

BRU. Je voulois épouvanter tous les Uſurpateurs par l'exemple de Céſar, que ſa douceur & ſa modération n'avoient pu mettre en ſûreté.

FAU. Et ſi je vous diſois que je voulois effrayer tellement tous les maris, que perſonne n'oſât ſonger à l'être après l'exemple de Marc-Aurèle, dont la bonté avoit été ſi mal payée?

BRU. C'étoit-là un beau deſſein! Il faut qu'il y ait des maris; car qui gouverneroit les femmes? Mais Rome n'avoit point beſoin d'être gouvernée par Céſar.

FAU. Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaiſies auſſi déréglées & des humeurs auſſi étranges que celles qu'on attribue à la plupart des femmes; elle ne pouvoit plus ſe paſſer de maître, mais elle ne ſe plaiſoit pourtant pas à en avoir un. Les femmes ſont juſtement du même caractère: on doit convenir auſſi que les hommes ſont trop jaloux de leur domination; ils l'exercent dans le mariage, c'eſt déja un grand article; mais ils voudroient même l'exercer en amour. Quand ils demandent qu'une Maîtreſſe leur ſoit fidelle, fidelle veut dire ſoumiſe. L'empire devroit être également partagé entre l'Amant & la Maîtreſſe; cependant il paſſe toujours de l'un ou de l'autre côté, & preſque toujours du côté de l'Amant.

BRU. Vous voilà étrangement révoltée contre tous les hommes!

FAU. Je ſuis Romaine, & j'ai des ſentimens Romains ſur la liberté.

BRU. Je vous aſſure qu'à ce compte-là, tout l'Univers eſt plein de Romaines: mais avouez que les Romains tels que moi ſont un peu plus rares.

FAU. Tant mieux qu'ils ſoient ſi rares. Je ne crois pas qu'un honnête homme voulût faire ce que vous avez fait, & aſſaſſiner ſon bienfaiteur.

BRU. Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes femmes qui vouluſſent imiter votre conduite: pour la mienne, vous ne ſauriez diſconvenir qu'elle n'ait été aſſez ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que Céſar avoit pour moi.

FAU. Croyez-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur & la patience de Marc-Aurèle? Il regardoit avec indifférence toutes les infidélités que je lui faiſois; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux; il m'ôtoit le plaiſir de le tromper. J'en étois en ſi grande colère, qu'il me prenoit quelquefois envie d'être femme de bien. Cependant, je me ſauvai toujours de cette foibleſſe; &, après ma

mort même, Marc-Aurèle ne m'a-t-il pas fait le déplaisir de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'instituer en mon honneur des Fêtes Faustiniennes? Cela n'est-il pas capable de faire enrager? M'avoir fait une Apothéose magnifique? m'avoir érigée en Déesse?

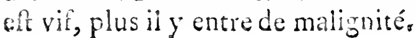
Bru. J'avoue que je ne connois plus les femmes: voilà les plaintes du monde les plus bizarres.

Fau. N'eussiez-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Sylla que contre César? Sylla eut excité votre indignation & votre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un homme jaloux; ce même César, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable; il vouloit avoir l'Empire de la terre tout entier, & sa femme toute entière; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui, & Pompée l'autre, il ne put souffrir ni Pompée, ni Clodius. Que j'eusse été heureuse avec César!

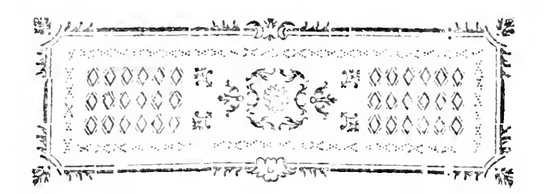
Bru. Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les maris, & à cette heure vous aimez mieux les plus méchans.

FAU. Je voudrois qu'il n'y en eût point, afin que les femmes fuſſent toujours libres ; mais s'il faut qu'il y en ait, les plus méchans ſont ceux qui me plaiſent davantage, par le plaiſir que l'on a de reprendre ſa liberté.

BRU. Je crois que pour les femmes de votre humeur, le meilleur eſt qu'il y ait des maris. Plus le ſentiment de la liberté eſt vif, plus il y entre de malignité.







DIALOGUES DES MORTS ANCIENS, AVEC LES MODERNES.

DIALOGUE Ier.

SÉNÈQUE, SCARRON.

SÉNÈQUE.

Vous me comblez de joie, en m'apprenant que les Stoïciens subsistent encore, & que dans ces derniers temps, vous avez fait profession de cette Secte.

SCARRON. J'ai été, sans vanité, plus

Stoïcien que vous, plus que Chryſippe; & plus que Zénon votre Fondateur. Vous étiez tous en état de philoſopher à votre aiſe; vous, en votre particulier, vous aviez des richeſſes immenſes. Pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouiſſoient d'une aſſez bonne ſanté, ou enfin ils avoient tous leurs membres : ils alloient, ils venoient à la manière ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une très-mauvaiſe fortune, tout contrefait, preſque ſans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, ſouffrant continuellement ; & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrètoient au corps, & ne pouvoient paſſer juſqu'à l'ame du Sage ; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

SÉ. Je ſuis ravi de vous entendre parler ainſi. A votre langage ſeul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre ſiècle ?

SC. Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de ſouffrir mes maux avec patience, je leur inſultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un

autre, mais j'allois jufqu'à la gaieté.

SÉ. O Sageffe Stoïcienne, tu n'es donc pas une chimère, comme on fe le perfuade ! Tu te trouves parmi les hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous préfente à Zénon & à nos autres Stoïciens; je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

SC. Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des Morts fi illuftres.

SÉ. Comment vous nommerai-je à eux ?

SC. Scarron.

SÉ. Scarron ? Je connois ce nom-là. N'ai-je pas ouï parler de vous à plufieurs Modernes qui font ici ?

SC. Cela fe peut.

SÉ. N'avez-vous pas fait quantité de vers plaifans, comiques ?

SC. Oui : j'ai même été l'inventeur d'un genre de Poëfie qu'on appelle le *Burlefque*. C'eft tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaifanteries.

SÉ. Mais vous n'étiez donc pas un Philofophe ?

SC. Pourquoi non ?

SÉ. Ce n'eſt pas l'occupation d'un Stoïcien, que de faire des Ouvrages de plaiſanterie, & de ſonger à faire rire.

SC. Oh! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaiſanterie. Toute ſageſſe y eſt renfermée. On peut tirer du ridicule de tout; j'en tirerois de vos Ouvrages même, ſi je voulois, & fort aiſément : mais tout ne produit pas du ſérieux, & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de manière qu'ils en produiſent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par-tout, & que les choſes du monde ne ſont pas faites pour être traitées ſérieuſement? J'ai mis en vers burleſques la divine Enéïde de votre Virgile; & l'on ne ſauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule ſont ſi voiſins, qu'ils ſe touchent. Tout reſſemble à ces ouvrages de perſpective, où des figures diſperſées çà & là vous forment, par exemple, un Empereur, ſi vous le regardez d'un certain point; changez ce point de vue, ces mêmes figures vous repréſentent un Gueux.

SÉ. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fuſſent faits pour mener les gens à des réflexions ſi profondes. On vous eût reſpecté

pecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez grand Philosophe; mais il n'étoit pas facile de le deviner, par les pièces qu'on dit que vous avez données au Public.

Sc. Si j'avois fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du Sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un Stoïcien?

Sé. Cela est sans difficulté.

Sc. Et j'ai fait je ne sais combien d'Ouvrages, qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avois cette gaieté: cela ne vaut-il pas mieux? Vos Traités de Morale ne sont que des spéculations sur la sagesse; mais mes vers en étoient une pratique continuelle.

Sé. Je suis certain que votre prétendue sagesse n'étoit pas un effet de votre raison, mais de votre tempérament.

Sc. Et c'est là la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde.

Sé. Bon! Ce sont de plaisans Sages, que ceux qui le sont par tempérament. S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Na-

ture ; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raiſon.

Sc. On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appellez un mérite ; car ſi un homme a quelque vertu, & qu'on puiſſe démêler qu'elle ne lui ſoit pas naturelle, on ne la compte preſque pour rien. Il ſembleroit pourtant que parce qu'elle eſt acquiſe à force de ſoins, elle en devroit être plus eſtimée : n'importe ; c'eſt un pur effet de la raiſon, on ne s'y fie pas.

Sé. On doit encore moins ſe fier à l'inégalité du tempérament de vos Sages : ils ne ſont Sages que ſelon qu'il plaît à leur ſang. Il faudroit ſavoir comment les parties intérieures de leur corps ſont diſpoſées, pour ſavoir juſqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne ſe laiſſer conduire qu'à la raiſon, & ſe rendre ſi indépendant de la Nature, qu'on ſoit en état de n'en craindre plus de ſurpriſes ?

Sc. Ce ſeroit le meilleur, ſi cela étoit poſſible : mais par malheur, la Nature garde toujours ſes droits ; elle a ſes premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter ; ils ont ſouvent bien fait du chemin, avant que la raiſon en ſoit avertie ; & quand elle s'eſt miſe enfin en

devoir d'agir, elle trouve déja bien du désordre : encore eſt-ce une grande queſtion, que de ſavoir ſi elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas ſi l'on voit tant de gens qui ne ſe fient pas tout à-fait à la raiſon.

SÉ. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, & de régler tout dans l'Univers.

SC. Cependant, elle n'eſt guère en état de faire valoir ſon autorité. J'ai ouï dire que quelque cent ans après votre mort, un Philoſophe Platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer ſelon les loix de la République de Platon, & l'appeller Platonopolis; mais l'Empereur la refuſa au Philoſophe, & ne ſe fia pas aſſez à la raiſon du divin Platon, pour lui donner le Gouvernement d'une Bicoque. Jugez par-là combien la raiſon a perdu de ſon crédit. Si elle étoit eſtimable le moins du monde, il n'y auroit que les hommes qui la puſſent eſtimer, & les hommes ne l'eſtiment pas.



DIALOGUE II.

ARTÉMISE, RAIMOND LULLE.

ARTÉMISE.

CELA m'eſt tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un ſecret pour changer les métaux en or, & que ce ſecret s'appelle la Pierre Philoſophale, ou le grand Œuvre?

R. LULLE. Oui, & je l'ai cherché long-temps.

AR. L'avez-vous trouvé?

R. LUL. Non; mais tout le monde l'a cru, & on le croit encore. La vérité eſt que ce ſecret-là n'eſt qu'une chimère.

AR. Pourquoi donc le cherchiez-vous?

R. LUL. Je n'en ai été déſabuſé qu'ici-bas.

AR. C'eſt, ce me ſemble, avoir attendu un peu tard.

R. LUL. Je vois bien que vous avez envie de me railler. Nous nous reſ-

ſemblons pourtant plus que vous ne croyez.

Ar. Moi, je vous reſſemblerois! Moi qui fus un modèle de fidélité conjugale, qui bus les cendres de mon mari, qui lui élevai un ſuperbe monument, admiré de tout l'Univers! Comment pourrois je reſſembler à un homme qui a paſſé ſa vie à chercher le ſecret de changer les métaux en or?

R. Lul. Oui, oui, je ſais bien ce que je dis. Après toutes les belles choſes dont vous venez de vous vanter, vous devîntes folle d'un jeune homme qui ne vous aimoit pas: vous lui ſacrifiâtes ce bâtiment magnifique, dont vous euſſiez pu tirer tant de gloire; & les cendres de Mauſole que vous aviez avalées, ne furent pas un aſſez bon remède contre une nouvelle paſſion.

Ar. Je ne vous croyois pas ſi bien inſtruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit aſſez inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des gens qui le ſuſſent.

R. Lul. Vous avouerez donc que nos deſtinées ont du rapport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritons pas; à vous, de croire que vous aviez été toujours fi-

delle aux manes de votre mari, & à moi, de croire que j'étois venu à bout du grand Œuvre?

AR. Je l'avouerai très-volontiers. Le Public eſt fait pour être la dupe de beaucoup de choſes; il faut profiter des diſpoſitions où il eſt.

R. LUL. Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux?

AR. Juſqu'à préſent, je me trouve fort bien de vous reſſembler. Dites.

R. LUL. N'avons-nous point tous deux cherché une choſe qui ne ſe peut trouver; vous, le ſecret d'être fidelle à votre mari, & moi, celui de changer les métaux en or? Je crois qu'il en eſt de la fidélité conjugale comme du grand Œuvre.

AR. Il y a des gens qui ont ſi mauvaiſe opinion des femmes, qu'ils diront peut-être que le grand Œuvre n'eſt pas aſſez impoſſible pour entrer dans cette comparaiſon.

R. LUL. Oh! je vous le garantis auſſi impoſſible qu'il faut.

AR. Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous-même, qui paroiſſez avoir été homme de bon ſens, vous avez donné dans cette rêverie?

R. LUL. Il eſt vrai qu'on ne peut trou-

ver la Pierre Philosophale, mais il est bon qu'on la cherche: en la cherchant, on trouve de fort beaux secrets qu'on ne cherchoit pas.

AR. Ne vaudroit il pas mieux chercher ces secrets qu'on peut trouver, que de songer à ceux qu'on ne trouvera jamais?

R. LUL. Toutes les Sciences ont leur chimère, après laquelle elles courent, sans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort utiles. Si la Chymie a sa Pierre Philosophale, la Géométrie a sa Quadrature du Cercle, l'Astronomie ses Longitudes, les Mécaniques leur mouvement perpétuel; il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendez peut-être pas bien: mais vous entendrez bien du moins que la Morale a aussi sa chimère; c'est le désintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il est bon que l'on prétende y parvenir: du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus, ou à des actions dignes de louange & d'estime.

AR. Encore une fois, je serois d'avis qu'on laissât là toutes les chimères, &

qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui eſt réel.

R. LUL. Pourrez-vous le croire! Il faut qu'en toutes choſes les hommes ſe propoſent un point de perfection au-delà même de leur portée. Ils ne ſe mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eut dit que la Chymie n'eut pas du m'apprendre à faire de l'or, je l'euſſe négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquiez à l'égard de votre mari, n'étoit point naturelle, vous n'euſſiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mauſole par un tombeau magnifique. On perdroit courage, ſi on n'étoit pas ſoutenu par des idées fauſſes.

AR. Il n'eſt donc pas inutile que les hommes ſoient trompés?

R. LUL. Comment, inutile? Si par malheur la vérité ſe montroit telle qu'elle eſt, tout ſeroit perdu; mais il paroît bien qu'elle ſait de quelle importance il eſt qu'elle ſe tienne toujours aſſez bien cachée.



DIALOGUE III.

APICIUS, GALILÉE.

APICIUS.

AH ! que je ſuis fâché de n'être pas né dans votre ſiècle !

GALILÉE. Il me ſemble que de l'humeur dont vous étiez, vous deviez vous accommoder aſſez bien du ſiècle où vous vécûtes. Vous ne vouliez que manger délicieuſement, & vous vous trouvâtes au monde & dans Rome, juſtement lorſque Rome étoit maîtreſſe paiſible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtés les oiſeaux & les poiſſons les plus rares, & qu'enfin toute la terre ſembloit n'avoir été ſubjuguée par les Romains que pour contribuer à leur bonne chère.

API. Mais mon ſiècle étoit ignorant; & s'il y eût eu un homme comme vous, j'euſſe été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Savez-vous celui que je fis pour une certaine ſorte de poiſſon dont je mangeois

à Minturne dans la Campanie ? On me dit que ce poiſſon-là étoit bien plus gros en Afrique ; auſſi-tôt j'équipe un vaiſſeau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuſe. Quand nous approchâmes des côtes d'Afrique, je ne ſais combien de Barques de Pêcheurs vinrent au-devant de moi, car ils étoient déja avertis de mon voyage, & m'apportèrent de ces poiſſons qui en étoient le ſujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; & dans le même moment, ſans être touché de la curioſité de voir un Pays que je n'avois jamais vu, ſans avoir égard aux prières de l'Equipage, qui vouloit ſe rafraîchir à terre, j'ordonnai aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'euſſe eſſuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GA. Je ne puis deviner quel eût été votre deſſein. J'étois un pauvre Savant, accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en ragoûts.

API. Mais vous avez inventé les lunettes de longue vue; après vous, on a fait pour les oreilles ce que vous aviez fait pour les yeux, & j'entends dire qu'on a inventé des trompettes qui re-

doublent & grossissent la voix. Enfin, vous avez perfectionné & vous avez appris aux autres à perfectionner les sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goût, & d'imaginer quelque instrument qui augmentât le plaisir de manger.

GA. Fort bien, comme si le goût n'avoit pas naturellement toute sa perfection.

API. Pourquoi l'a-t-il plutôt que la vue?

GA. La vue est aussi très-parfaite. Les hommes ont de fort bons yeux.

API. Et qui sont donc les mauvais yeux auxquels vos lunettes peuvent servir?

GA. Ce sont les yeux des Philosophes. Ces gens-là, à qui il importe de savoir si le Soleil a des taches, si les Planètes tournent sur leur centre, si la Voie de Lait est composée de petites Etoiles, n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement & aussi distinctement qu'il faudroit: mais les autres hommes, à qui tout cela est indifférent, ont la vue admirable. Si vous ne voulez que jouir des choses, rien ne vous manque pour en jouir,

mais tout vous manque pour les connoître. Les hommes n'ont beſoin de rien, & les Philoſophes ont beſoin de tout. L'Art n'a point de nouveaux inſtrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera aſſez aux autres.

Api. Je conſens que l'Art ne donne pas au commun des hommes de nouveaux inſtrumens pour mieux manger, mais je voudrois qu'il en donnât aux Philoſophes, comme il leur donne des lunettes pour mieux voir ; & alors je les tiendrois bien payés des ſoins que la Philoſophie leur coûte : car enfin, à quoi ſert-elle, ſi elle ne fait des découvertes? & qu'a-t'on affaire de découvertes, ſi ce n'eſt ſur les plaiſirs?

Ga. Il y a long-temps que l'on a fait cette plainte.

Api. Mais puiſque la raiſon fait quelquefois des acquiſitions nouvelles, pourquoi les ſens n'en feront-ils pas auſſi? Il ſeroit bien plus important qu'ils en fiſſent.

Ga. Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils ſont ſi parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaiſirs qui les pouvoient flatter. Si la raiſon trouve de nouvelles connoiſſances, il faut l'en

plaindre ; c'eſt qu'elle étoit naturellement très-imparfaite.

Api. Et les Rois de Perſe, qui propoſoient de grandes récompenſes à ceux qui inventeroient de nouveaux plaiſirs, étoient-ils fous ?

Ga. Oui ; je ſuis aſſuré qu'ils ne ſe ſont pas ruinés à ces ſortes de récompenſes. Inventer de nouveaux plaiſirs ! Il eût fallu auparavant faire naître dans les hommes de nouveaux beſoins.

Api. Quoi ! chaque plaiſir ſeroit fondé ſur un beſoin ? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement ?

Ga. Ce n'eſt pas ma faute. Mais vous qui condamnez mon avis, vous avez plus d'intérêt qu'un autre qu'il ſoit vrai. S'il ſe trouvoit des plaiſirs nouveaux, vous conſoleriez-vous jamais de n'avoir pas été réſervé pour vivre dans les derniers temps où vous euſſiez profité des découvertes de tous les ſiècles ? Pour les connoiſſances nouvelles, je ſais que vous ne les envierez pas à ceux qui les auront.

Api. J'entre dans votre ſentiment; il favoriſe mes inclinations plus que je ne croyois. Je vois que ce n'eſt pas un grand

avantage que les connoiſſances, puiſqu'elles ſont abandonnées à ceux qui veulent s'en ſaiſir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaler ſur cela les hommes de tous les ſiècles; mais les plaiſirs ſont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injuſtice à ſouffrir qu'un ſiècle en eût pu avoir plus qu'un autre, & par cette raiſon, le partage en a été égal.

DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VENEZ à mon ſecours, divin Platon; venez prendre mon parti, je vous en conjure.

PLATON. De quoi s'agit-il?

M. D'E. Il s'agit d'un baiſer que je donnai avec aſſez d'ardeur à un ſavant homme * fort laid. J'ai beau dire encore

* *Alain Chartier.*

à préſent pour ma juſtification ce que je dis alors, que j'avois voulu baiſer cette bouche d'où étoient ſorties tant de belles paroles; il y a là je ne ſais combien d'Ombres qui ſe moquent de moi, & qui me ſoutiennent que de telles faveurs ne ſont que pour les bouches qui ſont belles, & non pour celles qui parlent bien, & que la ſcience ne doit point être payée en même monnoie que la beauté. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui eſt véritablement digne de cauſer des paſſions échappe à la vue, & qu'on peut être charmé du beau, même au travers de l'enveloppe d'un corps très-laid dont il ſera revêtu.

PLA. Pourquoi voulez-vous que j'aille débiter ces choſes-là? Elles ne ſont pas vraies.

M D'E. Vous les avez déja débitées mille & mille fois?

PLA. Oui, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philoſophe, & je voulois parler d'amour; il n'eût pas été de la bienſéance de mon caractère que j'en euſſe parlé comme les Auteurs des Fables Miléſiennes *: je couvrois ces matières-là d'un galimathias philoſophique, comme

* *Romans de ce temps-là.*

d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étoient.

M. D'E. Je ne crois pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les Ames aîlées font dans des chariots sur la dernière voûte des Cieux, où elles contemplent le beau dans son essence; leurs chûtes malheureuses d'un lieu si élevé jusques sur la terre, par la faute d'un de leurs chevaux qui est très-mal-aisé à mener; le froissement de leurs aîles; leur séjour dans le corps; ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage qu'elles reconnoissent pour une copie de ce beau qu'elles ont vu dans le Ciel; leurs aîles qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, & dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment; enfin, cette crainte, cette horreur, cette épouvante dont elles sont frappées à la vue de la beauté qu'elles savent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, & cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLA. Je vous aſſure que tout cela, bien entendu & fidellement traduit, veut ſeulement dire que les belles perſonnes ſont propres à inſpirer bien des tranſports.

M. D'E. Mais, ſelon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le ſouvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il poſſible que tous ces mouvemens ſi vifs que vous aviez dépeints, ne fuſſent cauſés que par de grands yeux, une petite bouche & un teint frais? Ah! donnez-leur pour objet la beauté de l'ame, ſi vous voulez les juſtifier, & vous juſtifier vous-même de les avoir dépeints.

PLA. Voulez-vous que je vous diſe la vérité? La beauté de l'eſprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'eſtime, & celle du corps de l'amour. L'eſtime & l'admiration ſont aſſez tranquilles; il n'y a que l'amour qui ſoit impétueux.

M. D'E. Vous êtes devenu libertin depuis votre mort; car non-ſeulement pendant votre vie, vous parliez un autre langage ſur l'amour, mais vous mettiez en pratique les idées ſublimes que vous en aviez conçues. N'avez-vous pas été

amoureux d'Arquéanaſſe de Colophon, lorſqu'elle étoit vieille? Ne fites-vous pas ces Vers pour elle?

L'aimable Arquéanaſſe a mérité ma foi.
Elle a des rides ; mais je voi
Une Troupe d'Amours ſe jouer dans ſes rides.
Vous qui pûtes la voir avant que ſes appas
Euſſent du cours des ans reçu ces petits vuides,
Ah! que ne ſouffrîtes-vous pas?

Aſſurément cette Troupe d'Amours qui ſe jouoient dans les rides d'Arquéanaſſe, c'étoient les agrémens de ſon eſprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniez ceux qui l'avoient vue jeune, parce que ſa beauté avoit fait des impreſſions trop ſenſibles ſur eux, & vous aimiez en elle le mérite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLA. Je vous ſuis trop obligé de ce que vous voulez bien interpréter ſi favorablement une petite Satyre que je fis contre Arquéanaſſe, qui croyoit me donner de l'amour à l'âge qu'elle avoit.

Mes paſſions n'étoient point ſi métaphyſiques que vous penſez, & je puis vous le prouver par d'autres vers que j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la même cérémonie que je fais faire à mon Socrate, lorſqu'il va parler d'amour; je me couvrirois le viſage, & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile : mais ici ces façons-là ne ſont pas néceſſaires. Voici mes vers.

Lorſqu'Agathis, par un baiſer de flame,
Conſent à me payer des maux que j'ai ſentis,
Sur mes lèvres ſoudain je ſens venir mon ame,
Qui veut paſſer ſur celles d'Agathis.

M. D'E. Eſt-ce Platon que j'entends?

PLA. Lui-même.

M. D'E. Quoi! Platon, avec ſes épaules quarrées, ſa figure ſérieuſe, & toute la Philoſophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette eſpèce de baiſer?

PLA. Oui.

M. D'E. Mais ſongez-vous bien que

le baiser que je donnai à mon Savant, fut tout-à-fait philosophique, & que celui que vous donnâtes à votre Maîtresse ne le fut point du tout; que je fis votre personnage, & que vous fites le mien.

PLA. J'en tombe d'accord ; les Philosophes sont galans, tandis que ceux qui seroient nés pour être galans, s'amusent à être Philosophes. Nous laissons courir après les chimères de la Philosophie les gens qui ne les connoissent pas, & nous nous rabattons sur ce qu'il y a de réel.

M. D'E. Je vois que je m'étois très-mal adressée à l'Amant d'Agathis, pour la défense de mon baiser. Si j'avois eu de l'amour pour ce Savant si laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant, l'esprit peut causer des passions par lui-même, & bien en prend aux femmes : elles se sauvent de ce côté là, si elles ne sont pas belles.

PLA. Je ne sais si l'esprit cause des passions; mais je sais bien qu'il met le corps en état d'en faire naître sans le secours de la beauté, & lui donne l'agrément qui lui man-

quoit : & ce qui en eſt une preuve, c'eſt qu'il faut que le corps ſoit de la partie, & fourniſſe toujours quelque choſe du ſien, c'eſt-à-dire, tout au moins de la jeuneſſe ; car s'il ne s'aide point du tout, l'eſprit lui eſt abſolument inutile.

M. D'E. Toujours de la matière dans l'amour !

PLA. Telle eſt ſa nature. Donnez-lui, ſi vous voulez, l'eſprit ſeul pour objet, vous n'y gagnerez rien ; vous ſerez étonnée qu'il rentrera auſſi-tôt dans la matière. Si vous n'aimiez que l'eſprit de votre Savant, pourquoi le baiſâtes-vous ? C'eſt que le corps eſt deſtiné à recueillir le profit des paſſions que l'eſprit même auroit inſpirées.



DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conſeil que je donnai à mon Eſclave, dût produire des effets ſi heureux. Il me valut là haut la vie & la Royauté tout enſemble ; & ici, il m'attire l'admiration de tous les Sages.

RAPHAEL D'UR. Et quel eſt ce conſeil ?

STRA. J'étois à Tyr. Tous les Eſclaves de cette Ville ſe révoltèrent, & égorgèrent leurs Maitres: mais un Eſclave que j'avois, eut aſſez d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choiſir pour Roi celui d'entr'eux, qui, à un certain jour, appercevroit le premier le lever du Soleil. Ils s'aſſemblèrent dans une Campagne. Toute cette multitude avoit les

yeux attachés ſur la partie orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit ſortir : mon Eſclave ſeul que j'avois inſtruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitaſſent de fou. Cependant, en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du Soleil qui paroiſſoient ſur le haut d'une tour fort élevée, & ſes Compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient le corps même du Soleil. On admira la ſubtilité d'eſprit qu'il avoit eue : mais il avoua qu'il me la devoit, & que je vivois encore, & auſſi-tôt je fus élu Roi, comme un homme divin.

R. D'UR. Je vois bien que le conſeil que vous donnâtes à votre Eſclave, vous fut fort utile, mais je ne vois pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRA. Ah ! tous les Philoſophes qui ſont ici vous répondront pour moi, que j'appris à mon Eſclave ce que tous les Sages doivent pratiquer ; que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes ſont la règle des opinions ſaines, pourvu qu'on les prenne à contre-ſens.

R. D'UR. Ces Philoſophes-là parlent

bien en Philoſophes. C'eſt leur métier de médire des opinions communes & des préjugés; cependant il n'y a rien de plus commode, ni de plus utile.

STRA. A la manière dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les ſuivre.

R. D'UR. Je vous aſſure que ſi je me déclare pour les préjugés, c'eſt ſans intérêt; car au contraire, ils me donnèrent dans le monde un aſſez grand ridicule. On travailloit à Rome dans les ruines pour en retirer des Statues, & comme j'étois bon Sculpteur & bon Peintre, on m'avoit choiſi pour juger ſi elles étoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon Concurrent, fit ſecrettement une Statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, & l'enfouit dans un lieu où il ſavoit qu'on devoit creuſer. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange ſoutint que c'étoit une figure moderne. Je me fondois principalement ſur la beauté de la Statue, qui, dans les principes de l'Art, méritoit de venir d'une main Grecque; & à force d'être contredit, je pouſſai le Bacchus juſqu'au temps de Policlète ou de Phidias. A la fin, Michel-Ange

chel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raiſonnement ſans replique. On ſe moqua de ma préoccupation; mais ſans cette préoccupation, qu'euſſé-je fait? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRA. Vous euſſiez décidé ſelon la raiſon.

R. D'UR. Et la raiſon décide-t-elle? Je n'euſſe jamais ſu, en la conſultant, ſi la Statue étoit antique ou non; j'euſſe ſeulement ſu qu'elle étoit très belle: mais le préjugé vient au ſecours, qui me dit qu'une belle Statue doit être antique: voilà une déciſion, & je juge.

STRA. Il ſe pourroit bien faire que la raiſon ne fourniroit pas des principes inconteſtables ſur des matières auſſi peu importantes que celles-là; mais ſur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des déciſions très ſûres; le malheur eſt qu'on ne la conſulte pas.

R. D'UR. Conſultons-la ſur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ſes amis & de ſes parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils ſont perdus pour vous; pleurez. D'un autre côté, ils ſont délivrés des miſères de la vie; riez. Voilà des réponſes de la

raiſon; mais la Coutume du Pays nous détermine. Nous pleurons, ſi elle nous l'ordonne: & nous pleurons ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe rire ſur ce ſujet-là: ou nous en rions, & nous en rions ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe pleurer.

STRA. La raiſon n'eſt pas toujours ſi irréſolue. Elle laiſſe à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle faſſe elle-même; mais ſur combien de choſes très-conſidérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conſéquences qui ne le ſont pas moins?

R. D'UR. Je ſuis fort trompé, ſi elles ne ſont en petit nombre, ces idées nettes.

STRA. Il n'importe; on ne doit ajouter qu'à elles une foi entière.

R. D'UR. Cela ne ſe peut, parce que la raiſon nous propoſe un trop petit nombre de maximes certaines, & que notre eſprit eſt fait pour en croire davantage. Ainſi, le ſurplus de ſon inclination à croire va au profit des préjugés, & les fauſſes opinions achèvent de la remplir.

STRA. Et quel beſoin de ſe jetter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choſes douteuſes ſuſpendre ſon jugement?

La raiſon s'arrête, quand elle ne ſait quel chemin prendre.

R. D'UR. Vous dites vrai; elle n'a point alors d'autre ſecret, pour ne point s'écarter, que de ne pas faire un ſeul pas : mais cette ſituation eſt un état violent pour l'eſprit humain; il eſt en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne ſait pas douter: on a beſoin de lumières pour y parvenir, & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs, le doute eſt ſans action, & il faut de l'action parmi les hommes.

STRA. Auſſi doit-on conſerver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme; mais on doit ſe défaire des préjugés de l'eſprit, pour penſer en homme ſage.

R. D'UR. Il vaut mieux les conſerver tous. Vous ignorez apparemment les deux réponſes de ce vieillard Samnite, à qui ceux de ſa Nation envoyèrent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs ennemis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner ſouverainement de leur deſtinée. Le vieillard répondit que l'on paſſât au fil de l'épée tous les

Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyèrent vers lui pour lui en repréſenter les inconvéniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, ſans conditions. On ne ſuivit ni l'un, ni l'autre conſeil, & on s'en trouva mal. Il en va de même des préjugés ; il faut les conſerver tous, ou les exterminer tous abſolument. Autrement, ceux dont vous vous êtes défait vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous reſtent. Le malheur d'être trompé ſur bien des choſes, n'eſt pas récompenſé par le plaiſir de l'être ſans le ſavoir ; & vous n'avez ni les lumières de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRA. S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous propoſez, on ne doit pas balancer à prendre ſon parti. Il faut ſe défaire de tous ſes préjugés.

R. D'UR. Mais la raiſon chaſſera de notre eſprit toutes ſes anciennes opinions, & n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y cauſera une eſpèce de vuide. Et qui peut le ſoutenir? Non, non, avec auſſi peu de raiſon qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir.

Les préjugés ſont le ſupplément de la raiſon. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRÈCE; BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

VOUS ne voulez pas me croire; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'Empereur Charles V eut avec la Princeſſe que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je ſervis de prétexte; mais la choſe alla plus loin. La Princeſſe me pria de vouloir bien auſſi être la mère d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y conſentis pour lui faire plaiſir. Vous voilà bien étonnée! N'avez-vous pas ouï-dire que quelque mérite qu'ait une perſonne, il faut qu'elle ſe mette encore au-deſſus de ce mérite par le peu d'eſtime qu'elle en doit faire; que les gens d'eſprit, par exemple, doivent être en cette manière au-deſſus de leur

eſprit même? Pour moi, j'étois au-deſſus de ma vertu; j'en avois plus que je ne me ſoucios d'en avoir.

LUCRÈCE. Bon! Vous badinez? on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOM. Sérieuſement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je ſerois une perſonne accomplie, je ne crois pas que j'acceptaſſe le parti: je ſais qu'étant ſi parfaite, je donnerois du chagrin à trop de gens; je demanderois toujours à avoir quelque défaut ou quelque foibleſſe pour la conſolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LU. C'eſt-à-dire, qu'en faveur des femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviez un peu adouci la vôtre?

B. PLOM. J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardaſſent comme leur accuſatrice auprès du Public, ſi elles m'euſſent cru beaucoup plus ſévère qu'elles.

LU. Elles vous étoient en vérité fort obligées, & ſur-tout la Princeſſe, qui étoit aſſez heureuſe d'avoir trouvé une mère pour ſes enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOM. Non.

LU. Je m'en étonne; elle devoit pro-

fiter davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embarrassiez point du tout de la réputation.

B. PLOM. Je vais vous surprendre. Sachez que l'indifférence que j'ai eue pour la réputation m'a réussi. La vérité s'est fait connoître, malgré tous mes soins; & on a démêlé à la fin que le Prince qui passoit pour mon fils, ne l'étoit point. On m'a rendu plus de justice que je n'en demandois, & il me semble qu'on m'ait voulu récompenser par-là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois généreusement dispensé le Public de l'estime qu'il me devoit.

LU. Voilà une belle espèce de générosité! Il ne faut point là dessus faire de grace au Public.

B. PLOM. Vous le croyez? Il est bien bizarre; il tâche quelquefois à se révolter contre ceux qui prétendent lui imposer d'une manière trop impérieuse la nécessité de les estimer. Vous devriez savoir cela mieux que personne. Il y a eu des gens qui ont été en quelque sorte blessés de votre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pu pour ne vous pas tenir autant de

compte de votre mort qu'elle le méritoit.

Lu. Et quel moyen ont ils trouvé d'attaquer une action si héroïque?

B. Plom. Que sais-je? Ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard; que votre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin; mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la légère, & sans bien savoir pourquoi. Enfin, il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret, & à moi on me l'a rendue avec plaisir. Peut-être a-ce été parce que vous couriez trop après la gloire, & que moi je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vînt.

Lu. Ajoutez que vous faisiez tout ce qui vous étoit possible pour l'empêcher de venir.

B. Plom. Mais n'est-ce rien que d'être modeste? Je l'étois assez pour vouloir bien que ma vertu fût inconnue. Vous au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage & en pompe. Vous ne voulûtes même vous tuer que dans une assemblée de parents. La vertu n'est elle pas contente du témoignage qu'elle

qu'elle ſe rend à elle-même? N'eſt-il pas d'une grande ame de mépriſer cette chimère de gloire?

LU. Il s'en faut bien garder. Ce ſeroit une ſageſſe trop dangereuſe. Cette chimère-là eſt ce qu'il y a de plus puiſſant au monde; elle eſt l'ame de tout: on la préfère à tout; & voyez comme elle peuple les Champs Eliſées. La gloire nous amène ici plus de gens que la fièvre. Je ſuis du nombre de ceux qu'elle y a amenés; j'en puis parler.

B. PLOM. Vous êtes donc bien priſe pour dupe, auſſi bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là? Car du moment qu'on eſt ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LU. C'eſt-là un des ſecrets du lieu où nous ſommes; il ne faut pas que les Vivans le ſachent.

B. PLOM. Quel mal y auroit-il qu'ils ſe défiſſent d'une idée qui les trompe?

LU. On ne feroit plus d'actions héroïques.

B. PLOM. Pourquoi? On les feroit par la vue de ſon devoir. C'eſt une vue bien plus noble; elle n'eſt fondée que ſur la raiſon.

LU. Et c'eſt juſtement ce qui la rend trop foible. La gloire n'eſt fondée que

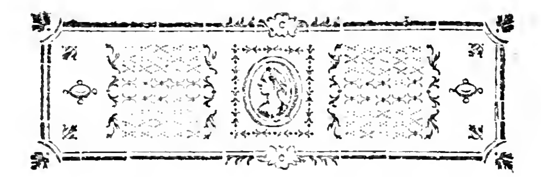
ſur l'imagination, & elle eſt bien plus forte. La raiſon elle-même n'approuveroit pas que les hommes ne ſe conduiſiſſent que par elle ; elle ſait trop que le ſecours de l'imagination lui eſt néceſſaire. Lorſque Curtius étoit ſur le point de ſe ſacrifier pour ſa Patrie, & de ſauter tout armé & à cheval dans ce gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome ; ſi on lui eût dit : *Il eſt de votre devoir de vous jetter dans cet abyme ; mais ſoyez ſûr que perſonne ne parlera jamais de votre action :* de bonne foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner ſon cheval en arrière. Pour moi, je ne réponds point que je me fuſſe tuée, ſi je n'euſſe enviſagé que mon devoir. Pourquoi me tuer? J'euſſe cru que mon devoir n'étoit point bleſſé par la violence qu'on m'avoit faite ; tout au plus j'euſſe cru le ſatisfaire par des larmes : mais pour ſe faire un nom, il falloit ſe percer le ſein, & je me le perçai.

B. PLOM. Vous dirai-je ce que j'en penſe? J'aimerois autant qu'on ne fît point de grandes actions, que de les faire par un principe auſſi faux que celui de la gloire.

LU. Vous allez un peu trop vîte. Au fond tous les devoirs ſe trouvent rem-

plis, quoiqu'on ne les remplisse pas par la vue du devoir; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes se trouvent faites : enfin, l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'Univers va toujours son train; ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie.





DIALOGUES
DES
MORTS MODERNES.

DIALOGUE Ier.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH! pourquoi eſt-ce ici la première fois que je vous vois? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher? J'euſſe eu dans mon Serrail la plus belle perſonne de l'Italie, & à préſent, je ne vois qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui reſſemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE. Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi, ſur la réputation que j'avois d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation, & je vous dois les plus agréables momens que j'aie paſſés. Sur-tout je me ſouviendrai toujours avec plaiſir de la nuit où le Pirate Barberouſſe, à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, penſa me ſurprendre dans Cayette, & m'obligea de ſortir de la Ville dans un déſordre & avec une précipitation extrême.

SO. Par quelle raiſon preniez-vous la fuite, ſi vous étiez bien-aiſe qu'on vous cherchât de ma part?

J. DE GON. J'étois ravie qu'on me cherchât, & plus encore qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flattoit plus que de penſer que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un lieu ſi rempli de belle perſonne; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'eſt agréable que pour celles qui y ſont ſouhaitées, & non pour celles qu'on y enferme.

SO. Je vois bien ce qui vous faiſoit

peur ; ce grand nombre de Rivales ne vous eût point accommodée. Peut-être aussi craigniez-vous que parmi tant de femmes aimables, il n'y en eût beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au Serrail ?

J. DE GON. Vous me donnez-là de jolis sentimens.

SO. Qu'est-ce que le Serrail avoit donc de si terrible ?

J. DE GON. J'y eusse été blessée au dernier point de la vanité de vous autres Sultans, qui, pour faire montre de votre grandeur, y enfermez je ne sais combien de belles personnes, dont la plupart vous sont inutiles, & ne laissent pas d'être perdues pour le reste de la terre ; d'ailleurs, croyez vous que l'on s'accommode d'un Amant, dont les déclarations d'amour sont des ordres indispensables, & qui ne soupire que sur le ton d'une autorité absolue ? Non, je n'étois point propre pour le Serrail : il n'étoit point besoin que vous me fissiez chercher ; je n'eusse jamais fait votre bonheur.

SO. Comment en êtes-vous si sûre?

J. DE GON. C'est que je sais que vous n'eussiez pas fait le mien.

SO. Je n'entends pas bien la consé-

quence. Qu'importe que j'eusse fait votre bonheur ou non ?

J. DE GON. Quoi ! vous concevez qu'on puisse être heureux en amour par une personne que l'on ne rend pas heureuse ? qu'il y ait, pour ainsi dire, des plaisirs solitaires qui n'aient pas besoin de se communiquer, & qu'on en jouisse quand on ne les donne pas ? Ah ! ces sentimens font horreur à des cœurs bien faits.

So. Je suis Turc ; il me seroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicatesse possible. Cependant, il me semble que je n'ai pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité?

J. DE GON. Oui.

So. Et n'est-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres ? N'est-ce pas une fierté insupportable de ne consentir que vous me rendiez heureux, qu'à condition que je vous rendrai heureuse aussi ? Un Sultan est plus modeste ; il reçoit du plaisir de beaucoup de femmes très aimables, à qui il ne se pique point d'en donner. Ne riez point de ce raisonnement ; il est plus solide qu'il ne vous paroît. Songez-y ;

étudiez le cœur humain, & vous trouverez que cette delicateſſe que vous eſtimez tant, n'eſt qu'une eſpèce de rétribution orgueilleuſe : on ne veut rien devoir.

J. DE GON. Hé bien donc, je conviens que la vanité eſt néceſſaire.

SO. Vous la blâmiez tant tout-à-l'heure ?

J. DE GON. Oui, celle dont je parlois ; mais j'approuve fort celle-ci. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualités d'un homme tiennent à d'autres qui ſont mauvaiſes, & qu'il ſeroit dangereux de le guérir de ſes défauts ?

SO. Mais on ne ſait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penſer de la vanité ?

J. DE GON. A un certain point, c'eſt vice ; un peu en-deçà, c'eſt vertu.



DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

N'Y eût-il que votre nom, je ferois charmé de vous, Paracelfe! On croiroit que vous feriez quelque Grec ou quelque Latin, & on ne s'aviferoit jamais de penfer que Paracelfe étoit un Philofophe Suiffe.

PARACELSE. J'ai rendu ce nom auffi illuftre qu'il eft beau. Mes Ouvrages font d'un grand fecours à tous ceux qui veulent entrer dans les fecrets de la Nature, & fur-tout à ceux qui s'élèvent jufqu'à la connoiffance des Génies & des Habitans Elémentaires.

MO. Je conçois aifément que ce fontlà les vraies Sciences. Connoître les hommes que l'on voit tous les jours, ce n'eft rien; mais connoître les Génies que l'on ne voit point, c'eft toute autre chofe,

PA. Sans doute. J'ai enfeigné fort exactement quelle eft leur nature, quels

ſont leurs emplois , leurs inclinations, leurs différens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

Mo. Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumières! Car à plus forte raiſon vous ſaviez parfaitement tout ce qui regarde l'homme ; & cependant beaucoup de perſonnes n'ont pu ſeulement aller juſques-là.

Pa. Oh ! il n'y a ſi petit Philoſophe qui n'y ſoit parvenu.

Mo. Je le crois. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarraſſât ſur la nature de l'ame humaine, ſur ſes fonctions, ſur ſon union avec le corps?

Pa. Franchement, il ne ſe peut pas qu'il ne reſte toujours quelques difficultés ſur ces matières; mais enfin on en ſait autant que la Philoſophie en peut apprendre.

Mo. Et vous n'en ſaviez pas davantage?

Pa. Non. N'eſt ce pas bien aſſez?

Mo. Aſſez? Ce n'eſt rien du tout. Et vous ſautiez ainſi pardeſſus les hommes que vous ne connoiſſiez pas, pour aller aux Génies?

Pa. Les Génies ont quelque choſe qui pique bien plus la curioſité naturelle.

Mo. Oui : mais il n'eſt pardonnable de ſonger à eux, qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les hommes. On diroit que l'eſprit humain a tout épuiſé, quand on voit qu'il ſe forme des objets de ſciences qui n'ont peut-être aucune réalité, & dont il s'embarraſſe à plaiſir. Cependant il eſt ſûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, aſſez d'occupation.

Pa. L'eſprit néglige naturellement les Sciences trop ſimples, & court après celles qui ſont myſtérieuſes. Il n'y a que celles-là ſur leſquelles il puiſſe exercer toute ſon activité.

Mo. Tant pis pour l'eſprit ; ce que vous dites eſt tout-à-fait à ſa honte. La vérité ſe préſente à lui ; mais parce qu'elle eſt ſimple, il ne la reconnoît point, & il prend des myſtères ridicules pour elle, ſeulement parce que ce ſont des myſtères. Je ſuis perſuadé que ſi la plupart des gens voyoient l'ordre de l'univers tel qu'il eſt, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni propriétés des Planètes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne

pourroient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : *Quoi ! n'est-ce que cela ?*

PA. Vous traitez de ridicules des mystères où vous n'avez su pénétrer, & qui en effet sont réservés aux grands hommes.

MO. J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mystères là, que ceux qui les comprennent ; mais malheureusement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PA. Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie?

MO. Un métier bien différent du vôtre. Vous avez étudié les vertus des Génies, & moi, j'ai étudié les sottises des hommes.

PA. Voilà une belle étude ! Ne sait-on pas bien que les hommes sont sujets à faire assez de sottises?

MO. On le sait en gros & confusément ; mais il en faut venir aux détails, & alors on est surpris de l'étendue de cette science.

PA. Et à la fin, quel usage en faisiez-vous?

MO. J'assemblois dans un certain lieu

le plus grand nombre de gens que je pouvois, & là je leur faisois voir qu'ils étoient tous des sots.

PA. Il falloit de terribles discours pour leur persuader une pareille vérité!

MO. Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises, sans employer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnemens bien médités. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voyez aussi-tôt crever de rire.

PA. Je vous entends, vous étiez Comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la Comédie. On y va rire des mœurs qu'elle représente; & que ne rit-on des mœurs mêmes?

MO. Pour rire des choses du monde, il faut en quelque façon en être dehors, & la Comédie vous en tire: elle vous donne tout en spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

PA. Mais on rentre aussi-tôt dans ce tout dont on s'étoit moqué, & on recommence à en faire partie?

MO. N'en doutez pas; l'autre jour, en me divertissant, je fis ici une fable sur ce sujet. Un jeune oison voloit avec la mauvaise grace qu'ont tous ceux de

ſon eſpèce, quand ils volent ; & pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élevoit qu'à un pied de terre, il inſultoit au reſte de la baſſe-cour. *Malheureux Animaux*, diſoit-il, *je vous vois au-deſſous de moi, & vous ne ſavez pas fendre ainſi les airs.* La moquerie fut courte, l'oiſon retomba dans le même temps.

PA. A quoi donc ſervent les réflexions que la Comédie fait faire, puiſqu'elles reſſemblent au vol de cet oiſon, & qu'au même inſtant on retombe dans les ſottiſes communes ?

MO. C'eſt beaucoup que de s'être moqué de ſoi ; la Nature nous y a donné une merveilleuſe facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque choſe avec ardeur & avec empreſſement, une autre partie s'en moque ? Et s'il en étoit beſoin même, on trouveroit encore une troiſième partie qui ſe moqueroit des deux premières enſemble. Ne diroit-on pas que l'homme ſoit fait de pieces rapportées ?

PA. Je ne vois pas qu'il y ait matière ſur tout cela d'exercer beaucoup ſon eſprit. Quelques légères réflexions, quelques plaiſanteries ſouvent mal fon-

dées, ne méritent pas une grande eſtime : mais quels efforts de méditation ne faudroit-il pas faire pour traiter des ſujets plus relevés?

Mo. Vous revenez à vos Génies, & moi, je ne reconnois que mes Sots. Cependant, quoique je n'aie jamais travaillé que ſur ces ſujets ſi expoſés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos ſublimes Ouvrages. Tout eſt ſujet aux changemens de la mode; les productions de l'eſprit ne ſont pas au-deſſus de la deſtinée des habits. J'ai vu je ne ſais combien de Livres & de genres d'écrire enterrés avec leurs Auteurs, ainſi que chez de certains Peuples on enterre avec les Morts les choſes qui leur ont été les plus précieuſes pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'Empire des Lettres; & avec tout cela, je garantis la durée de mes Pièces. J'en ſais bien la raiſon. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

D. RICCIO.

NON, je ne me consolerai jamais de ma mort.

M. STUART. Il me semble cependant qu'elle fut assez belle pour un Musicien. Il fallut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecosse, & le Roi mon mari lui-même conspirassent contre toi; & l'on n'a jamais pris plus de mesures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. RIC. Une mort si magnifique n'étoit point faite pour un misérable Joueur de luth, que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecosse. Il eût mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes jours à votre Musique, que de m'élever dans un rang de Ministre d'Etat, qui a sans doute abrégé ma vie.

M. STUART. Je n'eusse jamais cru te

te trouver si peu sensible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une légère distinction, que de te recevoir tous les jours seul à ma table? Crois-moi, Riccio, une faveur de cette nature ne faisoit point de tort à ta réputation.

D. RIC. Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il fallut mourir pour l'avoir reçue trop souvent. Hélas! je dînois téte à téte avec vous, comme à l'ordinaire, lorsque je vis entrer le Roi, accompagné de celui qui avoit été choisi pour etre un de mes meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecossois qui ait jamais été, & qu'une longue fièvre quarte dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne sais s'il me donna quelques coups; mais autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule frayeur que sa vue me fit.

M. STUART. J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le tombeau des Rois d'Ecosse.

D. RIC. Je suis dans le tombeau des Rois d'Ecosse?

M. STUART. Il n'est rien de plus vrai.

D. RIC. J'ai si peu senti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez maintenant la première nouvelle. O mon luth! faut il que je t'aie quitté,

pour m'amuser à gouverner un Royaume!

M. STUART. Tu te plains? Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. RIC. Oh! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers; mais moi, j'étois né pour mourir dans mon lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure situation du monde pour cela : point de bien, beaucoup d'obscurité, un peu de voix seulement, & de génie pour jouer du luth.

M. STUART. Ton luth te tient toujours au cœur. Hé bien, tu as eu un méchant moment; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables? Qu'eusses-tu fait, si tu n'eusses jamais été que Musicien? Tu te serois bien ennuyé dans une fortune si médiocre.

D. RIC. J'eusse cherché mon bonheur dans moi-même.

M. STUART. Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort par des réflexions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philosophes qui sont ici. C'est bien aux hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes!

D. RIC. Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un Poëte de mon Pays a décrit un Château enchanté, où des

Amans & des Amantes se cherchent sans cesse avec beaucoup d'empressement & d'inquiétude, se rencontrent à chaque moment, & ne se reconnoissent jamais. Il y a un charme de la même nature sur le bonheur des hommes : il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en savent rien; il se présente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. STUART. Laisse-là le jargon & les chimères des Philosophes. Lorsque rien ne contribue à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raison?

D. RIC. Le bonheur mériteroit pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

M. STUART. On la prendroit inutilement; il ne sauroit s'accorder avec elle : on cesse d'être heureux, si-tôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un sentoit les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, croiriez-vous qu'il se portât bien? Moi, je tiendrois qu'il seroit malade. Le bonheur est comme la santé : il faut qu'il soit dans les hommes, sans qu'ils l'y mettent; & s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santés qui ne se soutiennent qu'à force de remèdes,

& qui ſont toujours très-foibles & très-incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIÈME FAUX DÉMÉTRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoître les Pays du Nord preſque auſſi bien que vous. J'ai paſſé une bonne partie de ma vie à philoſopher en Hollande ; & enfin, j'ai été mourir en Suède, Philoſophe plus que jamais.

LE FAUX DÉ. Je vois, par le plan que vous me faites de votre vie, qu'elle a été bien douce ; elle n'a été occupée que par la Philoſophie ; il s'en faut bien que je n'aie vécu ſi tranquillement.

DES. Ç'a été votre faute. De quoi vous aviſiez-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moſcovie, & de vous ſervir dans ce deſſein des moyens dont vous vous ſervîtes ? Vous entreprîtes de vous faire paſſer pour le Prince Démétrius, à

qui le Trône appartenoit, & vous aviez déja devant les yeux l'exemple de deux faux Démétrius, qui, ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, & avoient péri malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y avoit plus d'apparence que celle-là, qui étoit déja usée, dût réussir.

LE FAUX DÉ. Entre nous, les Moscovites ne sont pas des Peuples bien raffinés. C'est leur folie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs; mais Dieu sait sur quoi cela est fondé.

DES. Encore n'étoient-ils pas si sots, qu'ils pussent se laisser duper par trois faux Démétrius de suite. Je suis assuré que quand vous commençâtes à vouloir passer pour Prince, ils disoient presque tous d'un air de dédain: *Quoi! est-il encore question de voir des Démétrius?*

LE FAUX DÉ. Je ne laissai pourtant pas de me faire un parti considérable. Le nom de Démétrius étoit aimé: on couroit toujours après ce nom. Vous savez ce que c'est que le Peuple.

DES. Et le mauvais succès qu'avoient eu les deux autres Démétrius, ne vous faisoit-il point de peur?

LE FAUZ DÉ. Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Démétrius, pour oser paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres? C'étoit encore assez de hardiesse, quelque vrai Démétrius qu'on fût.

DES. Mais quand vous eussiez été le premier qui eussiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre, sans être assuré de le pouvoir soutenir par des preuves très-vraisemblables?

LE FAUX DÉ. Mais vous qui me faites tant de questions, & qui êtes si difficile à contenter, comment osiez-vous vous ériger en Chef d'une Philosophie nouvelle, où toutes les vérités inconnues jusqu'alors, devoient être renfermées?

DES. J'avois trouvé beaucoup de choses assez apparentes pour me pouvoir flatter qu'elles étoient vraies, & assez nouvelles pour pouvoir faire une secte à part.

LE FAUX DÉ. Et n'étiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philosophes, qui, avec des opinions aussi bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'être reconnus à la fin pour

de mauvais Philoſophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me ſauriez nommer que deux faux Démétrius qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troiſième dans mon eſpèce, qui eût entrepris de tromper les Moſcovites; mais vous n'étiez pas le millième dans la vôtre, qui euſſiez entrepris d'en faire accroire à tous les hommes.

DES. Vous ſaviez bien que vous n'étiez pas le Prince Démétrius; mais moi je n'ai publié que ce que j'ai cru vrai, & je ne l'ai pas cru ſans apparence. Je ne ſuis revenu de ma Philoſophie que depuis que je ſuis ici.

LE FAUX DÉ. Il n'importe; votre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'euſſiez beſoin de hardieſſe, pour aſſurer hautement que vous aviez enfin découvert la vérité. On a déja été trompé par tant d'autres qui l'aſſuroient auſſi, que quand il ſe préſente de nouveaux Philoſophes, je m'étonne que tout le monde ne diſe d'une voix: *Quoi! eſt il encore queſtion de Philoſophes & de Philoſophie?*

DES. On a quelque raiſon d'être toujours trompé par les promeſſes des Philoſophes. Il ſe découvre de temps en

temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la Philosophie, j'avoue que cela n'avance guère. Je crois aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des articles considérables : mais le malheur est qu'on ne sait pas qu'on l'ait trouvée ; car la Philosophie (je crois qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un certain jeu à quoi jouent les enfans, où l'un d'entr'eux, qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer ; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche la prise & recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'est pas que nous autres Philosophes, quoique nous ayions les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois; mais quoi! nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée, & dès ce moment-là elle nous échappe.

LE FAUX DÉ. Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver; on perdra courage, & on fera bien.

DES. Je vous garantis que votre prédiction n'est pas bonne. Les hommes ont

ont un courage incroyable pour les choſes dont ils ſont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refuſé à tous les autres lui eſt réſervé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des Philoſophes qui ſe vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, & il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DÉ. Quoi! c'étoit haſarder infiniment, que de vouloir tromper les Moſcovites pour la troiſième fois; & à vouloir tromper tous les hommes pour la trente millième, il n'y aura rien à haſarder? Ils ſont donc encore plus dupes que les Moſcovites?

DES. Oui, ſur le chapitre de la vérité. Ils en ſont plus amoureux que les Moſcovites ne l'étoient du nom de Démétrius.

LE FAUX DÉ. Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être faux Démétrius; je me ferois Philoſophe: mais ſi on venoit à ſe dégoûter de la Philoſophie & à ſe déſeſpérer de pouvoir découvrir la vérité.... car je craindrois toujours cela.

DES. Vous aviez bien plus ſujet de

craindre quand vous étiez Prince. Croyez que les hommes ne se décourageront point ; cela ne leur arrivera jamais. Puisque les Modernes ne découvrent pas la vérité plus que les Anciens, il est bien juste qu'ils aient au moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'est due ni aux uns, ni aux autres, du moins le plaisir de la même erreur leur est dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'ADMIRE votre bonheur. Il semble que Saint-Valier votre père ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il est condamné à perdre la tête ; vous allez demander sa grace au Roi. Etre jolie, & demander des graces à un

jeune Prince, c'est s'engager à en faire, & aussi-tôt vous voilà Maîtresse de François Ier.

LA DUCHESSE. Le plus grand bonheur que j'aie eu en cela, est d'avoir été amenée à la galanterie par l'obligation où est une fille de sauver la vie à son père. Le penchant que j'y avois, pouvoit aisément être caché sous un prétexte si honnête & si favorable.

A. DE BOU. Mais votre gout se déclara bientôt par les suites; car vos galanteries durèrent plus long-temps que le péril de votre père.

LA DUC. Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance est dans les commencemens. Le monde fait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flatte que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occasion que la fortune m'offrit, & que je ne passerai pas dans l'Histoire pour n'avoir été que médiocrement habile. On admiroit que le Connétable de Montmorency eût été le Ministre & le Favori de trois Rois; mais j'ai été la Maîtresse de deux, & je prétends que c'est davantage.

A. DE BOU. Je n'ai garde de discon-

venir de votre habileté, mais je crois que la mienne l'a ſurpaſſée. Vous vous étes fait aimer long-temps, mais je me ſuis fait épouſer. Un Roi vous rend des ſoins: tant qu'il a le cœur touché, cela ne lui coute rien. S'il vous fait Reine, ce n'eſt qu'à l'extrémité, & quand il n'a plus d'eſpérance.

LA DUC. Vous faire épouſer, n'étoit pas une grande affaire; mais me faire toujours aimer, en étoit une. Il eſt aiſé d'irriter l'amour, quand on ne le ſatisfait pas; & fort malaiſé de ne pas l'éteindre, quand on le ſatisfait. Enfin, vous n'aviez qu'à refuſer toujours avec la même ſévérité, & il falloit que j'accordaſſe toujours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOU. Puiſque vous me preſſez ſi fort par vos raiſons, il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit, que ſi je me ſuis fait épouſer, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUC. Et moi, ſi je me ſuis fait aimer très-conſtamment, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A. DE BOU. Je vous dirai donc en-

core, que je n'avois ni vertu, ni réputation de vertu.

LA DUC. Je l'avois compris ainsi, car j'eusse compté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOU. Il me semble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages, des infidélités que vous fites à votre Amant, & qui, selon toutes les apparences, furent secrettes; elles ne peuvent servir à relever votre gloire. Mais quand je commençai à être aimée du Roi d'Angleterre, le Public, qui étoit instruit de mes aventures, ne me garda point le secret, & cependant je triomphai de la Renommée.

LA. DUC. Je vous prouverois peut-être, si je voulois, que j'ai été infidelle à Henri II, avec assez peu de mystère pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux point m'arrêter sur ce point-là. Le manque de fidélité se peut ou cacher, ou réparer: mais comment cacher, comment réparer le manque de jeunesse? J'en suis pourtant venue à bout. J'étois coquette, & je me faisois adorer: ce n'est rien; mais j'étois âgée. Vous, vous étiez jeune, & vous vous laissâtes couper la tête. Toute grand'-

mère que j'étois, je ſuis aſſurée que j'aurois eu aſſez d'adreſſe pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOU. J'avoue que c'eſt-là la tache de ma vie; n'en parlons point. Je ne puis me rendre ſur votre âge même, qui étoit votre fort: il étoit aſſurément moins difficile à déguiſer que la conduite que j'avois eue. Je devois avoir bien troublé la raiſon de celui qui ſe réſolvoit à me prendre pour ſa femme; mais il ſuffiſoit que vous euſſiez prévenu en votre faveur, & accoutumé peu-à-peu aux changemens de votre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toujours belle.

LA DUC. Vous ne connoiſſez pas bien les hommes. Quand on paroît aimable à leur yeux, on paroît à leur eſprit tout ce qu'on veut, vertueuſe même, quoiqu'on ne ſoit rien moins; la difficulté n'eſt que de paroître aimable à leurs yeux auſſi long-temps qu'on voudroit.

A. DE BOU. Vous m'avez convaincue; je vous cède: mais du moins que je ſache de vous par quel ſecret vous réparâtes votre âge. Je ſuis morte, & vous pouvez me l'apprendre, ſans craindre que j'en profite.

LA. DUC. De bonne foi, je ne le ſais pas moi-même. On fait preſque toujours les grandes choſes ſans ſavoir comment on les fait, & on eſt tout ſurpris qu'on les a faites. Demandez à Céſar comment il ſe rendit le maître du monde; peut-être ne vous répondra t il pas aiſément.

A. DE BOU. La comparaiſon eſt glorieuſe.

LA DUC. Elle eſt juſte. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu beſoin d'une fortune pareille à celle de Céſar. Ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt qu'aux gens qui ont exécuté d'auſſi grandes choſes que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer après coup des deſſeins & des ſecrets infaillibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.



DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

AVOUEZ la vérité. Vous étiez bien grossiers, vous autres Américains, quand vous preniez les Espagnols pour des hommes descendus de la sphère du feu, parce qu'ils avoient du canon, & quand leurs Navires vous paroissoient de grands oiseaux qui voloient sur la mer.

MONTEZUME. J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander si c'étoit un Peuple poli que les Athéniens.

F. COR. Comment! ce sont eux qui ont enseigné la politesse au reste des hommes.

MON. Et que dites-vous de la manière dont se servit le Tyran Pisistrate pour rentrer dans la Citadelle d'Athènes, d'où il avoit été chassé? N'habilla-t-il pas une femme en Mi-

nerve (car on dit que Minerve étoit la Déesse qui protégeoit Athènes.)? Ne monta-t-il pas sur un chariot avec cette Déesse de sa façon, qui traversa toute la Ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens: *Voici Pisistrate que je vous amène, & que je vous ordonne de recevoir?* Et ce Peuple si habile & si spirituel ne se soumit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de sa propre bouche?

F. COR. Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Athéniens?

MON. Depuis que je suis ici, je me suis mis à étudier l'Histoire par les conversations que j'ai eues avec différens Morts. Mais enfin, vous conviendrez que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vu de navires ni de canons: mais ils avoient vu des femmes; & quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obéissance par le moyen de sa Déesse, il leur marqua assurément moins d'estime, que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec votre artillerie.

F. COR. Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un pan-

neau grossier. On est surpris ; la multitude entraîne les gens de bon sens. Que vous dirai je? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner. & qu'on ne remarqueroit peut-être pas, quand on les verroit.

MON. Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont cru dans tous les temps, que la science de l'avenir étoit contenue dans un trou souterrein, d'où elle sortoit en exhalaisons? Et par quel artifice leur avoit-on persuadé, que quand la Lune étoit éclipsée, ils pouvoient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable? Et pourquoi n'y avoit il qu'un petit nombre de gens qui osassent le dire à l'oreille, qu'elle étoit obscurcie par l'ombre de la Terre? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouissances, & de ces poulets sacrés, dont l'appétit décidoit de tout dans la Capitale du monde. Enfin, vous ne sauriez me reprocher une sottise de nos Peuples d'Amérique, que je ne vous en fournisse une plus grande de vos Contrées ; & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises Grecques ou Romaines.

F. COR. Avec ces ſottiſes-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MON. Nous étions bien heureux d'ignorer quil y eût des Sciences au monde; nous n'euſſions peut-être pas eu aſſez de raiſon pour nous empêcher d'être Savans. On n'eſt pas toujours capable de ſuivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs, qui apportèrent tant de ſoins à ſe préſerver de la contagion des Sciences de leurs voiſins. Pour les Arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en paſſer, plus admirables peut-être que les Arts mêmes de l'Europe. Il eſt aiſé de faire des Hiſtoires, quand on ſait écrire; mais nous ne ſavions point écrire, & nous faiſions des Hiſtoires. On peut faire des Ponts, quand on ſait bâtir dans l'eau; mais la difficulté eſt de n'y ſavoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devez vous ſouvenir que les Eſpagnols ont trouvé dans nos terres des énigmes où ils n'ont rien entendu; je veux dire, par exemple, des pierres prodigieuſes, qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pu élever ſans machines auſſi haut qu'elles

étoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me ſemble que juſqu'à préſent, vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe ſur l'Amérique.

F. COR. Ils ſont aſſez prouvés par tout ce qui peut diſtinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité règne parmi nous; la force & la violence n'y ont point de lieu; toutes les Puiſſances y ſont modérées par la juſtice; toutes les guerres y ſont fondées ſur des cauſes légitimes; & même, voyez à quel point nous ſommes ſcrupuleux. Nous n'allâmes porter la guerre dans votre Pays, qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureuſement s'il nous appartenoit, & décidé cette queſtion pour nous.

MON. Sans doute c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égards qu'ils ne méritoient; mais je crois que vous ètes civils & juſtes les uns avec les autres, comme vous étiez ſcrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ſes formalités, la rendroit bien ſemblable à l'Amérique. La civilité meſure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarraſſe tous vos diſcours, & gêne toutes vos actions: mais elle ne va point juſqu'à

vos ſentimens; & toute la juſtice qui devroit ſe trouver dans vos deſſeins, ne ſe trouve que dans vos prétextes.

F. Cor. Je ne vous garantis point les cœurs: on ne voit les hommes que par dehors. Un héritier qui perd un parent, & gagne beaucoup de bien, prend un habit noir. Eſt-il bien affligé? Non, apparemment. Cependant, s'il ne le prenoit pas, il bleſſeroit la raiſon.

Mon. J'entends ce que vous voulez dire. Ce n'eſt pas la raiſon qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait ſa proteſtation que les choſes devroient aller autrement qu'elles ne vont; que les héritiers, par exemple, devroient regretter leurs parens: ils reçoivent cette proteſtation; & pour lui en donner acte, ils prennent un habit noir. Vos formalités ne ſervent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laiſſez pas exercer; & vous ne faites pas, mais vous repréſentez ce que vous devriez faire.

F. Cor. N'eſt-ce pas beaucoup? La raiſon a ſi peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut ſeulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertiſſe de ce qui y devroit être.

Mon. Mais vous vous ſouvenez d'elle

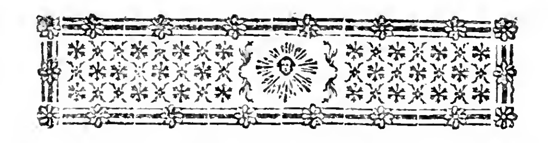
aussi inutilement, que de certains Grecs dont on m'a parlé ici, se souvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toscane, Pays barbare selon eux, & peu-à-peu ils en avoient si bien pris les coutumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant je ne sais quel déplaisir d'être devenus Barbares, & tous les ans, à certain jour, ils s'assembloient : ils lisoient en Grec les anciennes Loix qu'ils ne suivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore ; ils pleuroient, & puis se séparoient. Au sortir de-là, ils reprenoient gaiement la manière de vivre du Pays. Il étoit question chez eux des Loix Grecques, comme chez vous de la raison. Ils savoient que ces Loix étoient au monde ; ils en faisoient mention, mais légèrement & sans fruit : encore les regrettoient-ils en quelque sorte; mais pour la raison que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoître & de la mépriser.

F. COR. Du moins, quand on la connoît mieux, on est bien plus en état de la suivre.

MON. Ce n'est donc que par cet endroit que nous vous cédons ? Ah ! que

n'avions nous des vaiſſeaux pour aller découvrir vos terres, & que ne nous aviſions-nous de décider qu'elles nous appartenoient! Nous euſſions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eutes de conquérir les nôtres.





JUGEMENT
DE
PLUTON
SUR LES DEUX PARTIES
Des Nouveaux Dialogues des Morts.

A MONSIEUR

L. M. D. S. A.

MONSIEUR,

Tenez-m'en compte si vous voulez; sans vous, je n'eusse point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ni en même temps de plus aisé, que de faire des Critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira, faites-vous reve-

nir

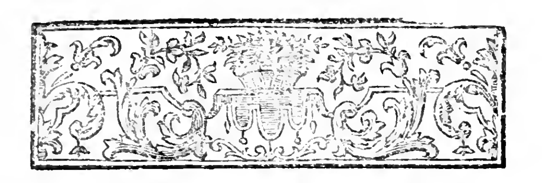
nir quelqu'un de ſon premier jugement? perſonne du monde. Et puis, pourquoi feroit-on revenir les gens? Leur premier jugement a ſouvent été fort bon. Pour la facilité, vous demeurerez d'accord qu'on en a aſſez à découvrir les défauts d'autrui. Tout pareſſeux que je ſois, je voudrois être gagé pour critiquer tous les Livres qui ſe font. Quoique l'emploi paroiſſe aſſez étendu, je ſuis aſſuré qu'il me reſteroit encore du temps pour ne rien faire. Auſſi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle un Critique démêle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage: ou bien on n'en avoit pas encore apperçu les défauts, & alors on ne convient pas avec lui qu'ils y ſoient; ou bien on les avoit apperçus, & on lui ôte la gloire de ſa remarque. En un mot, ou il a été prévenu par ſon Lecteur, ou il n'en eſt pas ſuivi. A ce compte, pourquoi ai-je fait une critique? Eſt-ce pour m'oppoſer au ſuccès des Dialogues des Morts? Je n'ai pas tant d'autorité auprès du Public. Eſt-ce pour montrer qu'il ſe trouve des défauts par-tout? Ce ne ſeroit rien de ſurprenant. Eſt-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque choſe de meilleur que ce que je critique? Moins encore cela que tout le reſte. Quoi donc? je ne ſais ſi on voudra

bien croire que cette mauvaise Critique des Dialogues des Morts, que nous lûmes en Manuscrit, vous & moi; cette Critique qui ne critiquoit rien, mais qui en récompense disoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus sévère à l'égard de l'Ouvrage, & plus honnête à l'égard de l'Auteur. Nos premières pensées nous réjouirent, & vous voulûtes que je travaillasse. Je l'ai fait. Si je l'ai fait sans succès, je serai assez payé de la peine que j'ai prise, par le plaisir de vous avoir prouvé que je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
D. H.





JUGEMENT
DE
PLUTON
SUR
LES DIALOGUES
DES MORTS.

PREMIÈRE PARTIE.

JAMAIS il n'y eut tant de désordre dans les Enfers. C'est une confusion incroyable. Il y avoit auparavant différens quartiers, où l'on mettoit ensemble tous les Morts de même condition ; ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convenable, ou bien ils ne disoient mot:

mais depuis qu'ils ont lu les Dialogues qu'on leur fait faire, tout eſt renverſé; les Courtiſannes ſe ſont jettées dans le quartier des Héros, & leur ont dit cent ſottiſes, dont la gravité de ces Meſſieurs a été fort offenſée; les Savans, qui faiſoient la cour aux Princes, les ont traités comme les Princes devoient traiter les Savans; les rangs qui étoient réglés entr'eux ſelon l'ordre naturel, ont été troublés, & l'on a vu Charles V qui marchoit à la ſuite d'Eraſme, & qui le traitoit de Majeſté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne ſait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Aretin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croyoit qu'il ſe fût évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguſte. Pluton rencontra par malheur Anacréon & Ariſtote qui parloient enſemble; & dans le temps qu'il pouſſoit l'un par les épaules dans le quartier des Poëtes, & l'autre dans celui des Philoſophes, il apperçut de-là Homère & Eſope qui étoient ſortis chacun de leur demeure pour ſe faire des complimens, & puis pour ſe dire des injures; & un peu plus loin, l'Empereur Adrien & Marguerite d'Autriche qui étoient venus des deux

bouts de l'Enfer, dans le dessein de se battre. Il vit bien qu'il seroit difficile de remédier à ce mal; & en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans son Empire, il voulut décharger sa mauvaise humeur sur le Livre qui avoit causé tant de trouble. Il résolut d'en faire la critique publiquement : mais comme il n'est pas trop fin sur ces matières, & qu'il n'a qu'un sens commun assez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les accusations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former sur cela son Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans son Palais; que pour Lucien & les trente-six Morts intéressés dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquassent pas absolument.

Le jour venu, l'Assemblée fut nombreuse; Pluton étoit assis sur son Trône, avec un air fort chagrin : il bâilloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il se plaignoit même d'une grosse migraine, qui lui étoit venue de ce qu'il l'avoit lu avec application. Eaque & Rhadamante étoient à ses côtés, plus refrognés & plus sombres qu'à l'ordinaire. Tous les Morts

gardoient un profond ſilence, lorſque Pluton ſe leva, & fit cette terrible & courte Harangue.

Morts! Où diable l'Auteur des Dialogues a-t-il pris que j'étois uſé? Je lui ferai voir qu'il n'en eſt rien. Que tout l'Enfer ſoit témoin de ma vengeance, & que le bruit en aille juſqu'à la Boutique de Brunet.

Il n'en dit pas davantage: auſſi-tôt voilà je ne ſais combien d'accuſateurs qui commencent à parler tous à la fois. Eaque leur fit ſigne de ſe taire, & dit qu'il auroit ſoin de faire parler chacun en ſon rang; & même pour obſerver un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre eût été condamné ſans avoir été défendu, il ordonna à Lucien de repréſenter l'Auteur des nouveaux Dialogues, & de répondre pour lui; mais Lucien déclara nettement qu'il ne vouloit point ſe charger de cela. Quoi! lui dit Eaque, vous êtes le Héros du Livre; c'eſt à vous qu'il eſt dédié, & vous ne le voudrez pas défendre? Il faut que celui à qui s'adreſſe l'Epître dédicatoire, paye ou protège. Vous n'avez rien donné à votre Auteur; protégez-le donc tout au moins. Je ne ſuis engagé à faire ni l'un,

ni l'autre, répondit Lucien. Si l'Auteur avoit pu trouver un autre Héros que moi, il l'auroit pris. Il n'a choisi un Mort que faute de Vivans. Et puis, qui vous a dit que les Epîtres dédicatoires obligeassent à quelque chose? Informez-vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que je vois ici, dont le nom est à la tête d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chrisippe, qui étoit présent, & qui, outre qu'il est naturellement chagrin, n'a pas trop sujet d'être des amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raison de ne pas vouloir faire le personnage d'Avocat dans un Jugement où il eût dû paroître lui-même en qualité de Criminel; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts; que toutes les fautes de son Imitateur pouvoient fort justement être mises sur son compte, & qu'on lui donneroit peut-être de la peine à lui-même, si l'on vouloit examiner ses propres Dialogues. Pluton qui étoit de mauvaise humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fît le procès à ceux mêmes de Lucien; & Chrisippe, ravi d'avoir une occasion de se venger, continua ainsi.

Je vois, dit-il, que Lucien ſe prépare à m'écouter avec un air railleur & dédaigneux. Il eſt vrai qu'il a eu les rieurs pour lui en l'autre monde, mais je ne ſais s'il les aura en celui-ci. Il eſt du nombre de ces plaiſans fort ſujets aux répétitions, & qui n'ont qu'un même ton de plaiſanterie. On lui dit dans l'Epître qu'on lui adreſſe : *qu'on eſt bien fâché qu'il eût épuiſé toutes ces belles matières de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philoſophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faiſoient la cour.* Je vous aſſure que quelque tentation qu'eût pu avoir ſon Imitateur de retoucher un peu à ces matières-là, il ne lui eût pas été poſſible de le faire. Lucien y a donné bon ordre; il a tourné ſes ſujets en mille manières toutes fort ſemblables. Sur-tout, combien de Dialogues ſur ces pauvres héritiers trompés ! Qui l'obligeroit à dire toujours des choſes nouvelles, on le réduiroit peut-être à une petite demi-douzaine de Dialogues de Morts. Pour moi, j'opinerois qu'à cauſe de ſes répétitions, on le mît ici en la place de Siſyphe,

&

& qu'on lui donnât cette grosse pierre à tourner & à retourner sans fin, comme il a fait ses sujets.

Tous les Morts se mirent à rire. Lucien rit aussi, mais ce n'étoit point de bonne grace. Chrisippe, encouragé par ce petit applaudissement, vouloit poursuivre; mais Rhadamante, qui est un Juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du fait dont il s'agit, dit fort sévérement : il n'est pas ici question de Lucien. Sa réputation est faite ; si l'on vouloit s'y opposer, il falloit s'en aviser plutôt. Vous étes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus sévère que celui de Rhadamante; & ces Messieurs les Faiseurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes ? Quel égard a-t-on eu pour moi ? Je suis un Mort de seize cents ans, admiré pendant seize cents ans; & au bout de ce temps-là, on vient m'inquiéter sur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'Auteur d'un petit Livre. *Elle est trop guindée*, dit-il ; je mourus trop sérieusement. Je ne fus pas assez réjouissant dans cette action ; je ne fis point de turlupinades, comme eut du faire un vrai Philo-

ſophe ; je ne m'aviſai point de dire,

Ma petite Ame, ma Mignonne.

Enfin, ce qui gâte tout, je ne ronflai point. Il eſt pourtant ſur que je donnai ordre à tout, ſans aucun trouble ; que je ne différai à me tuer, & que je ne lus deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes amis qui s'étoient mis ſur la mer, & qui tâchoient de ſe dérober à Céſar ; que dès qu'on me les eut apportées, je me donnai le coup. Comment cet homme-là veut-il que l'on meure? Qu'il nous faſſe la grace de nous donner le modèle d'une mort qui lui plaiſe, afin qu'on ſe règle là-deſſus, & qu'un Héros ſoit ſûr de ſon fait, quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des vers; car il y en a dans les deux Morts dont il paroît content? Les grands Hommes ſeront-ils obligés à dire des ſottiſes à leur ame, & les filles à ſe plaindre de leur virginité, gardée malgré elles ? A-ce été pour nous propoſer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu ſe moquer du Jugement que dix-ſept ſiècles avoient prononcé ſur ma

mort? Où eſt le reſpect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ſes Héros?

Toute l'Aſſemblée commençoit à être émue de la véhémence avec laquelle Caton haranguoit : mais l'Empereur Adrien ſe leva, & dit froidement : Ne faites point tant de bruit pour les intérêts de l'Antiquité; elle n'a point lieu de ſe plaindre du nouvel Auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la vérité, & vous ôte votre rang de Héros: mais l'Antiquité n'y perd rien; car il me met auſſi-tôt en votre place, moi qui n'étois point auparavant compté pour un Héros, par la manière dont j'étois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui eſt ici; mais j'eus bien de la peine à me réſoudre à la venir trouver. Je fus extrêmement inquiet pendant ma maladie. Je voulois abſolument que les Médecins imaginaſſent un moyen de me faire vivre, & je ſuis fort obligé à l'Auteur des Dialogues de m'avoir fait grace ſur tout cela. Auſſi je vous aſſure que ſon Livre eſt fort joli, & que je me plais fort à le lire : il me conſole de tous ceux que je ſais qui ont dit du mal de ma mort. Il

ne faut déſeſpérer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plupart des Hiſtoires ; & après je ne ſais combien de temps, me voilà ſans y penſer devenu Héros.

Oui, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh ! reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde ; c'eſt la loi commune. Les Auteurs ſont maîtres de leurs graces ; ils les diſtribuent à qui bon leur ſemble.

Sur cela, Pluton redoubla ſon ſérieux, & défendit à Adrien de débiter des maximes ſi dangereuſes ; & pour régler ce qui étoit en conteſtation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante :

Qu'il n'étoit point permis de changer les caractères, & de faire Adrien de Caton, & Caton d'Adrien, même ſous prétexte de compenſation, ou pour remettre d'un côté ce qu'on ôteroit de l'autre.

Après cet Arrêt, Caton cria qu'on laiſſoit encore indéciſe la principale queſtion, qui étoit le mépris de l'Antiquité ; qu'à moins que l'on n'y mît ordre, il n'y avoit point de Morts ſi vénérables qui puſſent être à l'abri des plaiſanteries ; qu'il falloit fixer un temps

dans lequel une belle action passeroit pour être consacrée, & ne seroit plus sujette à la censure. Aussi-tôt Alexandre, Homère, Aristote, Virgile, se mirent à demander la même chose que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à se tirer tout doucement de la foule, & à s'évader; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de sortir. Ce n'est pas sans raison, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La question que l'on traite le regarde; il a appris à son Copiste, à ne respecter rien de tout ce que le monde respecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoît de plus grand & de plus élevé; le Copiste en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand homme, le Copiste un autre : mais quand par malheur on est du premier ordre entre les grands hommes, il faut qu'on se trouve dans les Dialogues de ces deux Auteurs; c'est ce qui m'est arrivé. Lucien s'étoit déja souvenu de moi dans ses plaisanteries; mais son prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque chose, & que j'étois assez illustre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiseurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par

mon père ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait insulter par Phriné. On ne seroit pas surpris que Phriné voulût apprendre à une jeune personne l'art de la coquetterie ; mais qu'elle m'apprenne à moi l'art militaire ! Phriné pouvoit prétendre à régler le nombre des conquêtes d'une Courtisanne naissante, & lui dire : *Ne recevez point tant d'Amans à la fois; c'en est trop ; il en arrivera quelque désordre.* Mais Phriné règle le nombre de mes conquêtes, & me dit : *Vous ne deviez point songer à la Perse, ni aux Indes ; il ne vous falloit que la Grèce, les Isles voisines ; & par grace, je vous donne encore quelque petite partie de l'Asie mineure.* Enfin, Phriné entend si bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en est-il rien, *petite Conquérante*, dit-il, en se tournant vers elle ? *Petite Conquérante*, répondez donc, où en aviez-vous tant appris ? Phriné répondit toute en colère: J'ai déja dit je ne sais combien de fois, que je ne voulois point qu'on m'appellât *la petite Conquérante.* Tous ces Morts me viennent rire au nez, en me donnant ce nom là : mais je prétends bien qu'ils s'en corrigent ; car l'Auteur des nouveaux Dialogues lui-même

s'en eſt corrigé, & on m'a dit que dans ſa ſeconde Edition je ne ſuis plus *une petite Conquérante*, mais *une aimable Conquérante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaiſir, on m'appelleroit *jolie Femme*. Je vois que toutes ces femmes de bien, & qui avec cela n'ont pas laiſſé d'être agréables, ſont au déſeſpoir de ce qu'on m'a honorée de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en être en poſſeſſion, & il eſt vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une perſonne de mon métier; mais enfin, je ſuis ravie que leur vanité ait été rabattue, & que parmi toutes celles de mon eſpèce, on ait fait choix de moi pour être la première que l'on nommât *jolie Femme*. Hé bien donc, reprit Alexandre, l'*aimable Conquérante*, la *jolie Femme*, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviez pris des raiſonnemens ſi profonds: car il paroît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettez les Conquérans au-deſſous des femmes, *parce que les Conquérans ont beſoin d'Armées pour leurs entrepriſes, & que les femmes n'en ont pas beſoin pour les leurs; que vous étiez ſeule, exécutant tout par vous-même dans vos plus grandes expéditions, & que je n'é-*

tois pas le ſeul qui agît dans les miennes. Laiſſez-moi en repos, répondit Phriné. Je ne veux diſputer avec vous que dans les nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'eſprit; mais ici, vous êtes un vrai Sophiſte. Je crois que c'eſt parce que vous etes ſous les yeux de votre Précepteur Ariſtote. Auſſi-tôt Pluton prononça:

Que Phriné ne ſe mêleroit que de ſon métier.

Et elle, en faiſant une grande révérence, répondit: Très-volontiers.

Ariſtote, dans le même moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Diſciple, diſoit il. On lui a mis en tête une Courtiſanne, & à moi un vieux Débauché; & c'eſt le vieux Debauché qui me fait ma leçon ſur la Philoſophie, comme c'eſt la Courtiſanne qui la fait à Alexandre ſur la Guerre: car dans les nouveaux Dialogues, c'eſt une règle infaillible, que vous trouverez toujours tout renverſé. Du moment que vous voyez enſemble un Sage & un Fou, aſſurez-vous que le Fou ſera au deſſus du Sage. Si l'Auteur s'aviſe d'aſſortir enſemble Agamemnon & Therſite, ſoyez ſûrs qu'Agamemnon

n'en sortira pas à son honneur. Sur ce pied-là, vous ne devez pas être étonnés qu'on m'envoie à l'Ecole d'Anacréon; qu'Anacréon me définisse la Philosophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Lycée en Cabaret. On a dû s'attendre à tout ce renversement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte sur Alexandre. Aussi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage : je me plains de ce que je ne sais pas du moins le lui disputer un peu; je me plains de ce que je suis un sot. Quoi! n'avoir pas un seul mot à lui répondre ! Etre confondu par sa Chansonnette ! Où sont tous mes livres? Ne me fournissoient ils rien dont je pusse me servir? Avois-je perdu la parole ou la mémoire ? Toi-même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans notre Grèce, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu ? Point du tout, répondit Anacréon : quand je lus le titre de notre Dialogue, je tremblai; je crus que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité: mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'étoit moi qui étois le Docteur du Dialogue. J'ai donné commis-

ſion à tous les chers Diſciples que j'ai dans l'autre Monde, de bien boire à la ſanté de l'Auteur, de déclarer la guerre à tous les Péripatéticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Syſtème de Philoſophie dans l'Univerſité.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faiſoit que badiner, & qu'il ne diſoit rien de ſérieux pour la défenſe du Dialogue, il déclara :

Qu'un Dialogue ne ſeroit point composé d'Anacréon, qui parleroit tout ſeul; qu'Ariſtote ſeroit obligé de lui répondre; & qu'une petite Chanſon ne ſeroit point du même poids que quantité de gros in-folio.

Virgile prit auſſi-tôt la parole pour ſe plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ſes Géorgiques, où il faiſoit un compliment à Auguſte. Vous faites le plaiſant, dit-il à Arétin. Vous vous réjouiſſez ſur cette Fille de Thétis, & ſur ce Scorpion. Cela auroit pu paroître extraordinaire, s'il eût été dit dans votre Siècle; mais dans le mien, c'étoit comme ſi j'euſſe loué Auguſte ſur ſa valeur & ſur ſa conduite. Fort bien, dit Arétin. L'Auteur des Dialogues a dit que les Belles ſont de tous Pays, & moi je dis que les

ſottiſes ſont de tous les Siècles. Vous ſeriez bien heureux d'avoir été Ancien, pour avoir droit de dire des choſes que nous autres Modernes nous n'euſſions oſé dire. Mais, Seigneur Arétin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'Hiſtoire Romaine. N'avez-vous jamais ouï parler de ces Apothéoſes qu'on faiſoit pour les Empereurs ? Céſar étoit devenu une Etoile après ſa mort : on pouvoit prédire à Auguſte une deſtinée auſſi glorieuſe. Préſentement que la mode des Apothéoſes, eſt paſſée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Arétin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces Apothéoſes. Vous pouviez louer Auguſte d'une manière ſimple & naturelle, ſans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit après ſa mort : mais parce que l'Apothéoſe eſt beaucoup plus ſurprenante & moins raiſonnable, vous ne manquez pas de la choiſir. Il n'importe, reprit Virgile ; que l'Apothéoſe fût raiſonnable ou non, il ſuffit que c'étoit une coutume reçue chez les Romains. Ah ! vous faites tort aux Romains, dit Arétin. A peine le Peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette ſottiſe-là. Je le veux bien, repli-

qua Virgile ; mais répondez-moi juste. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces Apothéoses, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Elisées? Non, répondit Arétin, je ne crois pas que les Champs Elisées fussent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvez fort la manière dont je loue Caton, en disant *qu'il préside à l'Assemblée des plus gens de bien, qui, dans les Champs Elisées, sont séparés d'avec les autres.* Si les Champs Elisées, aussi-bien que les Apothéoses, ne passoient que pour des fadaises, la louange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguste. Oh! dit aussi-tôt Arétin, la louange que vous donnez à Caton, veut seulement dire que s'il y avoit des Champs Elisées, on y sépareroit les gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compagnie. Hé bien, répondit Virgile, la louange que j'ai donnée à Auguste, vouloit dire aussi que si les grands Hommes étoient reçus après leur mort parmi les Divinités, on respecteroit assez Auguste, pour lui laisser choisir le rang & l'emploi qu'il lui plairoit. L'une & l'autre louange est fondée sur une supposition; & l'une de ces suppositions n'est pas

plus ſimple que l'autre. En vérité, mon ami Arétin, voici un mauvais pas, dont vous ne vous tirerez pas aiſément. Croyez-moi, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaiſanter.

Caton, qui étoit fort aigri contre le nouvel Auteur, ſe ſouvint que dans le même endroit dont il s'agiſſoit entre Virgile & Arétin, il y avoit encore une contradiction, & ſe mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, diſoit-il, la louange que Virgile m'a donnée. Elle eſt donc juſte & vraie dans les principes de l'Auteur, qui demande tant de choſes aux louanges. Je ſuis donc le plus honnête homme de tous les gens de bien. Je n'ai donc pas été un lâche, qui n'ai oſé ni vivre, ni mourir de bonne grace. Ne m'établira-t-on point de caractère? Ne dira-t-on point ce que l'on veut que je ſois?

Diogène interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant: Il faut bien défendre contre Caton ce pauvre Auteur qui n'eſt pas ici. Il s'eſt contredit, il eſt vrai; mais il a fort bien fait, Il imitoit Lucien, Lucien ſe contrediſoit. J'en puis parler mieux qu'un

autre, car c'eſt en partie ſur mon chapitre que Lucien s'eſt contredit. Dans un de ſes Dialogues, Cerbère dit à Menippe qu'il a vu deſcendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regrettant ſa famille, & pleurant comme un enfant, & qu'il ne ſe ſouvient point que perſonne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hormis ce Menippe à qui il parle, & moi. Dans un autre Dialogue, ce n'eſt plus de même; il n'y a que les ſept Sages, gens qui ne ſont pas tout-à-fait irréprochables, comme on ſait, qui ſoient morts gaiement, & qui faſſent voir dans les Enfers qu'ils ſont contens de leur condition. Me voilà donc exclus du nombre des vrais Philoſophes; & d'ailleurs, Cerbère en a plus vu qu'il ne dit. Il paroît aſſez que l'Auteur des Nouveaux Dialogues a cru qu'il étoit de ſon devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avouer qu'il l'a imitée fort heureuſement. Caton auroit extrêmement tort de ſe plaindre de lui; je ne me plains ſeulement pas de Lucien, qui n'a aucune excuſe, lui qui s'eſt contredit ſans avoir imité perſonne.

Lucien, qui véritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vou-

loit point ſe commettre avec Diogène qu'il craignoit, n'entreprit point de ſe défendre & de ſe juſtifier; & Pluton voyant ſon ſilence, déclara:

Qu'il défendoit à tous Faiſeurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ni de dire du bien de perſonne, de peur des contradictions.

Après cela, Homère fit ſigne qu'on l'écoutât, & dit d'une manière aſſez tranquille, qu'il avoit laiſſé parler ceux qui étoient les plus preſſés de faire leurs plaintes; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant lui; que Lucien & ſon Imitateur l'avoient aſſez mal traité, mais l'Imitateur, encore plus que Lucien; que du moins, quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homère, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homère: mais que chez le nouvel Auteur, c'étoit lui qui diſoit du mal de lui-même, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu fineſſe à rien, & qu'on lui faiſoit trop d'honneur d'y en entendre; qu'il auroit bien ſouhaité qu'on lui eut dit ſi l'Auteur avoit reçu de lui un pouvoir de le faire parler de la ſorte; qu'autrement, il déſavouoit tout, & qu'il entre-

prenoit de ſoutenir que ſes Ouvrages étoient pleins de myſtères & d'allégories ; que ſi l'on ne réprimoit cette licence des Auteurs, Achille avoueroit bientôt qu'il mouroit de peur dans le combat, & Pénélope, qu'elle avoit favoriſé tous ſes Amans dans l'abſence d'Ulyſſe ; qu'enfin, il n'y avoit point de Mort qui pût s'aſſurer de n'être pas reſſuſcité quelque jour, pour ſe décrier lui-même.

Les plaintes d'Homère parurent ſi juſtes, & de plus, ſon autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, ſans écouter Eſope qui vouloit répondre, défendit :

Que l'on fît jamais parler perſonne contre ſoi-même, à moins que d'en avoir une procuration en bonne forme.

Mais Homère n'étoit pas encore content. Il fit ſouvenir Pluton qu'il falloit venger l'Antiquité des inſultes que les deux Auteurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi ! diſoit-il, Lucien n'a point reſpecté mon nom, qui s'étoit déja établi pendant plus de mille années ! L'Imitateur de Lucien, encore plus hardi que lui, ne reſpecte pas ce même nom, qui a préſentement une antiquité de près de trois mille ans !

ans! Ce nombre infini d'hommes, qui, dans une longue ſuite de ſiècles, ont adoré mes Ouvrages, c'étoient donc des fous? On condamne dans un moment, & ſans y faire trop de réflexion, tant de jugemens qui ont tous été conformes? La préoccupation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient auſſi. Ceux qui ſeroient d'avis contraire, n'oſent ſe déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me faſſe entendre comment j'ai pu avoir une ſi grande réputation, ſans la mériter, & je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homère fut ſecondé de je ne ſais combien d'Anciens, qui étoient tous fort offenſés du peu d'égards que l'on avoit eus pour eux. Chacun repréſentoit avec indignation le nombre d'années qui parloient pour lui, & accabloit les Juges de la quantité des témoignages rendus en ſa faveur. Enfin, Pluton ayant plus délibéré qu'à l'ordinaire ſur l'Arrêt qu'il alloit rendre, ordonna :

Que les Anciens ſeroient toujours vénérables; que Lucien, qui étoit un des premiers qui ſe fuſſent révoltés contr'eux, & tous ceux qui ſuivroient ſon exemple, ne ſeroient jamais réputés Anciens, & ſeroient éter-

nellement sujets à la critique, comme de malheureux Modernes.

Ensuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient été auparavant dans un grand silence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le Duc d'Alençon, qui disoit à Elisabeth d'Angleterre : Quoi! Votre Majesté ne trouvera pas bon que je demande réparation pour elle? Votre Majesté ne parlera point; mais je supplie Votre Majesté de me permettre de parler. Je n'agirai & je ne paroîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Votre Majesté; je ne puis souffrir que Votre Majesté ait été offensée en mon nom.

Tous les Morts se mirent à rire d'entendre répéter tant de fois *Votre Majesté*; & de plus, ces titres là ne sont guère usités dans la Langue du Pays. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort sérieusement de se justifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des respects si profonds & si peu ordinaires chez les Morts, qu'afin de réparer le peu de politesse qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues; qu'il y alloit de son honneur à ne pas laisser croire qu'il eût su si peu vivre; qu'il ne vouloit point

qu'on le prît pour un homme qui pût reprocher à des Reines en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité*. C'est sur cela, continua-t-il, que nous étions tout-à-l'heure en contestation, Elisabeth & moi. Je voulois demander raison pour elle de l'injure qu'on lui a faite; mais elle s'obstine à dire qu'une femme doit toujours éviter ces sortes d'éclaircissemens, & qu'il vaut bien mieux dissimuler l'outrage, que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit brusquement le Comte de Leicester, de demander raison de l'injustice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous disiez à Elisabeth, *que la Virginité étoit la plus douteuse de toutes ses qualités*; & en même temps, on veut que vous vous plaigniez de ce qu'elle ne vous épousa pas. Ce n'est pas être trop poli pour un Prince, ni trop délicat pour un Amant. Ah! s'écria une Précieuse nouvellement morte, soupçonner Elisabeth de quelques actions indécentes! Cela se peut-il? Elisabeth ne trouvoit rien de plus joli que *de former des desseins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point*. Elisabeth faisoit peut-être quelque pas dans le Pays de Tendre; mais assurément elle se gardoit

bien d'aller jusqu'au bout. Et n'est-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable ? *Ce qu'on obtient, vaut toujours moins qu'il ne valoit, quand on ne faisoit que l'espérer ; & les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte.*

Que vous êtes peu délicate, interrompit Smindiride, qui ne vaut guère mieux qu'une Précieuse! Vous croyez que l'imagination augmente les plaisirs; c'est tout le contraire. *Hélas! que les hommes sont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.* Vous êtes fou, dit un gros Hollandois, si vous vous plaignez de la condition naturelle des hommes, & du peu de choses agréables qu'elle leur fournit. Ce sont les plaisirs simples & communs qui sont les plus doux. Savez vous combien Elisabeth fut flattée de cette expression à la Hollandoise, dont je me servis pour la louer ? Je n'étois point un homme qui raffinât beaucoup sur les plaisirs ; je ne savois sur cette matière là que ce que tout le monde sait : cependant la Reine d'Angleterre fut contente de ma science ; & à mon départ, j'eus un beau présent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon, en s'adressant à la Précieuse qui avoit parlé, que ce gros garçon là n'ait tiré la Reine hors de ses plaisirs d'imagination. Il a bien la mine.... Taisez-vous, dit Pluton tout en colère. La tête me tourne. Je ne sais plus où j'en suis. Je ne sais plus de quoi il est question. Je n'entends rien à leur dispute sur les plaisirs. Je n'entends rien non plus au caractère d'Elisabeth. Elisabeth ne veut que des préparatifs & des espérances; & puis, voila Elisabeth qui a des goûts plus solides avec le Hollandois. On reproche à cette personne, qui ne veut jamais de réalité, que sa Virginité est fort douteuse; & puis, malgré cela, on voudroit l'avoir épousée. On dit que les plaisirs sont dans l'imagination; on dit qu'ils n'y sont pas: on dit qu'il faut raffiner & chimériser sur les plaisirs; on dit que les plus simples & les plus communs sont les meilleurs Qui me tirera de tous ces embarras-là?

Ce ne sera pas moi, répondit Eaque. Ni moi non plus, dit Rhadamante. Nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'à vuider les différends de tous ces Discoureurs que vous avez fait venir ici, & qui ne con-

viennent jamais de rien ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé bien, reprit brusquement Pluton, puisque vous ne savez tous deux par où vous y prendre, j'ordonne :

Que le Duc d'Alençon, Elisabeth d'Angleterre, Smindiride & le Hollandois, ne se trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernières paroles, que Mercure entra dans l'Assemblée. On voyoit bien à son air qu'il apportoit quelques nouvelles; & en effet, si-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de dessus la Terre, & que les Vivans lui avoient donné une commission dont il vouloit s'acquitter. Cette commission étoit une Lettre pour les Morts, dont ils l'avoient chargé, & il la lut tout haut en ces termes.



LETTRE DES VIVANS AUX MORTS.

TRÈS-HONORÉS MORTS,

Il court parmi nous des Dialogues qui l'on a mis sous votre nom, parce qu'on y a traité des matières si importantes, que des Vivans n'eussent pas pu avoir ensemble de ces sortes d'entretiens, eux qui ne disent que des choses inutiles. Nous avons examiné fort sérieusement de quoi nous étions capables, & avec tout le respect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos conversations ordinaires, nous en dirions bien autant que ce que l'on vous fait dire. Vos raisonnemens ne nous ont pas paru si sublimes, que nous désespérassions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particuliè-

rement, croient qu'on peut être pleine de vie & de ſanté & avoir autant d'eſprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnès Sorel & Roxelane. Elles ſe tiennent offenſées de ce qu'on s'eſt cru obligé d'aller déterrer ces Morts, pour ne leur faire tenir que les diſcours qu'elles tiennent. Ce n'eſt pas que ces diſcours paroiſſent inutiles aux Femmes d'ici-haut : au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon ſur ſon intrigue avec Enée, peut être d'une grande conſolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit ; que les Hiſtoires d'Agnès Sorel & Roxelane ſont fort propres à perſuader aux Femmes, qu'elles ſont nées pour avoir un empire abſolu ſur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle manière elles doivent exercer leur imagination ſur les ſujets qui leur conviennent : mais enfin, elles ſont ſi convaincues de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au-deſſus de leur portée. Nous vous prions donc, très honorés Morts, de ſouffrir que nous ayons ici-haut des converſations auſſi ſpirituelles & auſſi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes ; ce qui ne ſera aſſurément que le plus tard que nous pourons.

Mercure

Mercure ayant lu cette Lettre, la priere des Vivans fut trouvée juste par tous les Morts, & aussi-tôt Pluton déclara :

Qu'il ne seroit point besoin d'être Mort, pour dire des choses aussi pleines de morale & de raisonnement, que celles qui se disent dans les nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'opposer à cet Arrêt. Elle représenta que si elle eut été vivante, elle n'auroit jamais dit que, *Quand on veut qu'un Sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter, mais non pas assez pour la remporter lui-même ; & qu'il doit n'être ni si foible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais* ; qu'il y avoit dans ce raisonnement un fonds de Logique, & une certaine combinaison méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas été capable ; que si l'on vouloit bien pénétrer dans la profondeur de cette pensée, il sembleroit qu'on auroit tenu les Etats du Genre humain, pour déterminer lequel des deux Sexes auroit du attaquer ou se défendre, & qu'après une mûre délibération de Philosophes qui auroient examiné la question selon leurs règles, on auroit

donné le parti d'attaquer aux hommes, & celui de se défendre aux femmes; que c'étoit-là ce qui s'appelloit traiter les matières solidement; que cette solidité étoit d'autant plus admirable, que les matières étoient galantes; & qu'enfin il étoit bien sûr que des femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'effleurer les choses légèrement, & y répandre des agrémens fort superficiels.

Si-tôt qu'elle eut cessé de parler, Pétrarque se montra, & dit que depuis les nouveaux Dialogues, Laure étoit gâtée; qu'auparavant elle avoit eu l'esprit raisonnable, mais qu'elle vouloit présentement faire des Dissertations sur tout; que sa nouvelle folie étoit d'approfondir toujours les matières, & de les traiter méthodiquement; que quand il croyoit lui dire quelque chose de galant & d'agréable, il trouvoit une raisonneuse qui se mettoit à argumenter contre lui; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle; que de plus, il n'étoit point content qu'elle s'accoutumât avec Sapho, qui étoit une très-dangereuse compagnie; que véritablement Laure avoit pris le bon parti, en soutenant que c'étoit aux hommes à attaquer, & aux femmes à se défendre;

mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdît les bons ſentimens où elle étoit encore, & qu'il ne lui prît envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Louis XII, Roi de France, & le Duc de Suffolck ſe joignirent à Pétrarque, & firent d'Anne de Bretagne & de Marie d'Angleterre les mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princeſſes avoient pris dans les nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propoſitions générales. Elles avoient enſemble de longues converſations, où elles ne ſe répondoient l'une à l'autre que par des Sentences, & il n'étoit preſque plus poſſible de les tirer de leurs ſpéculations, pour leur faire dire quelque choſe qui fût de l'uſage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait ſouffrir Louis XII pendant ſa vie, quoiqu'elle eût quelquefois l'humeur aſſez aigre & aſſez difficile ; & le Duc de Suffolck avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre, du temps qu'ils étoient mariés enſemble, quoique l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toujours de juſtes appréhenſions à un mari.

Pluton, pour remédier à ces désordres, défendit:

Que l'on fît les femmes si grandes raisonneuses, de peur des conséquences.

Après cela, on vit Hervé qui venoit accuser Charles V devant Pluton, sur ce que cet Empereur refusoit de répondre à une question d'Anatomie qu'il lui faisoit. Je lui demande, disoit Hervé, un petit éclaircissement sur les veines lactées & sur les anastomoses, & il ne me le veut pas donner. Aussi-tôt tous ces Morts se mirent à dire: Il faut qu'Hervé soit fou; faire des questions d'Anatomie à Charles V! Est-il Chirurgien? Hé quoi, leur repondit Hervé, ignorez vous que Charles V parle à Erasme comme un Docteur sur les fibres & sur la conformation du cerveau, en quoi il prétend que l'esprit consiste? Il sait que l'Anatomie la plus délicate ne sauroit appercevoir cette différence d'organes qui fait la différence des génies; & après cela, il ne voudra pas répondre à mes questions?

Qu'on me délivre de cet Extravagant, dit Charles V tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dût savoir l'Anatomie? Hé! qui ne le croiroit, reprit

Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les nouveaux Dialogues? Ce que je dis d'Anatomie n'eſt rien du tout, répondit Charles V, ou du moins ce n'eſt rien que tout le monde ne ſache. Mais, repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une manière qui ſent tout-à-fait ſon Phyſicien de profeſſion; c'eſt-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V, eſt-il défendu à un grand Prince de ſavoir quelques termes des Sciences? Non, répondit Hervé; mais il lui eſt défendu de s'en ſervir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choſes, & laiſſe les termes aux Savans, & qu'il ne paroiſſe pas avoir appris ce qu'il ſait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna:

Que Charles V ne parleroit plus ſi ſavamment de Phyſique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je ſais bien, ajouta le Roi des Enfers, qu'il y a encore une certaine Bérénice, qui eſt un peu Grammairienne pour une Reine. Elle parle d'*une mort grammaticale des noms*, & de l'embarras que ces noms donnent aux Savans, dès qu'il y a quelques lettres de changées.

Je ne conçois pas trop bien où une femme & une Princesse a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en fasse pas trop de mystère : mais laissons la en repos, il faut finir ; elle sera comprise dans l'Arrêt de Charles V. Passons à d'autres.

Hervé se présenta encore une fois, & dit qu'il s'étoit plaint que Charles V, qui étoit Empereur, raisonnoit trop bien sur la Physique, & que présentement il se plaignoit qu'Erasistrate, qui étoit Médecin, ne raisonnoit pas assez bien sur la Médecine. J'ai découvert la circulation du sang, disoit Hervé, & Erasistrate marque assez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à votre avis? C'est que, sans savoir que le sang circulât, il a guéri le Prince Antiochus de sa fièvre quarte, par un moyen à la vérité fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une règle de Médecine. Car, je vous prie, établira-t-on que quand un Médecin aura un Malade à guérir de la fièvre, il fera passer devant lui toutes les femmes de sa connoissance, lui tiendra le pouls pendant ce temps-là, remarquera celle dont la vue redoublera l'émotion de son pouls, & ensuite ira négocier, pour faire obtenir à son Malade

cette femme dont il ſera amoureux? Cependant Eraſiſtrate tient que la connoiſſance de la circulation du ſang n'eſt pas néceſſaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agiſſoit que de ſavoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'eſt-ce pas là une belle conſéquence? Si c'eſt ainſi qu'il raiſonnoit du temps qu'il exerçoit la Médecine là haut, oh! que vous êtes en grand nombre, Morts qu'il a envoyés en ces lieux!

La fin de cette Harangue fut ſuivie d'un éclat de rire. Eraſiſtrate voulut répondre; mais Pluton, qui ne crut pas que ſa réponſe pût être bonne, ne lui en donna pas le loiſir, & prononça bruſquement:

Qu'Eraſiſtrate, quoiqu'il eût guéri Antiochus, ſeroit obligé à reſpecter la circulation du ſang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroiſſoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis ſe retiroit; il ouvroit la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, lui dit: Qu'avez-vous? voulez-vous parler? J'en aurois bien envie, répondit il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait *accou-*

cher dans les nouveaux Dialogues ; mais on me fait accoucher avec tant de facilité, que j'en ai honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette Sage-femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoient pas mieux que les hommes d'à-présent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connoissez, que de son temps les choses alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raisonnable, & qu'il avoit cru que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moi qui ne me souviens plus de ce que j'ai entrepris de soutenir, je lui réponds : *Que les hommes ne font point d'expérience, parce que dans tous les Siècles ils ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir ; & qu'ainsi, par-tout où il y a des hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.* Sur cela, Socrate, tout joyeux, me demande bien vîte : *Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les Siècles de l'Antiquité eussent mieux valu que le Siècle d'aujourd'hui ?* La vérité est, qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre ; je suis surpris, & j'accouche sottement. Je vous assure

que si j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma Sage-femme ; car moi qui prétends que les Siècles aient dégénéré, puis-je dire aussi-tôt : *Que tous les hommes ont les mêmes penchans ; que par-tout où il y a des hommes, il y a les mêmes sottises ?* J'avoue que je me suis vanté dans mes Essais de n'avoir guère de mémoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer jusqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le crois bien ; un autre moins habile que lui, auroit aussi triomphé en sa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, ne fut-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéresser dans vos plaintes, dit ce Philosophe moqueur : je suis très-content de ce Dialogue ; il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma louange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration pour les Anciens, que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondez qu'il est fort changé, & que je ne le reconnoîtrois pas. Moi qui ai lu dans votre ame, & qui veux vous surprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée, je vous dis : *Que je suis ravi de ce que vous m'ap-*

prenez ; que je m'étois toujours bien douté que le monde deviendroit meilleur & plus ſage qu'il n'étoit de mon temps : car puiſque ce n'eſt pas là mon ſentiment, je ne puis avoir d'autre deſſein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrémité oppoſée à celle où vous étiez, & de commencer déja à combattre votre penſée. Mais n'eſt-ce pas être bien habile, que de la ſavoir avant que vous me l'ayez dite? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne réfute aucunes opinions, que je ne les aie fait répéter je ne ſais combien de fois, & en je ne ſais combien de manières, à ceux qui les ſoutiennent : mais dans ces nouveaux Dialogues-ci, j'ai bien plus d'eſprit ; je devine ce que j'ai à réfuter. Roi des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendez bien le langage de Socrate ; c'eſt ainſi qu'il fait la critique de notre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toujours ſur le même ton ; je ne fais point de critique. L'Auteur m'a fait Prophete, il eſt vrai ; mais aſſurément, c'eſt à cauſe de ce Démon familier que j'avois.

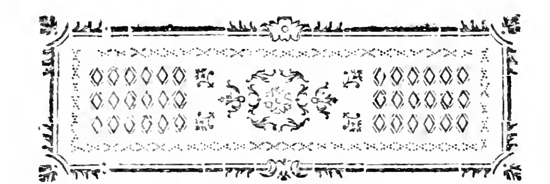
Pluton, qui prit la choſe férieuſement, ordonna :

Que Socrate ne ſe ſerviroit point dans les diſputes, de ſon Démon familier, pour

deviner les pensées des autres ; & que Montagne n'accoucheroit plus si facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui se préparoient à parler, lorsque Caron entra dans l'Assemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportoit quelque nouvelle importante. Ce n'est pas fait, dit-il, d'un ton à faire trembler tout le monde ; nous ne sommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une seconde Partie, que j'ai surprise à un Mort que je passois dans ma barque, & qui s'en étoit chargé. Aussi-tôt ce fut un bruit incroyable dans l'Assemblée. Tous les Morts se jettèrent sur Caron, lui arrachèrent le Livre, & sortirent aussi-tôt pour l'aller lire tous ensemble, sans songer qu'ils manquoient de respect pour Pluton, qu'ils laissoient là seul sur son Trône.





JUGEMENT
DE
PLUTON
SUR
LES DIALOGUES
DES MORTS.

SECONDE PARTIE.

IL s'amaſſa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en foule au nom de cette ſeconde Partie; chacun vouloit ſavoir s'il n'y étoit point intéreſſé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût la lire à une Aſſemblée ſi nombreuſe; car il falloit ſatisfaire l'impatience de

tout le monde à la fois. A la fin, Stentor fut choisi pour Lecteur; ce Stentor qui avoit la voix si bonne, qu'il se faisoit entendre de toute une Armée. D'abord, quand il nomma Hérostrate & Démétrius de Phalère, on remarqua la joie de Démétrius, qui s'attendoit bien à être loué sur l'art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la Politique & la Philosophie, & sur cequ'il avoit été également propre aux spéculations du Cabinet, & aux soins du Gouvernement. Au contraire, l'infame Hérostrate baissa la tête, & tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fit son procès sur l'embrasement du Temple d'Ephèse, avec toute la rigueur qu'il méritoit: mais il reprit un peu de courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui; ensuite il fut surpris de s'entendre raisonner si subtilement, que Démétrius ne savoit que lui répondre, & lui-même il ne savoit qu'en croire. A la fin, il fut ravi d'étonnement & de joie, quand il reconnut certainement qu'il étoit le Héros du Dialogue; que l'action qu'il croyoit qu'on lui dut reprocher, y étoit cou-

ronnée, & que Démétrius étoit confondu.

Le pauvre Démétrius ne pouvoit aussi revenir de son étonnement. Il avoit tant de honte de voir ses espérances trompées, & il se trouvoit si peu d'esprit dans ce Dialogue, en comparaison d'Hérostrate, qu'il ne put ni n'osa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux-mêmes du trouble & de l'embarras où il étoit ; car comme il n'y en avoit pas un seul qui n'en craignît autant pour son compte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au second Dialogue, ils jettèrent tous les yeux sur Pauline, qui parut assez interdite On la pria malicieusement de vouloir bien nommer les Sages à qui elle avoit ouï-dire : *Qu'une femme devoit aider elle-même à se tromper, pour goûter quelques plaisirs ; qu'il ne falloit point qu'elle examinât trop la divinité d'un Amant, qui, dans le dessein de la surprendre, se vouloit faire passer pour un Dieu.* La plupart des Mortes disoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces Sages-là, si elles les eussent connus ; & que les femmes n'auroient plus tant d'aversion pour la Philosophie, si elle donnoit de pareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embarraſſé, que les Amans fidèles n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des femmes cruſſent qu'on auroit pour elles une conſtance éternelle ; & elle prétendit qu'aller ſe jetter entre les bras de ſon faux Anubis, c'étoit la même choſe que ſi elle eût été aſſez dupe pour compter ſur la fidélité d'un Amant.

Toutes les Mortes généralement ſe récrièrent là-deſſus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flattées qu'on les dut aimer fidellement, & qui n'euſſent pourtant pas fait la ſottiſe d'aller trouver Anubis dans ſon Temple. Pauline, qui étoit malheureuſement engagée à ſoutenir que les Amans fidèles étoient extrêmement rares, s'embarraſſa dans une définition de la fidélité, dont elle eut bien de la peine à ſortir. Elle ne faiſoit aucun cas des ſoins, des empreſſemens, des ſacrifices, de la préférence entière qu'on donne à ſa Maitreſſe ſur toutes choſes. Tout cela, dont bien des femmes ſe contenteroient, n'étoit rien ; il falloit, pour être fidèle, tenir bon contre le temps & contre les faveurs : mais toute l'Aſſemblée convint que

Pauline devoit être réduite à une étrange extrémité, pour avoir recours à une définition si chimérique ; & on lui demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore assez de peine à s'acquitter de ce qu'elle ne comptoit presque pour rien.

Je crois que les femmes vivantes seroient de même avis que les Mortes. Il n'est point besoin que par des idées rigoureuses de fidélité, on mette les Amans en droit de ne songer point du tout à être fidèles; & tout ce que dit Pauline sur cette matière-là, est de ces choses qui ne peuvent être reçues ni en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoiqu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne Innocente, qui avouoit la chose comme elle s'étoit passée, qui n'entendoit finesse à rien, & qui ne cherchoit point à se défendre par des raisonnemens sophistiques. On est ordinairement disposé plus favorablement pour ces sortes de gens-là, que pour de faux beaux-Esprits. Elisabeth d'Angleterre fut la seule qui voulut attaquer Callirhée,

rhée. Cette Reine, fort contente d'avoir dit : *Que les plaiſirs étoient des terres marécageuſes, ſur leſquelles il falloit courir fort légèrement, ſans y arrêter le pied*, reprocha fièrement à Callirhée que c'étoit être bien hardie, que d'oſer dire après cela : *Que les choſes du monde les plus agréables ſont dans le fond ſi minces, qu'elles ne toucheroient plus guère, ſi l'on y faiſoit une réflexion un peu ſérieuſe; que les plaiſirs n'étoient pas faits pour être examinés à la rigueur, & qu'on étoit tous les jours réduit à leur paſſer bien des choſes, ſur leſquelles il ne ſeroit pas à propos de ſe rendre difficile.* Callirhée, qui étoit ſimple & timide, n'oſa répondre à Eliſabeth, & peut être qu'une autre qu'elle eût été bien embarraſſée à ſe juſtifier.

Candaule parut à cette grande Aſſemblée de Morts, le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun reſſentiment contre Gigès, qui lui a ôté ſa femme qu'il aimoit ſi tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas ſujet de haïr; il tâche ſeulement à deviner pourquoi Gigès l'a tué. Pourvu qu'il puiſſe prouver qu'il n'a pas tant de tort d'avoir voulu faire voir ſa femme dans le bain à ce perfide favori, il eſt content. Il ſe conſole, en s'imagi-

nant que c'eſt une néceſſité indiſpenſable que de faire parade de ſon bonheur, & en ſuppoſant qu'un Empereur fut fort fâché, parce qu'un Roi captif cria *ſotiſe*, *ſotiſe*. D'un autre côté, on trouva Gigès bien cruel de détruire tous les raiſonnemens que fait ce bon Roi, & de ne lui vouloir ſeulement pas laiſſer des penſées qui le flattent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigès, quand on lui entendit dire: *Que la Nature a ſi bien établi le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite; qu'il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur, & que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celui ſur qui il tombe.*

Quoi! diſoient les Morts qui avoient été galans pendant leur vie, Gigès a-t-il entrepris de décrier l'Amour, & d'en dégoûter le monde? Pourquoi ne veut-il point que les Amans ſentent le plaiſir d'être diſtingués? Trouveroit-on quelque choſe de ſi doux à être aimé, ſi on croyoit ne l'être que par une certaine néceſſité de la Nature, qui a voulu qu'on aimât? On ne pourroit donc point ſe flatter de rien devoir à ſes ſoins, à ſa fidélité, à ſon propre mérite? Et que

devient l'amour ? Quand l'idée que Gigès en donne feroit folide, elle feroit du moins trop dure ; on n'a pas befoin de vérités défagréables.

Ah ! s'écria Elifabeth d'Angleterre, *fi l'on ôtoit les chimères aux hommes, quel plaifir leur refteroit-il ?* Qu'ai-je fait à Gigès, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes ? Eft-ce pour me contredire, qu'il veut défabufer les hommes des plus agréables chimères de l'amour ? Tout-à-l'heure, Pauline nous donnoit une idée fi fublime de la fidélité, que perfonne n'y eût pu parvenir; & voici préfentement Gigès qui nous donne une idée de l'amour fi méprifable, que je ne fais fi perfonne voudroit s'abaiffer jufqu'à être amoureux.

Quelle fut la furprife d'Homère, lorfqu'il fe vit intéreffé dans le Dialogue d'Hélène & de Fulvie ! Ce Prince des Poëtes fe plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, difoit-il tout en colère? Toujours des plaifanteries fur moi ! Suis-je le feul aux dépens de qui on puiffe divertir le Public ? Se fait-on préfentement un honneur de m'infulter ? Faut-il dire du mal de moi, pour être bel-Efprit ? A-t-on mis la ré-

putation à ce prix-là? Mais encore, quel est l'endroit que l'on attaque? C'est peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux Poëmes. On tient un Conseil devant le Palais de Priam, au retour d'un combat qui a été fort long & fort opiniâtre. Les avis se partagent; on commence à s'échauffer de part & d'autre: mais comme il n'est pas temps alors de s'amuser à contester, & que des gens qui reviennent de la bataille tout fatigués, ne s'accommoderoient pas d'un Conseil qui dureroit trop long-temps, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille souper, mais que l'on se retire chez soi, qu'on prenne le repos dont on a besoin, & qu'on répare ses forces; car ce sont deux choses différentes, que d'ordonner qu'on aille souper, ou que l'on aille réparer ses forces & prendre du repos. L'Auteur qui a affecté la première expression, n'eût pas voulu employer la seconde. Les termes ne sont pas indifférens à ces Messieurs qui veulent plaisanter; & souvent, qui leur en changeroit un seul, feroit un grand tort aux traits les plus spirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui sera devenu bas par

l'uſage populaire, pour être en droit de badiner ſur la divine Iliade? La réputation d'Homère ne ſauroit-elle le garantir de ces ſortes d'inſultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts ſe mirent de ſon parti, & Fulvie fut obligée à déſavouer ce qu'on lui faiſoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parméniſque & de Théocrite de Chio, tous les Morts ſe regardèrent l'un l'autre. Ces noms leur étoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtés, pour voir ſi Théocrite de Chio & Parméniſque ne ſe montroient point. Comme on ne les voyoit point paroître, Stentor cria encore pluſieurs fois: *Parméniſque & Théocrite de Chio*, & fit retentir tous les échos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir tous deux hors d'haleine. Ils ne s'étoient point attendus à avoir part dans les nouveaux Dialogues, & avoient négligé de ſe trouver à l'Aſſemblée. Dès que Théocrite entendit ſon hiſtoire, il s'écria: Ah! falloit-il que cet Auteur me tirât de l'obſcurité où j'étois, pour faire revivre une déteſtable pointe que j'eſpérois que l'on auroit oubliée? Quel plaiſir prend-il à rouvrir mes plaies, à me faire ſouvenir, & à faire ſouvenir les autres, que j'ai été un

mauvais plaisant, & qu'il m'en a coûté la vie? Etoit-il besoin qu'il eût recours à moi, pour orner son Livre d'une froide plaisanterie? Il en eut si bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eût voulu!

Parménisque parut si sublime & si élevé sur la fin de son Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainsi, & si les Oracles qui s'y rendoient étoient de ce style? Il avoua de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faisoit dire, & pria Stentor de le répéter. Stentor le répéta, & Parménisque y trouvant encore plus d'obscurité que la première fois, demanda du temps pour y penser. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas été que l'on m'entendît; car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulez m'entendre, Morts; prenez-y garde. L'Auteur s'en vengera par la peine que vous aurez à déchiffrer mes sentences énigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obscurité auroit été affectée par l'Auteur; & Parménisque répondit: Il a mis les Morts dans ses Dialogues pour y parler; & parler, c'est ne savoir ce qu'on dit la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu de solidité de ce qu'il

nous débite, & de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons à l'Auteur son secret. On devient sage, & on ne l'admire plus; on pense, & on n'est plus sa dupe: voilà ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moi, dussé-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à pénétrer dans ses pensées. Je sais bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus sombre, que ne fit l'Antre de Trophonius; mais il n'importe. Je vous prie seulement, Morts, que si quelqu'un d'entre vous entend plutôt que moi cette belle phrase: *Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées; il y en a une autre qui nous ramène ensuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de temps.

Là-dessus, il y eut un Mort malicieux, qui dit à Parménisque: Je ne vous en quitte pas pour l'éclaircissement de cette phrase là; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a mise dans votre bouche; c'est celle-ci: *Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont; cela n'est pas étonnant: mais une Déesse qui se met*

à l'être, l'est bien davantage. J'aurois bien envie de savoir, continua-t-il, pourquoi cette pauvre Déesse étoit si ridicule. Elle étoit de bois & mal faite; est-ce là tant de quoi rire ? Il falloit que vous ne fussiez pas si mélancolique. Je ne plains point les gens chagrins, à qui une Latone de bois suffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de sottises des hommes ? c'est qu'ils sont faits pour être ridicules, & il n'est pas étonnant qu'ils le soient. Et est-il essentiel à la Déesse Latone, que ses Statues soient de marbre & d'un travail excellent ? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque chose contre la nature d'une Divinité, & qu'elle se met à être ridicule ? Parménisque promit qu'il songeroit à cette difficulté aussi-bien qu'aux autres, & prit congé de l'Assemblée.

Peu de temps après, il y eut une grosse querelle entre l'Impératrice Faustine & la Sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Faustine entreprit de soutenir: *Que les hommes exercent leur domination sur les femmes, même en amour; que quoique l'empire dût être*

également

également partagé entre l'Amant & la Maîtresse, il passoit toujours de l'un ou de l'autre côté, & presque toujours du côté de l'Amant. Je vois bien, disoit Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus ni de mon histoire, ni de la hardiesse avec laquelle j'ai promis *de gouverner toujours à ma fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu que j'eusse beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour.* J'avois établi la gloire de toutes les femmes, & Faustine la vient détruire. Et qui croiroit que Faustine dût mettre si haut le pouvoir des hommes; elle qui a toujours fait de son mari tout ce qu'elle a voulu; elle qui a eu tant de pouvoir sur lui, qu'elle en avoit honte; elle qui est si impérieuse, que présentement même *elle voudroit qu'il ne fût point de maris?* Est-ce à elle à se plaindre que les hommes usurpent la domination sur les femmes?

Faustine ne demeura point sans réplique. Elle se mit à déclamer contre les hommes avec tant d'emportement, que les femmes elles-mêmes la désavouèrent, & que Marc-Aurèle tâcha de s'enfuir de l'Assemblée. Roxelane la traita comme une folle, si reçonnue pour ce qu'elle

étoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faisoit convenir de la nécessité qu'il y a que les femmes soient gouvernées, & se plaindre en même temps de ce qu'elles le sont ; vrais discours d'une tête bien mal réglée. La dispute s'échauffa entre ces deux femmes, comme il devoit arriver naturellement ; & à la fin, ce fut une confusion étrange entre toutes les Mortes. Les unes se plaignoient d'avoir été tyrannisées par les hommes; les autres se louèrent de la facilité avec laquelle leurs Amans s'étoient laissé conduire par elles. Si l'Auteur des Dialogues eût été là, il se fût trouvé bien embarrassé. Il eût fallu qu'il eût tâché d'accorder Faustine & Roxelane, dont il avoit excité la querelle, & cela n'eût pas été trop aisé; ou il eût été réduit à décider en faveur de l'une des deux, & c'eût été décider contre lui même. Une si grande affaire ne se fût pas terminée sans beaucoup de peine, si on eut voulu la terminer par un Jugement régulier. Mais les Morts, ennuyés de cette dispute, qui prenoit le train de ne point finir, chassèrent hors de l'Assemblée Roxelane & Faustine, & les envoyèrent vuider ailleurs leurs différends.

Stentor voulant continuer sa lecture, nomma Sénèque & Scarron ; & aussitôt Sénèque se montrant à tous ces Morts : Je n'ai point besoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour savoir ce qu'il contient. Puisque moi, qui suis un Philosophe très-sérieux, &, si j'ose le dire, assez considérable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin, cela veut dire que le Poëte l'emporte bien pardessus moi. Je vous déclare que je me tiens dès-à-présent pour vaincu ; je cède tout l'avantage à Scarron : je ne suis pas assez téméraire pour le lui disputer. A ces mots, il se retira : mais Scarron, avec son air gai, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant ; qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philosophe, & qu'il ne le pouvoit absolument deviner. Il se mit donc à écouter fort attentivement : mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la constance avec laquelle il avoit soutenu le manque de fortune, les maladies, & que c'étoit par-là qu'il l'emportoit sur Sénèque, sur Chrysippe, sur Zénon & sur tous les Stoïciens : Ah ! par le Styx, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues est brave

homme; il ſait bien trouver le mérite des gens. Je ne connoiſſois point encore celui qu'il me donne; je n'avois pas fait réflexion que j'avois reçu tous mes malheurs avec beaucoup de Philoſophie.

Mais quoi, dit fort ſérieuſement Lucilius, le grand ami de Sénèque, & ſon Diſciple, d'où vient que cet Auteur ſe déclare toujours contre la raiſon? Quelle inimitié y a-t-il entre la raiſon & lui? *On ne doit point*, à ce qu'il prétend, *compter ſur elle : on ne s'y doit point fier; elle ne mérite point d'eſtime.* Et qu'eſt-ce donc qui en mérite? A quoi ſe fiera-t-on? Sur quoi comptera-t-on? La raiſon ſeule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles ceſſent de l'être, dès qu'elles ne ſont que des effets du tempérament. Le mot même de vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui eſt honnête. On peut naturellement ſe porter vers les objets de vertu; mais il faut s'y porter avec effort pour être vertueux. Depuis quand n'eſtime-t-on plus les bonnes qualités qui ſont acquiſes à force de ſoins? Socrate eſt donc déshonoré, pour avoir vaincu les mauvaiſes inclinations

qu'il avoit reçues de la Nature, & pour n'avoir dû sa sagesse qu'à lui-même ?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un discours un peu sérieux, il l'interrompit assez promptement pour lire le Dialogue d'Artémise & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaisir à une infinité de Mortes qui avoient été fort coquettes, & qui ne savoient pas qu'Artémise fût des leurs. Elles furent charmées *de la comparaison du grand Œuvre & de la Fidélité conjugale* : mais elles ne laissèrent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raison de soutenir que ces deux choses fussent également impossibles. Franchement, dit l'une d'entr'elles, si la Fidélité conjugale n'est pas aussi impossible que le grand Œuvre, elle a ses difficultés, qui sont presque insurmontables avec de certains maris de méchante humeur, bourrus & impérieux. Pour moi, j'avoue que je ne me serois pas exposée à toutes les aventures qui ont fait parler de moi, si le mien eût mérité, en continuant d'être mon Amant, que j'eusse pris soin de les éviter. Les maris sont des gens insupportables. Ils ne

ſe contentent pas de n'avoir chez eux ni complaiſance, ni galanterie; ils courent par-tout celles dont ils eſpèrent ſe faire écouter : & voilà comment ils gâtent les femmes qui ſont portées naturellemenr à la ſageſſe, & qui enragent d'être forcées à ſe conſoler de leur perfidie, en ſuivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes les Mortes du caractère de celle qui débitoit ce raiſonnement, commencèrent à lui applaudir, & trouvèrent admirable l'excuſe qu'elle donnoit au déréglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point ſurpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée, que les ſens l'emportaſſent ſur la raiſon. Dans les principes de l'Auteur, cela ne pouvoit manquer: mais on fut étonné que Galilée eut tant d'eſprit, & qu'on lui fit dire la plupart des bonnes choſes qui ſont dans ce Dialogue. Galilée étoit un excellent Mathématicien ; il avoit un génie rare pour la Philoſophie. C'eſt lui qui a pour ainſi dire donné entrée aux autres dans le Ciel par ſes Lunettes, & par l'uſage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude que celle des bons morceaux. Il étoit entièrement enſeveli dans

les plaiſirs groſſiers de la Table, & par conſéquent, diſoit-on, ſelon les règles que l'Auteur paroît avoir établies, c'étoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le ſens commun; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Ariſtote, Apicius ne vaut guère moins qu'Anacréon, & on a vu qu'Anacréon avoit bien plus d'eſprit qu'Ariſtote.

Tous les Morts redoublèrent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Ecoſſe débiter tout le ſyſtême de Platon ſur le Beau. Quelques-uns lui demandèrent où elle en avoit tant appris; & cette Princeſſe, ſans s'embarraſſer trop, leur répondit que ce n'étoit pas aſſurément dans les Livres, & qu'il falloit qu'elle eût pris toute cette ſcience ſur les lèvres de ce Savant qu'elle avoit baiſé; tant il y a toujours à profiter, diſoit-elle, avec les habiles gens! Mais Platon traita l'affaire plus ſérieuſement; il proteſta contre tout ce qu'on lui faiſoit dire; il ſe plaignit qu'on eût renverſé ſon caractère, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus oppoſé à ſes ſentimens. Marguerite d'Ecoſſe parle en Platonicienne, diſoit-il, & Platon parle comme auroit dû

faire Marguerite d'Ecoſſe. Je ne ſuis plus dans ce Dialogue-là le divin Platon, ou du moins, je me ſuis bien humaniſé.

Là-deſſus, Arquéanaſſe de Colophon, qui étoit irritée contre lui, à cauſe des vers qu'il avoit faits ſur elle, & qui étoit encore de plus mauvaiſe humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on ſe ſouvenoit qu'elle avoit été vieille, ſoutint à Platon qu'il n'avoit point été ſi ſage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne lui avoit point fait tort, en le faiſant parler ſur l'amour d'une manière aſſez libre; qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues, en laiſſant à la poſtérité de méchans petits vers fort indignes d'un Philoſophe de ſa réputation, & qu'elle étoit ravie qu'il en fût puni comme il l'étoit.

Platon répondit qu'il étoit fort ſurprenant qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philoſophie ſi ſérieux & ſi ſolides; que ſur ces deux petites Epigrammes on le crût galant, & qu'on ne le voulût pas croire Philoſophe ſur tous ſes Ouvrages de Philoſo-

phie. Il ſe trouva un Mort, qui, pour le conſoler, lui dit qu'on ne le faiſoit point trop ſortir de ſon caractère; que comme ſa manière de s'expliquer étoit ſublime, & quelquefois fort envelop-pée, on lui avoit aſſez bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embarras de la penſée & du tour, il devoit être aſſez content d'un certain endroit, où il prétendoit démêler comment l'eſprit ne fait point de paſſions, mais ſeulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre ſublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton, qui croyoit que ſon nom fût oublié depuis long-temps, fut ravi de s'entendre nommer. Il ſe dreſſa ſur ſes pieds, & ſe prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choiſi pour être un Perſonnage: mais ſa joie fut bien rabattue, quand il ne put rien comprendre à tout ce qu'on lui faiſoit dire. Il avoua qu'il ne ſavoit ce que c'étoit que les préjugés, & il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de ſon temps on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une ap-

plication prodigieuſe, entendit un peu de quoi il étoit queſtion : mais il ne laiſſa pas d'être ſurpris qu'on ne lui eût pas fait dire un mot de ſon métier, & qu'on l'eût jetté dans une Métaphyſique fort abſtraite. On demanda s'il n'avoit pas été aſſez grand Homme pour pouvoir parler de toute autre choſe que de Peinture & de Sculpture; que du moins c'étoit-là l'idée qu'on avoit eue de lui: mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux ſu, c'étoit ces deux Arts, & qu'il ſe tireroit encore plus aiſément de cette matiere là, que des préjugés. Je crois même, ajouta-t il, que parce qu'on ſait que je ne dois pas être fort habile ſur les préjugés, on a pris la liberté de me faire dire ſur cela quelque choſe qui n'eſt pas trop juſte. Straton me dit : *Qu'il faut conſerver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme, & ſe défaire de ceux de l'eſprit pour penſer en homme ſage*; & je réponds bruſquement : *Qu'il vaut mieux les conſerver tous.* Je n'entends pas bien ma réponſe. Ai je voulu dire que le meilleur parti étoit de conſerver tous les préjugés, tant ceux de l'eſprit que ceux de la coutume? Mais il eſt toujours bon de bannir ceux de l'eſprit, puiſqu'ils

font obstacle à la découverte de toutes les vérités. Ai-je voulu dire qu'il valoit mieux ne se pas défaire des préjugés de l'esprit, que de s'en défaire, & de conserver en même temps ceux de la coutume? Mais un Sage seroit un extravagant, s'il falloit qu'il se défît des préjugés de la coutume, & qu'il ne fût pas fait au-dehors comme les autres. Qu'on me dise donc ce que j'ai voulu dire. Je crois que si on eût mis en ma place quelque Philosophe, on l'eut fait parler avec plus de justesse; mais on a cru qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de si près.

Stentor se préparoit à passer au Dialogue suivant, lorsqu'il lui vint de la part de Pluton un ordre de quitter la lecture, & de lui apporter le Livre. Il obéit aussi-tôt, & sortit de l'Assemblée. Tous les Morts, dont le nom est inconnu (& c'est le plus grand nombre), furent extrêmement fâchés de voir cette lecture finie. Ils se réjouissoient aux dépens des Morts illustres qui étoient intéressés dans ces Dialogues. Ils étoient ravis de les y voir maltraités; & pour eux, grace à leur obscurité, ils ne craignoient rien. Ils étoient bien sûrs que l'Auteur ne les attraperoit ni dans les

Hiſtoires, ni dans le Dictionnaire hiſtorique, & qu'ils étoient tout-à-fait hors de priſe d'un homme ſi dangereux. Ainſi, durant que Stentor liſoit, ils étoient proprement à la Comédie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaiſirs.

Pluton s'étoit rendu aux prières d'une infinité de Morts modernes, qui avoient été le conjurer qu'il ne ſouffrît point qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient repréſenté, que du moins, pour les Anciens, leur réputation étoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Modernes, qui n'étoient pas ſi bien établis, il étoit important qu'on ne prît pas ſur leur chapitre des impreſſions déſavantageuſes, & que leur gloire, qui ne faiſoit encore que de naître, étoit trop foible pour réſiſter à toutes ces plaiſanteries. Voilà pourquoi Pluton envoya quérir Stentor, & ſe ſaiſit de ſon Livre, dans le deſſein de ne le laiſſer jamais voir à perſonne : mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lu le reſte en allant trouver Pluton, & cela fut cauſe que Pluton l'obligea au ſecret, par les ſermens les plus redouta-

bles qui ſe faſſent aux Enfers : mais à dire le vrai, tous les ſermens des Enfers ne ſont pas grand'choſe; les Morts ne craignent plus de mourir.

Quel reſpect Stentor s'attira de tous les Modernes ! Ils alloient lui faire la cour avec grand ſoin, pour l'empêcher de parler & de révéler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, & le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point. Mais Stentor, qui ſe plaiſoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le ſilence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il lui ſoutenoit tout en colère qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues ; mais le ſecret ne put durer fort long temps.

Un jour, David Riccio eut la hardieſſe de ſoutenir à Achille, qu'ils avoient été tous deux Joueurs de Luth, mais avec cette différence, qu'Achille s'étoit amuſé à en jouer, tandis qu'il eût été queſtion de faire le devoir d'un grand Capitaine ; & que pour lui, il avoit quitté le Luth, pour prendre en main le Gouvernement d'un Royaume. La diſpute alla ſi loin, que les Héros

de l'Iliade qui en furent avertis, vinrent fondre ſur David Riccio, dont l'inſolence leur donnoit en même temps de la ſurpriſe & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoiqu'il ne ſoit Héros que par la force de ſes poumons. Il ſe mit à crier d'un ton redoutable, & propre à ſe faire entendre par tout l'Enfer: Eſt-ce là le téméraire qui oſe ſe comparer à Achille? Je veux bien qu'il ſache que, quoiqu'il ait été Miniſtre d'Etat, on ſe ſouvient toujours de ſon origine, & que dans les nouveaux Dialogues, on lui donne un caractère auſſi bas qu'au plus miſérable Violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'étoit flatté qu'après ſes aventures, & le rang qu'il avoit tenu dans le monde, il ne paſſeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé; & il ne lui fût jamais tombé en penſée que, malgré toutes les entrepriſes ambitieuſes qu'il avoit faites, on le pût dépeindre comme un homme lâche & timide. Achille fut vengé, par le trouble & par la confuſion de David Riccio; & la Ducheſſe de Valentinois, qui ſe trouva là préſente, inſulta encore à ce malheureux, en diſant qu'elle n'avoit jamais de joie plus

ſenſible, que quand elle voyoit rabattre l'orgueil de ces ſortes de gens à qui la fortune avoit fait oublier la baſſeſſe de leur naiſſance, & qu'elle remercieroit volontiers, ſi elle pouvoit, l'Auteur des Dialogues, de ce qu'il avoit maltraité David Riccio.

Stentor ne put s'empêcher de repliquer à la Ducheſſe: Et remercieriez-vous cet Auteur, s'il faiſoit rouler toute votre hiſtoire ſur ce que vous avez été une vieille Coquette? Que voulez-vous dire, reprit-elle, en changeant de viſage? Je veux dire, répondit Stentor, que dans les nouveaux Dialogues, vous diſputez à Anne de Boulen le prix de la Coquetterie; & qu'enfin, vous l'emportez ſur elle, parce que vous vous etes fait aimer, toute grand-mère que vous étiez. Je me vante donc de mon âge, dit la Ducheſſe? cela n'eſt point du tout naturel; les femmes ne veulent point d'un mérite qui ſoit fondé ſur les années. Votre Auteur ne connoit donc pas bien les femmes, répondit Stentor; car il vous fait bien fière de votre âge.

Molière ne put laiſſer paſſer cette occaſion de plaiſanter ſur les Vieilles qui conſervent encore toutes leurs inclina-

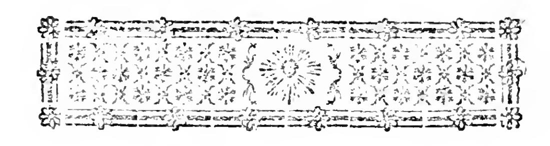
tions galantes, & ſur les ſoins que les Femmes prennent pour déguiſer leurs années. Il traita cette matière ſi agréablement, que Stentor, tout ſurpris de l'entendre, lui dit : Mais ce n'eſt point ainſi que vous parlez dans les nouveaux Dialogues? Vous y tenez de certains diſcours de Philoſophie, qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des Diſcours de Philoſophie, s'écria Molière! On ſe moque. Mon caractère eſt-il ſi peu connu, qu'on ne puiſſe pas me faire parler ſur des ſujets qui me conviennent. Je ne ſais, répondit Stentor; mais enfin, j'aimerois bien mieux vous entendre ſur ces Vieilles que vous nous dépeignez ſi plaiſamment, que ſur cet ordre de l'Univers dont vous entretenez Paracelſe.

Ce fut ainſi que Stentor commença à divulguer le ſecret, & enſuite il ne ſe contraignit plus du tout à le garder. Deſcartes apprit que lui, qui eſt le Père des Tourbillons & de la Matière ſubtile, il parloit de Colin-Maillard, & qu'on le faiſoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague ſut qu'elle diſoit à Soliman des choſes qui démentoient aſſez la pruderie dont elle ſe piquoit. Il n'y eut que Montézume qui fut content.

Quand

Quand ce Roi du Mexique eut ſu combien on le ſuppoſoit habile dans l'Hiſtoire Grecque & Romaine, il en conçut tant de vanité, qu'il oſa diſputer contre Thucydide & Tite-Live. Auſſi ne ſuivit-il pas tous ces Morts modernes, qui allerent porter leurs plaintes au Roi des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lu les Dialogues, s'aviſèrent, à l'exemple de ces derniers, de ſe plaindre auſſi; & la foule fut auſſi grande chez Pluton, qu'elle l'avoit été la première fois. Il fut fâché de ſe voir engagé de nouveau à un examen ſi ennuyeux; mais il ne pouvoit pas refuſer la juſtice à ſes Sujets. Du moins il voulut, pour éviter la confuſion, que chacun mît ſes plaintes par écrit; & quand il les eut reçues toutes, il fut aſſez étonné de trouver parmi ce nombre une Requête, dont voici les termes.





A

PLUTON.

REQUÊTE DES MORTS DÉSINTÉRESSÉS.

Roi des Enfers. Nous commençons par vous protester que l'on ne parle de nous en aucune manière dans les nouveaux Dialogues. Nous sommes heureusement échappés à l'Auteur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugés propres pour ses desseins : mais nous ne laissons pas de nous intéresser pour le sens commun, qui est blessé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce Livre. Permettez-nous de vous les marquer, & de vous en demander justice.

Les Belles sont de tous Pays, & les

Rois mêmes ni les Conquérans n'en sont pas.

Est-ce que les Belles sont reconnues par-tout pour belles, & que les Rois ni les Conquérans ne sont pas reconnus par-tout pour Rois ou pour Conquérans ? Mais qu'une Belle Chinoise vienne en Europe, pour voir si on l'y trouvera belle avec son visage plat, ses petits yeux & son nez large ; elle s'appercevra bien que les Belles ne sont pas de tous Pays. Un Conquérant Chinois, qui pourroit venir jusqu'en Europe, s'y feroit assurément bien mieux reconnoître pour un Conquérant, si la fortune le favorisoit ; & Alexandre lui-même, dont il est question dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens ? Phriné n'eût pas été leur charme. Un Grec savoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs : mais une Grecque n'y eût pas su si bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté sont différens dans les Nations ; mais dans toutes les Nations, on cède au plus fort. Ainsi, les Conquérans sont de tous Pays, & les Belles n'en sont pas.

Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroît pas trop juste. Nous convenons que les louanges

qu'on arrache de la bouche de ses Ennemis mêmes, sont de vraies louanges : mais ce sont de vraies louanges aussi, que celles qui sont données par des gens qui ne se font point tant de violence pour les donner. Il n'est point besoin que ceux qui louent ne le fassent qu'à regret. Titus, que l'on avoit nommé les délices du Genre Humain, devoit-il donc n'être point flatté de cette louange, parce que ses Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la méritât ? Et Attila étoit-il mieux loué par ceux qui, en l'appellant le Fléau de la colère céleste, étoient bien fâchés d'être réduits à le reconnoître pour un grand Homme de Guerre ?

L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractère ; elle est inquiète, pleine de projets chimériques ; elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis.

Croiroit-on que ce fût par toutes ces qualités que l'Auteur prétend distinguer l'ambition d'avec l'amour ? Il faut que l'amour soit devenu bien tranquille. Il eût aisément passé pour un ouvrage de l'imagination, du temps que nous étions vivans ; car il étoit inquiet & plein de projets chimériques, & ne se contentoit presque jamais. Nous croyons

pourtant qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'Auteur oppose l'amour à l'ambition ; & après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour étoit reconnu pour une passion si paisible & si douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition.

De quelle manière devîntes-vous fou? D'une manière fort raisonnable.

Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourvu que nous ne la retrouvions pas au bout de dix lignes. Je fis des réflexions si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

Les frénétiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres.

Si les frénétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est pas être fou, que d'appeller fous ceux qui le sont.

Voilà, Roi des Enfers, les endroits les plus considérables dont nous avons cru être obligés de nous plaindre, par le seul intérêt de la raison. Il y a parmi nous des Morts Grammairiens, qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions

qu'ils trouvoient à reprendre dans les nouveaux Dialogues. Nous n'avons point été de leur avis. Les critiques qui se font aux Enfers doivent être plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses & non pas sur les mots ; & de plus, comme l'Auteur change volontiers ses expressions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace sur les pensées, puisque c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos décisions avec impatience. Faites voir, grand Roi, que vous êtes l'Apollon des Enfers, & que le Styx vaut bien l'Hippocrène.

Pluton répondit à cette Requête de la manière du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit seroit tenu pour bien critiqué; & sur les plaintes des autres Morts, voici des Réglemens qu'il fit, de l'avis d'Eaque & de Rhadamante.

I.

Que nonobstant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Hérostrate, il seroit rétabli dans sa mauvaise réputation.

II.

Que des Amans fidèles ne passeroient

point pour être aussi rares que des Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'autres raisons pour justifier son aventure.

III.

Qu'il ne seroit point permis de railler Homère deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

Que Scarron reconnoîtroit publiquement, que hors des Dialogues il le cédoit en tout à Sénèque.

V.

Que Molière ne parleroit point de Philosophie, ni Descartes de Colin-Maillard.

VI.

Que Montézume ne sauroit à fond que l'Histoire du Mexique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans des Dialogues plus d'esprit qu'Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point d'a-

vantage de la dangereuse Chymie de Raimond Lulle.

IX.

Que Candaule ne seroit point d'une humeur si paisible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux Maris, & que Gigés auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Faustine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, & Roxelane à Faustine.

XI.

Que Platon ne seroit point Galant, mais seulement Philosophe.

XII.

Que la Duchesse de Valentinois seroit dispensée de se vanter de son âge.

XIII.

Que David Riccio pourroit parler quand il voudroit en Ministre d'Etat, & ne seroit point obligé à n'avoir que des sentimens d'un Joueur de Luth.

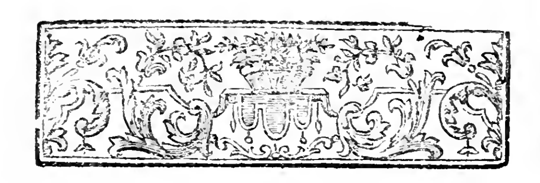
XIV.

X I V.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le Fleuve Léthé, pour lui faire perdre la mémoire de ses mauvaises pointes, & que l'on donneroit un an à Parméniſque pour s'expliquer, auſſi bien qu'à Raphaël d'Urbin.

Ces Réglemens furent publiés par tout l'Enfer, avec défenſe expreſſe à tous Morts de venir encore étourdir Pluton ſur cette matière, à moins que quelque Vivant ne s'avisât de copier le Copiſte par de nouveaux Dialogues, qui méritaſſent d'être critiqués.

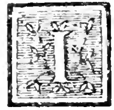




LETTRES GALANTES.

A MADAME DE G.

LETTRE I.



IL y a long-temps, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, ſi vous aviez le loiſir d'être aimée de moi : mais vous êtes trop occupée par je ne ſais combien d'autres Soupirans, & j'ai jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque temps plus favorable où je le placerai. Peut-être votre cour ſera-t-elle moins groſſe, pendant quelque petit intervalle; peut-être ſerez-vous bien-aiſe d'inſpirer de la jalouſie & du dépit à quelqu'un, en faiſant paroître tout-à-coup

un nouvel Amant. Comptez que vous en avez un de réſerve, dont vous pourrez vous ſervir quand il vous plaira. Je tiendrai toujours mes ſoins & mes vœux tout prêts ; vous n'aurez qu'à me faire ſigne que je commence, & je commencerai. Ne dites point que vous n'aimez de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainſi il eſt temps que je vienne, parce que je ferai toujours nombre. Ayez plus d'économie & de ménage. Les Belles ont ſouvent vingt conquêtes à la fois ; & quand tout cela vient à manquer en même temps, figurez-vous la déſolation. Gardez quelque choſe pour l'avenir ; j'attendrai quinze ou vingt ans, ſi vous voulez. Je me paſſerai à un peu moins d'éclat que vous n'en avez aujourd'hui : je vous relâche cette extrême vivacité dont eſt votre teint ; auſſi-bien il y a beaucoup de ſuperflu dans votre beauté. Je ne veux que le néceſſaire, que vous aurez toujours. Quand vous me donnerez le temps que je vous demande, ce n'eſt qu'un temps que vous auriez donné aux réflexions. Encore puis-je me flatter que je vaux mieux qu'elles, & que je vous occuperai plus agréablement. Les plus petits ſentimens valent mieux que les

plus belles réflexions. Au lieu de rêver creux, ou de ne rêver à rien, vous pourrez rêver à moi. Adieu, Madame, jufqu'à nos Amours.

A MONSIEUR DU T.

LETTRE II.

ON dit qu'outre votre procès, vous avez de l'amour, & que vous aimez la Femme de votre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maifon de fes Juges que du chagrin, de la haine, du dépit ; & vous, vous y avez pris de la tendreffe. Je ne conçois pas comment, dans un homme qui plaide, il refte encore quelque chofe qui puiffe aimer ; mais peut-être auffi n'aimez-vous que pour plaire mieux. Il vous eft plus commode d'attendre dans la chambre de Madame, que dans l'anti-chambre de Monfieur, où vous vous promeneriez avec d'autres Plaideurs, qui vous conteroient leurs affaires, & ne vous donneroient pas la confolation d'écouter la vôtre attentivement. Vous avez bien fait de convertir en affidui-

tés amoureuſes les fâcheuſes aſſiduités qu'il falloit avoir dans cette maiſon-là ; & encore vaut-il mieux faire ſa cour à la Dame du logis qu'au Secrétaire. Il ne vous coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre ; au contraire, je crois que vous y gagnez, & que les rigueurs du Secrétaire auroient paſſé celles de la Dame, quelque vertueuſe qu'elle ſoit. Je ris, quand je ſonge que vos tendres ſoins ne lui demandent apparemment qu'une bonne ſollicitation auprès de ſon mari, & qu'elle s'applique les ſoupirs que vous pouſſez pour le gain de votre cauſe. Je ne doute point que vous ne mettiez ſur ſon compte les nuits que vos affaires vous font paſſer ſans dormir. C'eſt aſſurément un beau ſecret, que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais ſi vous êtes amoureux tout de bon, que vous êtes occupé ! Conter vos raiſons au mari & à la femme tour-à tour ! Parler procès à l'un, & galanterie à l'autre ! Au ſortir d'un cabinet où l'on a crié avec une eſpèce de fureur, aller ſoupirer tendrement dans une chambre ! N'avoir que la diſtance de deux appartements, pour quitter le hideux perſonnage de Plaideur,

& prendre l'agréable perſonnage d'Amant ! La tête ne vous tourne-t-elle pas quelquefois ? Ne vous méprenez-vous point, & ne parlez-vous point de galanterie au mari, & de procès à la femme ? Vous vous allez faire une grande habitude de vigilance. Vous avez des Rivaux d'un côté, & de l'autre des Parties, & ce ſont autant de perſonnes dont il faut éclairer la conduite. Vous ſerez bien habile, ſi vous empêchez que les uns ne vous faſſent quelque ſupercherie, tandis que vous ſongerez aux autres. Vous verrez qu'ils ſe ligueront enſemble, & que tantôt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantôt on mettra une fauſſe piece dans le procès. Adieu, Monſieur. Si vous n'aimez pas tout de bon, vous entendez bien vos affaires ; ſi vous aimez, vous vous êtes fait bien des affaires nouvelles.

AU MÊME.

LETTRE III.

JE ne doute point que le compliment de condoléance qu'il faut vous faire ſur

la perte de votre procès, ne doive être accompagné d'un compliment de congratulation. Votre affaire étoit fort bonne, & vous l'avez perdue. Cela veut dire que vous plaisiez à Madame de L. Vous n'avez que trop bien sollicité votre Rapporteur, & que trop engagé dans vos intérêts une personne qui le touchoit. La justice que l'amour vous a rendue, vous a attiré l'injustice du Palais. Je vous crois consolé de reste; car l'homme galant l'emporte bien chez vous sur le plaideur. Il n'y a que six mois que vous plaidez, & il y a vingt ans tout au moins que vous êtes galant : il étoit bien raisonnable que vous réussissiez mieux dans le métier où vous avez plus d'expérience. Songez que vous étiez déshonoré, si vous aviez gagné le procès, & manqué la Dame. C'est comme si un homme d'épée avoit bien résolu une question de Philosophie, & s'étoit mal battu. Tous ceux qui perdent leur cause, ne sont pas vengés comme vous; & la femme du Rapporteur ne répare pas toujours les torts que le mari leur a faits. Vous allez être plus amoureux de cette belle Dame, que vous ne l'avez encore été; la haine que vous avez pour son époux, tour-

nera à ſon profit. Au reſte, vous qui avez toujours été diſcret à l'égard des Belles, gardez-vous bien de vous plaindre du procès perdu. Vous ne ſauriez parler de l'injuſtice du mari, ſans publier les faveurs de la femme; ſur-tout une requête civile ſeroit la choſe du monde la plus indiſcrette & la plus contraire aux loix de l'Amour. N'y ſongez ſeulement pas; prenez votre parti doucement, & comptez ce que votre Rapporteur vous fait coûter, au nombre des dépenſes que vous avez faites pour les Dames.

A MONSIEUR le M. DE V.

LETTRE IV.

POURQUOI vous moquez vous tant de notre ami le Chevalier, ſur ce qu'il aime une Griſette? Vous voudriez donc qu'on ne pût entrer dans un cœur que comme on entre dans l'Ordre de Malte, en faiſant ſes preuves? Pour moi, je trouve deux beaux yeux auſſi nobles que le Roi, & je ne demande point qu'ils me produiſent d'autres titres, que

de la vivacité & de la douceur. Croyez-vous que je pardonne la laideur d'un visage, parce que ce visage-là sera descendu de vingt Ducs. Point du tout. Je compte toutes les laides pour roturieres. J'ai pourtant vu des gens, qui, dans des personnes assez éloignées d'être belles, aimoient seulement leurs illustres Ancêtres, & les titres de leur Maison : mais je vous avoue que je n'aurois pas les sentimens assez élevés pour être amoureux d'un arbre généalogique. Si notre Chevalier étoit dans le Pays où l'on choisit les Rois à la bonne mine, il aimeroit présentement une Princesse : mais parce qu'il est en France, il n'aime qu'une Grisette. Hé bien, il n'a qu'à la prendre pour une Princesse étrangère, qui n'est pas reconnue. Sérieusement, si vous sentiez votre cœur sur le point de s'aller rendre à une jolie personne, l'arrêteriez-vous pour dire: *Attendons; nous sommes contens de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la noblesse?* Je suis sûr que votre cœur préviendroit bientôt votre examen. Le goût du Chevalier me semble fort bon. Il n'y a presque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde, ni teint, ni taille, ni

ſentimens; la nature s'eſt refugiée chez les Griſettes, & il l'y va chercher. Tout le malheur eſt qu'il ne ſoupirera point dans des appartemens de ſept pieces de plain-pied, & ſuperbement meublés, & que dans toute la maiſon où ſa Maîtreſſe ſera, il ne verra rien de ſi beau qu'elle: mais s'il a deſſein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les gens comme lui font entendre d'ordinaire à ces Belles-là, qu'il n'eſt pas du bon air de ſe défendre; que ce n'eſt point là comme en uſent les femmes de qualité; & là-deſſus, ces pauvres créatures ſe rendent, ſeulement pour montrer qu'elles ſavent vivre. Je veux qu'on reſpecte la ſimplicité; ſi l'on veut être fourbe, qu'on le ſoit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie eſt établi.





Eisen inv. Cl. Duflos Sculp.

Autant en emporte le vent

A MADEMOISELLE DE C*,

Qui étoit nouvellement venue d'Angleterre en France.

LETTRE V.

JE vous écris, Mademoiſelle, dans une Langue que vous n'entendez pas encore beaucoup; mais en récompenſe, je vous écrirai ſur une matière que vous n'aurez pas de peine à entendre. Quand je vous dirai que je vous trouve la plus aimable perſonne du monde, je crois que vous n'aurez pas beſoin d'interprète. Vous devriez m'entendre, même en Chinois; car après qu'on vous a vue, que peut-on vous dire autre choſe? J'ai bien vu des vaiſſeaux, qui ayant preſque fait le tour du monde, revenoient en France, chargés de curioſités étrangères: mais ils n'ont jamais rien apporté de ſi curieux que ce que le vôtre a apporté, quoiqu'il n'ait pas fait un grand voyage. En vérité, ce n'eſt pas parce que vous venez d'un autre Pays, que je vous eſtime tant. Fuſſiez-vous Fran-

çoiſe, je vous eſtimerois encore beaucoup. Cependant, il me ſemble que votre petit jargon étranger contribue un peu au plaiſir que je me fais de vous voir. Vous ne ſauriez croire combien votre viſage s'anime, & combien il naît de graces au moment que vous cherchez un mot. Toute l'éloquence qui manque alors à votre bouche, eſt dans vos yeux. Je ne ſais plus comment on peut aimer des perſonnes qui parlent François ſans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenez point mieux que vous ne le ſavez; ce ſeroit mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui ſont d'un uſage indiſpenſable. *Aimer*, par exemple, *ſoupirer*, *tendreſſe*; avec cela, vous irez loin. Que j'envie, Mademoiſelle, le bonheur de celui pour qui vous bégayerez ces mots là!

A MADEMOISELLE DE I.

LETTRE VI.

MON devoir m'oblige, Mademoiſelle, à vous parler d'une choſe qu'il

y a long-temps que je vous cache. Je ſuis bien fâché de ne vous la pouvoir plus diſſimuler, & d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être ; mais enfin, je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conſcience en murmureroit trop. Il y a aujourd'hui juſtement un mois, Mademoiſelle, que je vous aime. Vous prendrez cela comme il vous plaira ; vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colère : pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conſcience ; après cela, je ne m'inquiète de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuſte que de voir une auſſi aimable perſonne que vous, ſans l'aimer. L'amour eſt le revenu de la beauté, & qui voit la beauté ſans amour, lui retient ſon revenu d'une manière qui crie vengeance. Je ne pourrois pas dormir, ſi je me ſentois l'ame chargée de ce péché là. Vous me direz que je dois vous aimer ſans vous le dire. J'entends bien votre expédient, Mademoiſelle ; mais vous ſavez que quand on paye, on eſt bien aiſe d'en tirer quittance, ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en même temps que je m'en acquitte. Que

ſais je? Vous viendriez peut-être quelque jour m'inquiéter là-deſſus; il n'eſt rien tel que de prendre ſes ſûretés. Vous auriez beau me dire que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne ſait ce qui peut arriver; vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il eſt ſûr que quand vous ſaurez que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.

A LA MÊME.

LETTRE VII.

VOUS vous êtes bien gendarmée de ma déclaration; vous êtes bien ſatisfaite de vous-même; votre vertu a fait ſon tintamarre: mais voulez-vous gager qu'au bout du compte vous m'aimerez? Oui, je ſais bien ce que je dis; je ſais bien ce que je ſens, qui me répond que je me ferai aimer. N'ayez point ſi bonne opinion de votre indifférence; j'ai de la conſtance pour vaincre quatre indifférences comme la vôtre. Le temps ne me coûte rien, en fait d'auſſi jolies perſonnes que vous. Faut-il des années? Hé bien, des années, ſoit. Je n'ai rien de plus agréable

à faire. Vous ne m'accorderez aucunes graces? Je vous jouerai le tour d'aimer jusqu'à vos duretés. Vous ne me ferez que des graces très-légères? elles me paroîtront d'un très-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'opposerez des Rivaux? Je les ferai tous déserter par mes assiduités, & par le désespoir ou je les mettrai de vous pouvoir rendre autant de soins que moi. Enfin, prenez tel parti qu'il vous plaira: je ferai enrager votre lassitude; & après bien du temps, comblée de services, de fidélité, de tendresse, de respect, vous ne saurez plus de quel côté vous tourner, & il faudra m'aimer par lassitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'est que quand vous m'aimerez, je ne vous en aimerai pas moins. Vous allez compter cela pour rien; mais sachez que c'est une grande promesse que je vous fais. Vous vous imaginez, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laisser-là vos Amans des années entières sans les aimer; & après cela, vous vous avisez, quand il vous plaît, d'aimer à votre tour: mais qu'arrive-t-il? Ils ont commencé d'aimer plutôt que vous; ils finissent plutôt, & vous achevez la carrière toutes seules,

Vous n'aurez point cet inconvénient-là à craindre avec moi. J'aime fort bien, quoique je ſois aimé. Si vous ne m'en croyez pas, c'eſt un point de fait qui gît en expérience : éprouvez-le.

A LA MÊME.

LETTRE VIII.

DEPUIS que je ſuis votre Amant déclaré, j'ai fait bien du progrès auprès de vous. Vous ne voulez plus être un moment ſeule avec moi; vous ne me recevez plus à votre toilette; vous ne ſouffririez pas que je vous euſſe pris le bout du doigt. Bon, Mademoiſelle, cela va bien; j'avance. Vous me retranchez toutes les faveurs que vous m'accordiez par nonchalance ou par mégarde: je n'aurai plus rien qui ne ſignifie quelque choſe. Il eſt vrai qu'il faut retourner ſur mes pas, & que vous me remettez au beau commencement; mais n'importe. Par la voie que j'avois priſe, on avance beaucoup d'abord, & on eſt après tout étonné qu'on n'avance plus du tout; au lieu que par la nouvelle

velle voie que vous me faites prendre, on avance très lentement, mais on avance toujours. Il n'eſt rien tel que les méthodes régulières. Voyez où en ſont Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome; cependant ces Héros-là, avec leurs pas de tortue, ne laiſſent pas d'arriver au douzième. J'ai ſeulement un petit conſeil à vous donner. On voit que vous me traitez plus mal qu'à l'ordinaire, & on devine par-là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque choſe entre vous & moi. Vous pourriez même me traiter ſi mal, qu'on croiroit que vous m'aimeriez. Ne publiez point notre commerce, Mademoiſelle, je vous en conjure. Ayez devant le monde plus de diſcrétion que vous n'en avez, & faites-moi quelques faveurs qui ſauvent votre réputation. Eſt ce à moi à être plus diſcret que vous? Eſt-ce aux Hommes à faire ces ſortes de prières-là aux Dames. Admirez, s'il vous plaît, combien je ſuis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres, qui ménageroient moins l'honneur des Belles, vous prieroient de leur continuer vos rigueurs; mais pour moi, je ne ſuis point de ces Fanfarons-là.

A LA MÊME.

LETTRE IX.

JE vais m'éloigner de vous pour quelque temps, Mademoiſelle, c'eſt-à-dire, que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'abſence a pour moi cette propriété-là, qu'elle n'a, je crois, pour perſonne; elle m'attendrit. Je me figure toujours les gens que je ne vois point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous préſenterez à moi ſenſible, reconnoiſſante. Je m'imaginerai que ſi je vous voyois, vous auriez cent petites bontés pour moi; je ſerai plus charmé de votre idée ſur cet article-là, que je ne l'ai été de vous même. Si vous prétendiez, par votre ſévérité, vous établir chez moi un caractère d'Héroïne, en vérité, vous perdriez bien votre peine: dès que je ne vous vois plus, il ne me ſouvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce qui ne s'accoutume point à ſe les repréſenter; il faut

que je les voie pour les croire. Je ſais bien qu'à mon retour, vous travaillerez fortement à redreſſer le mauvais pli que mon imagination aura pris : mais toujours j'aurai eu, malgré vous, un peu de bon temps pendant l'abſence. Je ſerai trop heureux, ſi je ne fais pas la folie de revenir le plutôt que je pourrai. Si vous voyez ma fidélité avec quelque plaiſir, je vous promets que je vous ſerai encore plus fidèle, abſent que préſent. Je ne puis rien voir de ſi aimable que votre idée, purifiée de vos défauts, & je n'aurai qu'elle dans la tête : mais quand je vous vois rigoureuſe au dernier point, je puis voir quelque choſe, qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper; je ne vous aime que parce que je ne connois rien de plus digne d'etre aimé; & du jour que j'aurai découvert ailleurs plus de mérite, ne comptez plus ſur moi. J'ai bien exactement calculé ſi ce que vous avez d'eſprit & de beauté parдеſſus les autres, récompenſoit le moins de tendreſſe que vous avez. J'ai trouvé qu'il le récompenſoit, & ſur cela je me ſuis mis à vous aimer. Je ne ſais pourtant s'il ne ſe pourroit pas rencontrer quelque perſonne qui aimât aſſez bien,

pour regagner par-là les autres avantages que vous auriez ſur elle : en ce cas-là, je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous ; car enfin, il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'eſprit qui touchent : la tendreſſe vaut encore ſon prix ; & il eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur, comme ſur la Pomme de Diſcorde : *A la plus aimable.*

A LA MÉME.

LETTRE X.

NE ſavois-je pas bien que l'abſence étoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur ? Je n'ai jamais été plus rempli de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce ſoit, & ſur le chemin même, je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage, je ne rencontrai perſonne, & je ne pus faire autre choſe que ſemer toute la route de ſoupirs, qui retournoient ſur mes pas. Le lendemain, je joignis un Cavalier, dont le bon air & la bonne mine me firent eſpérer qu'il

ſeroit homme à vous connoître. Après que nous eûmes épuiſé les lieux communs des Voyageurs, je lui demandai d'où il venoit; il venoit de.... auſſi-bien que moi. J'eſpérai beaucoup. Je le mis en termes généraux ſur le chapitre des Dames de la Ville: je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une ſeule qui pût paſſer pour belle; & cela, comme vous voyez, pour l'engager à me dire le contraire, & à vous nommer: mais mon homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il eſt vrai qu'il me parloit toujours agréablement, & avec beaucoup de politeſſe. Enfin, plein de l'impatience de venir à mes fins, je lui nomme comme une belle perſonne Mademoiſelle de V.... & lui demande s'il la connoiſſoit. Il me dit qu'il l'avoit vue. Me voilà plein d'eſpérance. Je vous nomme; il ne vous connoiſſoit point, & il me dit pour ſes raiſons qu'il n'avoit fait que paſſer par.... & n'avoit vu que par haſard Mademoiſelle de V..... Alors je donne un coup d'éperon, & le laiſſe-là. Il vint dîner à la même Hôtellerie où j'étois déja arrivé; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de ſa converſation, quelque agréable qu'elle fût, puiſqu'il ne parloit point de vous.

J'ai été plus heureux à ma campagne: j'ai trouvé dans ces déserts éloignés le Baron de..., que vous connoissez un peu. Je lui ai fait croire qu'il étoit amoureux de vous, pour avoir occasion de lui en parler souvent. Je lui porte votre santé avec un souris fin & malicieux, & il la reçoit de même. J'avoue que j'achète un peu cher le plaisir de parler de vous. Tout le mérite de cet homme-là consiste à se connoître en Bêtes. Il n'a dans l'esprit que ses chiens & ses chevaux, & je vous assure que j'ai souvent peine à lui faire quitter cette matière-là, pour le mettre sur votre chapitre. Aussi je ne lui demande presque pas de réponse : il me suffit qu'il m'écoute; & au fond, le Baron vaut encore mieux qu'un écho, ou un autre sourd. Quand je ne l'ai point, j'ai de grandes allées sombres, qui sont extrêmement dangereuses pour un Amant; elles inspirent des rêveries pernicieuses, & c'est une chose mortelle que le souvenir de votre beauté, fortifié de ces allées-là. Il est encore venu des rossignols, avec qui assurément vous vous entendez. Vous me les avez envoyés, afin qu'ils m'enfonçassent encore la tendresse dans l'ame par leurs chansons. Ils les chantent si bien, qu'il faut

qu'ils les aient apprises de vous. Je suis d'une foiblesse étrange; je n'oserois plus entendre un ruisseau qui gazouille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec votre idée, je la tutoie. N'en soyez pas scandalisée. Votre idée m'est devenue extrêmement familière.

A MONSIEUR C...

LETTRE XI.

EST-IL vrai, Monsieur, que vous perdez l'esprit? On nous a dit que vous devenez Philosophe, mais d'une Philosophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyez plus qu'il y ait de couleurs; vous soutenez que les bêtes sont des machines comme des horloges; enfin, vous renversez tellement toutes choses, que l'on ne sait plus où l'on en est. J'en parlois l'autre jour à Madame de B.... qui est fort de vos amies, & qui en vérité a bien regret à votre raison. Elle étrangleroit Descartes, si elle le tenoit. Aussi faut-il avouer que sa Philosophie est une vilaine Philosophie; elle enlaidit

toutes les Dames. S'il n'y a donc point de teint, que deviendront les lis & les roſes de nos Belles. Vous aurez beau leur dire que les couleurs ſont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets ; les Dames ne veulent point dépendre des yeux d'autrui pour leur teint : elles veulent l'avoir à elles en propre ; & s'il n'y a point de couleur la nuit, M. de N... eſt donc bien attrapé, qui eſt devenu amoureux de Mademoiſelle D. L. G. ſur ſon beau teint, & l'a épouſée ? Il ſeroit fort fâcheux pour lui de croire tenir le plus beau blanc & le plus bel incarnat du monde, & de ne tenir rien. Nous fimes encore un raiſonnement, Madame de B.... & moi, qui aſſurément vous embarraſſera. Vous dites que les bêtes ſont des machines, auſſi-bien que des montres? Mais mettez une machine de chien & une machine de chienne l'une auprès de l'autre; il en pourra réſulter une troiſième petite machine: au lieu que deux montres ſeront l'une auprès de l'autre toute leur vie, ſans faire jamais une troiſième montre. Or, nous trouvons par notre Philoſophie, Madame de B... & moi, que toutes les choſes qui étant deux, ont la vertu de ſe faire trois, ſont d'une nobleſſe

bien

bien élevée au-dessus de la machine. Nous vous donnons du temps pour nous répondre ; nous savons bien qu'il faudra que vous consultiez vos livres. Madame de B.... vous avertit par moi, que quand vous viendrez ici, elle ne vous recevra point chez elle, si vous ne faites réparation à son teint ; & moi je vous assure que je suis une machine montée à vous estimer & à vous aimer toujours.

A MADAME D....

Qui prétendoit avoir entretenu quatre heures un Esprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille, à laquelle il s'étoit attaché.

LETTRE XII.

JE commence, Madame, à connoître les gens de l'autre monde : ils ont les mêmes goûts que ceux de ce monde-ci ; ils recherchent votre conversation aussi-bien que nous. Nous pourrez vous bien souffrir, nous autres simples Mortels, après vous être accoutumée aux Esprits ?

Ils vous diſtinguent de la manière du monde la plus honnête. D'ordinaire ces Meſſieurs-là ſont bruſques ; ils ouvrent vos rideaux, tirent votre couverture, vous donnent quelques ſoufflets, & on ne ſait ce qu'ils deviennent. Ils démeubleront toute une chambre, ſans dire pourquoi. Enfin, je n'avois jamais été content de leur procédé, & je trouvois qu'ils ne venoient ici que pour faire des tours de laquais, où le plus ſouvent il n'y avoit pas le mot pour rire. Auſſi y en a-t-il quelques-uns d'entr'eux qui ſe rangent volontairement à l'écurie, & ne ſe jugent dignes que de panſer les chevaux. Mais enfin, il s'eſt trouvé un honnête Eſprit, qui, ſans battre, ni faire de vacarme, a bien voulu entrer dans une converſation réglée. Et dans quelle converſation ? dans une converſation de quatre heures. Il faut que vous ayiez bien du mérite. Ces gens-là n'ont jamais dit quatre paroles ſuivies. Ils ne font que donner des naſardes, parce qu'ils ne daignent entretenir perſonne ; & vous, ils vous entretiennent quatre heures. Vous êtes la première qui ayiez eu un tête-à-tête tranquille avec un Eſprit, lui dans ſon fauteuil, & vous dans le vôtre. Mais voyez comme

cet Eſprit fait vivre : il n'a oſé d'abord s'adreſſer à vous ; il s'eſt attaché à une petite fille, par la bouche de qui il vous a entretenue. Il me ſemble que je vois quelqu'un de vos Amans qui commence par gagner votre Demoiſelle. Aſſurément l'Eſprit a de grandes déclarations à vous faire, puiſqu'il prend ces voies-là. Il ne vous a encore parlé que de matières générales, pour ne vous pas effrayer. Vous dites que vous n'avez rien ſu tirer de lui ſur les affaires de l'autre monde : eh ! mon Dieu, je vois bien ſa politique. Vous êtes aſſez aimable pour lui faire trahir tous les ſecrets du Pays d'où il vient : mais il veut vous vendre ces confidences-là un peu cher ; j'avoue que j'en ferois autant en ſa place. Du moins vous l'aurez bien interrogé ſur ce monde-ci. Je crois vous tenir aſſez au cœur, pour me flatter que vous lui aurez demandé de mes nouvelles, & que vous aurez voulu ſavoir de lui la vérité de tout ce que je vous proteſte. Il n'aura pas manqué de vous dire que j'en proteſte autant à bien d'autres ; qu'une véritable paſſion & moi, nous ſommes des choſes incompatibles ; que je ne ſaurois aller au-delà de l'amitié un peu égayée : mais je vous prie

très-humblement de ne l'en croire pas. L'Esprit est jaloux de moi; il sait que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On est bien malheureux, quand on a des ennemis cachés comme lui. Je ne doute point qu'il n'oublie pour moi la politesse qu'il a eue pour vous; & qu'après vous avoir entretenue fort galamment, il ne vienne m'insulter avec toute l'incivilité qu'ont accoutumé d'avoir ceux de son espèce. Mais j'espère du moins que vous reconnoîtrez bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage, que mes soins & mes assiduités. Je ne m'attendois pas que vous me fissiez des rivaux qui pussent venir déménager ma chambre toutes les nuits, jetter tous les meubles par les fenêtres, & me rouer peut-être de coups, sans que je fusse en pouvoir de m'y opposer: voilà ce que c'est que de m'être adressé à une Dame trop aimable. L'Esprit quittera bientôt assurément la petite Fille qui lui sert de prétexte, & s'attachera à vous-même; mais fût-il ici, je lui dirois en sa présence, que quand il parlera par votre bouche, on ne s'appercevra point que vous y ayiez rien gagné.

A MADEMOISELLE DE I.

LETTRE XIII.

ON a bien raiſon de dire, Mademoiſelle, que le myſtère eſt un aſſaiſonnement très-néceſſaire à l'amour. Si la paſſion que j'ai pour vous étoit moins connue, un procès que j'ai ici en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Receveur, & je vois bien qu'il ſe moque de mes pourſuites. Il cherche à gagner toujours du temps, parce qu'il connoît que je vous aime, & qu'il eſt perſuadé que j'aurai la foibleſſe de retourner bientôt à.... pour vous voir. J'ai beau faire le méchant, il n'en tient compte. C'eſt grand'pitié, Mademoiſelle, qu'il faille eſſuyer vos mépris & ceux de mon Receveur! Il faut que cet homme-là ait pris de vos mémoires, tant il vous imite en tout. Il ſait bien en ſa conſcience ce qu'il me doit, & il a pris une forte réſolution de ne rien payer. Il me chicane de toutes manières ſur les moindres choſes; il m'engage dans des procédures qui ne finiront de dix ans, ſuivant le

train qu'elles prennent. La bonne foi que j'ai avec lui ne le touche point; il ne ſonge qu'à trouver l'occaſion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'eſpère, c'eſt que le Jugement que j'obtiendrai contre lui, ſera valable auſſi contre vous; il ſera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurez rien à y répondre. Je m'en vais preſſer mon homme vivement, non pas à cauſe des quatre mille écus qu'il me doit, mais à cauſe de la tendreſſe que vous me devez. Je m'animerai beaucoup davantage contre lui, & lui ferai moins de quartier, parce qu'il vous repréſente.

A LA MÊME.

LETTRE XIV.

JE m'apperçois de ce que vous m'avez mandé, Mademoiſelle, que vous entreriez dans les intérêts de mon Receveur, & que vous ſolliciteriez pour lui. Comme vous ne cherchez tous deux qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accorder un délai d'un temps infini. Vous allez triompher;

mais j'ai trouvé un moyen de me venger de vous. Je pars, & dans deux jours je vous reverrai. Je vais désormais partager mon temps entre mon Chicaneur & ma Chicaneuse. Le loisir que l'un me laissera, je l'emploierai à agir contre l'autre. Je prévois que vous m'allez donner bien de l'exercice. Dès que je serai auprès de vous, vous me ferez rappeller par votre Associé, qui me donnera quelque assignation; & quand j'en serai à poursuivre l'Associé, il saura bien me faire lâcher prise, en vous obligeant à me mander quelque chose de tendre qui me fera aussi-tôt voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerrirai, & deviendrai un si impitoyable Plaideur, que vous aurez sujet de trembler au moindre avantage que j'aurai sur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fût vous sur qui je commençasse à en avoir, car je vous trouve encore plus obstinée que mon Receveur; & je crois que votre exemple auroit plus de pouvoir sur lui, que le sien n'en aura sur vous. Si vous me payiez mes soins que vous avez reçus, il verroit bien qu'il ne pourroit pas se dispenser de me payer mon argent qu'il a reçu aussi. Ainsi je vais travailler à obte-

nir de vous quelque chofe qui le puiffe convaincre, & je lui ferai auffi-tôt fignifier les faveurs que vous m'aurez faites. Il me feroit commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandis que je ferai auprès de vous, & de n'être plus obligé de retourner plaider à une Jurifdiction de Campagne. Je vous affure que vous m'allez retrouver par cette raifon-là plus ardent & plus paffionné que jamais; & vous ferez peut-être la première qui ferez contente des effets de l'abfence.

A LA MÊME.

LETTRE XV.

JE vous trouvai hier, Mademoifelle, plus belle & plus brillante que jamais. Je ne fais fi vous êtes embellie en effet, ou fi c'eft mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'eft que d'aimer trop, on ne fait jamais bien au jufte la vérité des chofes. De bonne foi, je douterois quelquefois que vous fuffiez auffi aimable que vous me paroiffez, fi je n'entendois dire à bien des gens que

vous l'êtes véritablement. Vous pourriez être laide, que je ne m'en appercevrois pas, car je vous aime jusqu'à la folie: aussi, quand je commençai à vous aimer, comme je sentois que je devois me défier de mon jugement sur votre chapitre, j'allai demander à tout le monde s'il étoit vrai que vous eussiez les grands yeux vifs, l'agréable bouche, & l'air fin que je vous voyois: on me dit qu'il n'y avoit à tout cela aucune illusion; & sur cette réponse, je laissai faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y songe pourtant, je trouve qu'il vaudroit mieux pour moi que vous ne fussiez belle que par mon imagination, plutôt que de l'être effectivement. Dieu sait avec combien de plaisir vous recevriez un amour qui vous embelliroit. Si vous ne m'aimiez pas, je vous rendrois tout d'un coup votre première laideur, en cessant de vous aimer. Mais vous seriez bien fâchée de me devoir votre beauté, car il faudroit que vous n'en fissiez d'usage que pour moi, & ce n'est pas là votre compte. On est bien malheureux que vos agrémens ne doivent rien à personne; cela vous rend trop fière. Je ne sais pourtant si ceux que je vous trouvai hier, ne vous étoient point

inſpirés par quelqu'un. Il eſt ſûr que vos yeux n'étoient pas tout-à-fait au même état que je les avois laiſſés, quand je partis. Il y avoit quelque choſe de changé, un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma paſſion; car ce feu & ce brillant étoient venus pendant mon abſence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en apperçoive. Hélas ! on dit que l'œil du Maître eſt néceſſaire par-tout: mais l'œil de l'Amant l'eſt encore bien davantage. J'ai été éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'euſſe été ici, j'euſſe bien empêché vos yeux de devenir plus vifs; il me ſemble même que je les ſurpris en flagrant délit avec un Cavalier qui étoit chez vous; il vous regardoit, & vous le regardiez. Je veux un peu examiner cette affaire-là. Mon cœur m'a dit que j'ai un rival, mais je ne crois pas légérement mon cœur; car il me dit, par exemple, que vous devriez m'aimer, & cependant m'aimez-vous?



A LA MÊME.

LETTRE XVI.

JE ne doute plus que je n'aie un rival; il ſe déclara hier, par la mauvaiſe humeur ou il fut de me voir long-temps chez vous. J'admire comme vous avez pris votre temps juſte, pendant mon abſence, pour vous faire aimer de lui. Je gage que ſi j'euſſe été préſent, il n'eût jamais oſé ſonger à vous; il eût vu de quelle manière je vous aime, & il n'eût pas cru pouvoir vous aimer autant. Auſſi, comme vous ſavez que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquêtes; mais je vais me montrer à mon rival avec toute ma paſſion. Du moins s'il a votre cœur, j'empêcherai qu'il ne l'ait à bon marché. Peut-être l'inclination que vous euſſiez eue pour lui, eût été cauſe que vous n'en euſſiez exigé qu'une tendreſſe légère, & que vous euſſiez ſuppléé par votre bonté ce qui eût manqué à ſon amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il

tâche de l'égaler, & il auroit honte d'être préféré à un homme qui vous aimeroit plus que lui. Ainsi, par mes soins & mes assiduités, je pousserai votre cœur au plus haut prix qu'il se pourra, & vous m'aurez l'obligation d'être plus tendrement aimée par le rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien raisonnable, vous me tiendriez compte, non-seulement de mon amour, mais encore du sien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnoissance. Cependant, comme je veux être généreux, je consens que vous ne me payiez que ma tendresse, & que pour celle de mon rival, vous n'y songiez point du tout.

A LA JEUNE ANGLOISE.

LETTRE XVII.

IL court un bruit de vous, Mademoiselle : on dit que vous êtes aimée d'un Cavalier Anglois, & que vous n'êtes pas mal dispofée pour lui. Vous moquez-vous ? Falloit il passer la mer pour venir aimer un Anglois en France?

Quel profit tirez-vous de votre voyage? Voilà ce qui fait ſouvent qu'on perd la peine qu'on a priſe d'aller dans des Pays étrangers; on n'y voit que des gens de ſa Nation. Eh! du moins donnez-nous le temps que vous paſſerez chez nous. Je vois bien que l'Angleterre a grand'peur que vous ne lui échappiez, puiſqu'elle vous tient toujours par un Amant Anglois. Mais vous faites une inſulte cruelle à la France, dont vous venez mépriſer tous les Cavaliers. Prenez garde à vous, la France n'eſt point aujourd'hui ſur le pied qu'on ſe moque d'elle; & moi qui vous parle, j'ai tant de zèle pour ma Patrie, que je n'épargnerai rien pour la venger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porſenna: *Si je manque mon deſſein, nous ſommes encore trois cents de la même conjuration.* Soyez ſûre qu'on ne vous laiſſera point de repos. Vous avez répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois, que vous l'aimiez pour la commodité de lui parler & de l'entendre; mais, en vérité, cette raiſon-là n'eſt pas valable. Votre Anglois n'entend que ce que vous lui dites: mais un François entendroit cent choſes que vous ne lui diriez pas; il liroit dans vos yeux

ce que l'autre attend que votre bouche lui dise. D'ailleurs, je vous donne ma parole, qu'en moins de rien vous sauriez notre Langue; elle n'est fort difficile que pour les personnes qui n'aiment point: mais dès qu'on aime un François, la Langue Françoise est aisée. Les Etrangers l'en estimeroient moins, s'ils savoient cela; c'est pourquoi on ne dit pas ce secret à tout le monde: on les fait passer par des grammaires & par des méthodes qui ne finissent point. Mais pour vous, on vous eût fait la grace de vous abréger ce chemin. Ecoutez, il est encore temps; apprenez un peu de François avec moi.

A MADEMOISELLE DE *L. M.*

LETTRE XVIII.

J'APPRENDS avec bien du plaisir, Mademoiselle, que vous êtes sur le point de quitter votre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres frères errans; mais j'en avois une toute particulière pour une aimable petite sœur comme vous. J'étois tout-à-

fait fâché de croire que votre ame, au fortir de votre corps, ne dût pas trouver une auſſi jolie demeure que celle qu'elle quittoit; mais enfin, vous me délivrez de cet article de ma créance, & de bonne foi je me fens foulagé. Je vous affure que le troupeau d'où vous vous étiez égarée, vous recevra fort agréablement, & que vous y tiendrez bientôt le rang de brebis favorite. On m'a mandé qu'après avoir abjuré votre héréfie, vous abjuriez auſſi votre indifférence en faveur de M. le Marquis de C..... C'eft bien fait de quitter toutes vos erreurs en même temps, & de prendre tout d'un coup toutes les opinions faines. Après cela, vous ferez toute renouvellée, nouvelle Catholique, nouvelle mariée, nouvelle doctrine dans l'efprit, nouveaux fentimens dans le cœur. Voyez l'obligation que vous aurez à l'Eglife; dès que vous l'aurez reconnue pour votre Mère, elle vous fera voir par expérience ce que c'eft que le Sacrement de Mariage, que vous autres Hérétiques vous obftinez à ne pas reconnoître pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une manière plus douce, ni en même temps plus forte. Vous

avouerez ſans doute que vous aviez grand tort de conteſter au mariage la dignité que nous lui donnons ; & que quand il n'y auroit que cet article-là, il ne ſeroit pas pardonnable d'être Calviniſte. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverſe ; M. le Marquis eſt plus ſavant Théologien que moi, & il vous inſtruira mieux. Après ce qu'il vous enſeignera, vous pourrez diſputer en Sorbonne. Il a fait, en vous convertiſſant, un trait d'une grande habileté : il a accommodé les intérêts de la Religion & les ſiens ; il s'aſſure mille plaiſirs avec vous, & il faudra encore qu'en l'autre monde on lui tienne compte de ces plaiſirs-là. On le récompenſera d'avoir paſſé ſa vie avec une très-jolie perſonne. J'attends avec impatience, Mademoiſelle, les deux cérémonies, après quoi vous ſerez à nous & à M. le Marquis. Je le nomme le dernier; car, ne lui en déplaiſe, vous appartiendrez à tous les Catholiques avant que de lui appartenir. Il eſt vrai que le dernier à qui vous appartiendrez, ſera celui à qui vous appartiendrez le mieux. Nous autres, nous ne vous regardons que du côté de votre ame : mais lui, il n'eſt pas perſuadé qu'une perſonne con-

ſiſte

ſiſte en une ame toute ſeule; & il croiroit ne vous aimer qu'à demi, s'il ne vous aimoit que par-là. Je ne tiens pas ſon opinion mauvaiſe; & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une manière auſſi parfaite que lui.

A MADAME DE P.

LETTRE XIX.

VOUS êtes bien rigoureuſe, Madame, de ne vouloir point conſentir au deſſein de M. de S.... pour Mademoiſelle votre fille. Vous dites que vous n'approuvez point un mariage entre deux perſonnes qui ſont iſſues de germain: mais croyez-vous que ce ſoit là un obſtacle pour la tendreſſe? Quoi! voulez-vous que M. de S.... trouve Mademoiſelle de P.... moins aimable, parce qu'il eſt fils du couſin germain du père de Mademoiſelle de P....? Ce raiſonnement-là vous paroît bien fort, mais la beauté n'eſt-elle pas encore plus forte? A-t-on toujours ſa généalogie devant les yeux? Et lorſqu'on voit une perſonne touchante, s'aviſe-t-on de pen-

ſer qu'on a un biſaïeul commun avec elle. En vérité, le ſouvenir du biſaïeul eſt bien loin, quand l'arrière-petite-fille eſt préſente avec tous ſes agrémens. Que reprochez-vous à M. de S....? Il eſt trop bon parent; au lieu d'amitié, il a de l'amour: il s'eſt mépris; voilà un grand malheur! Si c'eſt la dévotion qui vous tient, ſongez que tous les gens de l'Ancien Teſtament n'étoient amoureux que dans leur Tribu; & que mille ſix cents ſoixante & quinze ans plutôt, M. de S.... eut été obligé en conſcience d'aimer Mademoiſelle votre fille. Il eſt vrai que les choſes ont changé; mais auſſi on vous prie ſeulement de trouver bon que l'on demande le conſentement de Rome ſur cette affaire. Vous ſavez qu'on y permet les mariages entre des parens, quand leurs biens ſont tellement embrouillés les uns avec les autres, qu'ils ne ſe pourroient ſéparer ſans de grands procès. Véritablement M. de S.... & Mademoiſelle de P...., n'auront pas cette raiſon à alléguer: mais ce qui vaut bien autant, ils diront que les affaires de leurs cœurs ſont tellement embrouillées les unes avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les ſéparer. Si Made-

moiſelle votre fille étoit une héritière en laquelle le nom finît, & qu'elle eût tout le bien de la Maiſon de S..., vous auriez regret que ce bien-là ſortît de la famille, & vous tâcheriez à obtenir une diſpenſe pour la faire épouſer à un parent d'une autre branche. Mais préſentement elle a de la beauté & des agrémens, qui ſont plus rares que le bien, & qui ſortiroient de la famille, pour n'y rentrer peut-être jamais. Pour moi, qui ai l'honneur de vous appartenir, quoique ce ne ſoit que par femmes, je ne laiſſe pas de m'intéreſſer extrêmement à la beauté de la Maiſon de P.... N'allez point, je vous prie, embellir une famille étrangère, en donnant Mademoiſelle de P.... à une autre qu'à M. de S..., ni peut-être enlaidir votre famille, en obligeant M. de S... à faire un autre choix. Voyez combien toute la Maiſon de L... eſt laide; il lui faut plus d'un ſiècle pour en revenir. Profitons de cet exemple; puiſque nous tenons de la beauté chez nous, prenons ſoin de l'y conſerver.



A MONSIEUR DE S.

LETTRE XX.

J'APPRENDS avec toute la joie imaginable, mon cher coufin, que votre difpenfe eft obtenue; il ne vous en a coûté que quelque petite fomme d'argent, avec laquelle vous avez réparé le malheur d'être parent de Mademoifelle de P... On a déclaré qu'elle pouvoit déformais ne vous regarder plus comme un homme de fa famille, & vous traiter en étranger. Mais qu'eft-ce que vous traiter en étranger ? C'eft être tout à vous, & ne vous refufer rien. Je voudrois bien être étranger à ce prix-là. Vous qui n'êtes plus fon parent, vous ferez bien diftingué de ces malheureux qui le font encore. Jouiffez de la difpenfe que Rome vous a donnée, mon cher coufin; mais fongez à quoi elle vous engage, & faites bien voir que ce n'eft pas en vain que la Capitale du monde s'eft mêlée de vos affaires. Une permiffion venue de fi loin, doit opérer de grands effets ici.

Sur-tout levez à Madame de P... tout le ſcrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiſelle ſa fille, & perſuadez-la qu'elle ne pouvoit trouver un autre gendre qui fît auſſi bien l'acquit de ſa conſcience dans le Sacrement; car il la faut prendre par les endroits de dévotion.

A MONSIEUR le C. D. L. R.

LETTRE XXI.

NE me demandez point par où j'ai ſu tout ce que je vais vous dire; il ſuffit que je le ſais, & que je puis vous donner de bons conſeils. Vous aimez, & vous êtes aimé; mais vous avez une ſorte de tendreſſe ſi propre à faire finir bien vîte celle que l'on a pour vous, que je vous aſſure que vous ne ſerez pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdez pas de vue votre Maîtreſſe, vous ne la quittez pas un moment; s'il vient quelqu'un chez elle, vous lui faites bien ſentir qu'il vous interrompt. Pendant des journées entières que vous la voyez, vous ne lui parlez que de

votre amour, & vous lui en parlez d'une manière toujours languiſſante & paſſionnée. Encore un coup, ſi vous êtes aimé dans deux mois, je crierai miracle. La Dame a préſentement des forces pour vous ſuivre ; mais vous aurez bientôt épuiſé tout ce qui eſt dans ſon cœur, & vous ſerez tout étonné qu'il ne lui fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre qu'une certaine meſure de tendreſſe ; il la faut ménager : ceux qui ne ſavent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On ſe plaint des abſences, & on ne fait que ſon devoir, quand on s'en plaint. Cependant, pourvu qu'elles ne ſoient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux Amans : elles renouvellent un amour qui vieilliroit ; & s'il languiſſoit, elles le réveillent. Ce ſeroit à la vérité pouſſer la choſe un peu loin, que de ſe procurer des abſences tout exprès; mais enfin, lorſque le haſard nous en procure, nous devons peſter contr'elles, & ſoupçonner en même temps que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous faites mal de vous ſervir de toute la liberté que vous avez de voir votre aimable Maîtreſſe à toute heure, & des journées entières. Ce que

vous gagnez par une ſi grande aſſiduité, vous le perdrez ſur la durée de votre commerce. Vous ramaſſerez en un jour ce qui pourroit être répandu dans toute une ſemaine. C'eſt une autre faute de la même eſpèce, de ne parler que d'amour à ce que vous aimez. Quelque plaiſir qu'on prenne à entendre le détail de vos ſentimens, il eſt impoſſible que vous ne tombiez dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au ſortir d'avec vous, la Dame, peut-être ſans s'en appercevoir, reſpire & reprend haleine. L'art des converſations amoureuſes eſt qu'elles ne ſoient pas toujours amoureuſes. Il faut faire de petites ſorties, après quoi les retours vers ce qu'on aime ſont beaucoup plus agréables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'eſt d'être toujours langoureux. Mettez-vous dans l'eſprit que les femmes veulent qu'on les aime, mais en même temps qu'on les divertiſſe; & que qui fait l'un ſans l'autre, ne fait preſque rien: & peut-être choiſiroient-elles plutôt d'être diverties ſans qu'on les aimât, que d'être aimées ſans qu'on les divertît. La langueur a ſes uſages; mais quand

elle eſt perpétuelle, c'eſt un aſſoupiſſement. La conduite d'un Amant doit être férieuſe & appliquée, mais ſa converſation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On perſuade par l'une, & on plaît par l'autre, & le plus ſouvent il vaut mieux plaire que perſuader. L'agrément a plus fait de conquêtes que la fidélité. Je ne ſais même ſi avec le temps, la pauvre fidélité ne viendra point à être comptée pour un défaut. Il eſt toujours certain qu'elle ne ſuffit pas, & qu'elle a beſoin d'être aſſaiſonnée. Il vous en coûtera peu de choſe pour cet aſſaiſonnement. Soyez tel à-peu-près que vous étiez avant que d'aimer. Vous avez le vice de vous jetter trop profondément dans l'amour, & de n'être plus qu'amoureux, quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer, & ne laiſſer pas de vivre. Adieu, mon cher Comte : ſachez-moi gré des conſeils que je vous donne; car ſi je ſuivois mes intérêts, je laiſſerois finir un amour qui vous dérobe à vos amis.



AU

AU MÊME.

LETTRE XXII.

CE n'eſt pas fait, mon cher Comte, & vous n'êtes pas quitte de mes conſeils. J'ai appris depuis peu que vous vous plaignez toujours, & que vous avez de la diſpoſition à la jalouſie. Ne croyez pas que je vous laiſſe paſſer ces deux choſes-là. Vous êtes aimé, ſans doute, & fort tendrement. Sur quoi vos plaintes ſont-elles fondées? ſur ma délicateſſe, direz-vous. Il eſt bon d'être délicat, mais il ne faut pas être chicaneur. Les plaintes de délicateſſe réveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croient pas qu'on doive jamais convenir de ſon bonheur avec la perſonne qui le fait, & qui ne ſavent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeller cruelles & inhumaines. Mais prenez garde auſſi qu'on ne ſe fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendreſſe qu'on vous donne, & qu'on ne trouve mauvais de n'être

pas crue ſur ſa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il eſt aimé, lorſqu'il l'eſt; mais s'il veut abſolument ſe plaindre, il peut ſe réſerver une petite matière de plaintes ſur le plus ou le moins de tendreſſe. Encore faut-il faire ces ſortes de reproches avec des tranſports doux, & non pas avec des airs de chagrin. C'eſt toujours un mauvais perſonnage que celui d'un homme qui ſe plaint: on ſe montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la vue aux gens de qui on veut être aimé. Les plus inſupportables de toutes les plaintes, ce ſont celles qui partent d'un caractère jaloux. Si j'étois femme, toutes ces petites jalouſies, qui ne ſignifient rien, me feroient jetter un homme par les fenétres. Pour moi, ou j'eſtime aſſez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puiſſent partager leur cœur, ni changer; ou je les eſtime aſſez peu pour ne m'inquiéter point qu'elles le partagent, ni qu'elles changent, & par conſéquent je ne ſuis jamais jaloux. Je ſais bien qu'abſolument parlant, ce que j'aime peut m'échapper; mais enfin, on prend de certaines aſſurances, & on dort. Si vous

croyez que l'amour doive être une frénésie, & qu'il faille que deux personnes, sous prétexte de s'aimer, se tourmentent perpétuellement, & soient des ombres vengeresses attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteste plus rien. Mais moi, j'ai des idées plus douces; je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyez point que l'on vous tienne toujours compte de vos inquiétudes, comme d'autant de marques de tendresse. L'amour en auroit l'honneur si elles arrivoient rarement; mais si elles sont fréquentes, on ne les attribuera qu'à votre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choses, même en amour, quoiqu'il ne s'y trouve pas trop de raison.

A MONSIEUR le M. de C.

LETTRE XXIII.

IL faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis. J'aimois, comme vous savez, Madame de L. M., & je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches; je n'entends que des plaintes

perpétuelles. Où ſont mes proteſtations de conſtance & de fidélité? Que ſont devenues mes premières manières? Cela me met au déſeſpoir ; car, de bonne foi, eſt-ce ma faute ſi je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je ſerois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ſes charmes; qu'elle faſſe des bleſſures mortelles à mon cœur, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Puis-je faire davantage? J'ai encore pour elle les mêmes ſoins & les mêmes aſſiduités que j'avois auparavant. Mais, dit-elle, ce n'eſt plus le même air. Voilà le malheur. Je ne lui puis dire de nouvelles de cet air-là, je ne ſais ce qu'il eſt devenu. Elle m'appelle ingrat, & fort mal-à propos, ce me ſemble. Ce que je fais à préſent pour elle me coûte beaucoup, & elle devroit m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant elle me tenoit compte de ce qui ne me coûtoit rien. On ne ſait guère en ce monde-ci le véritable prix des choſes. Je commençai de l'aimer ſans ſavoir pourquoi, & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une conſidération extrême que j'ai pour elle. Souvent je préviens mes yeux ſur ſa beauté avant que de la voir; je la compare à mille & mille fem-

mes qui ne ſont pas ſi belles; j'étudie l'agrément de ſes manières pour y être ſenſible; je trouve, ou je mets de l'eſprit dans les moindres choſes que je lui entends dire; enfin, après avoir bien excité mon cœur, il me ſemble que je l'aime; je ſens je ne ſais quoi pendant un inſtant: mais dans l'inſtant qui ſuit, il eſt ſûr que je ne ſens rien. Mon pauvre Marquis, pourquoi faut il qu'on aime, ou qu'on n'aime pas toujours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même temps, pour finir en même temps? Je ſuis ſi chagrin contre l'amour, qu'à l'heure qu'il eſt je voudrois l'exterminer du monde.

AU MÊME.

LETTRE XXIV.

ENFIN, Madame de L. M. & moi, nous avons pris une forme de vie; nous ſommes convenus de ne ſonger plus l'un à l'autre ſur le pied d'amour, & de vivre en bonne amitié. J'étois fort content de ce traité-là; cependant je vous aſſure qu'il n'eſt pas ſi aiſé à exécuter que je

l'avois cru, non que j'aie des intentions de recommencer le perſonnage d'Amant, mais c'eſt que le perſonnage d'un homme qui a été Amant, & qui ne veut plus être qu'ami, eſt très-difficile. Je ne ſais comment parler de nouvelles à une femme à qui j'ai tant parlé de tendreſſe : nos converſations me paroiſſent d'un ennui mortel, pour peu que je me ſouvienne de ces converſations vives que nous avions; & par malheur je ne puis m'empêcher de m'en ſouvenir. Je ne ſerois point embarraſſé à entretenir une autre ſur le beau temps & ſur la pluie; & je le ſuis cruellement quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La vue ſeule de ſon appartement me rappelle des idées qui me font trouver ridicule tout ce que je lui dis. Je vais chez elle par une ſorte de devoir qui me gêne beaucoup, quoiqu'elle ſoit de très-bonne compagnie. J'entre dans ſa chambre d'un air interdit, & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ai le ſérieux d'un Amant timide, & plein d'une paſſion qu'il n'oſe déclarer. C'eſt ainſi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé, & que les vieillards rentrent en enfance. La Dame de ſon côté a toutes les peines du monde à prendre avec moi

les manières qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres gens qu'elle voit; mais, ſans s'en appercevoir, elle me traite plus froidement, & m'adreſſe plus rarement la parole. Quand elle me l'adreſſe, on remarque bien qu'elle s'y eſt préparée, & ce qu'elle me dit eſt plus concerté & moins naturel. Je vois bien qu'il lui ſeroit plus aiſé & même plus commode de me haïr que de m'aimer à demi, & que les paſſages les plus difficiles ne ſont pas ceux qui ſe font d'un ſentiment à un autre qui lui eſt tout oppoſé, mais à un autre qui lui reſſemble. Qu'on m'eût dit, il y a un an, que j'euſſe dû craindre un jour d'être tête à tête avec Madame de L. M., je ne l'euſſe pas cru. Cependant quand je vais chez elle, & qu'il n'y a qu'une perſonne ou deux, ma plus grande frayeur eſt qu'on ne ſe lève, & qu'on ne nous laiſſe ſeuls enſemble. Que deviendrois-je, bon Dieu! & de quoi lui parlerois-je! J'ai éprouvé cet embarras une fois, je vous jure que j'en ſuois: il me prit comme une paralyſie d'eſprit, qui m'en ôta l'uſage tout d'un coup; j'eus des vertiges, la tête me tourna, & je demeurai court, ſans pouvoir dire à peine quatre paroles. Auſſi pour faire mes viſites, je prends le temps que la

foule y eſt, cette foule contre laquelle j'ai autrefois tant peſté. Plût au Ciel que Madame de L. M. pût s'engager dans quelque paſſion nouvelle qui l'occupât, & qui lui fît perdre un reſte d'attention qu'elle a ſur moi! Il me ſemble que ſi elle me faiſoit une infidélité complette, j'en aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le paſſé. Il faut de l'amour pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je vois chez elle un Cavalier de mérite qui la trouve fort aimable; il me feroit plaiſir de me ſuccéder. Ce que je crains, c'eſt que mon exemple ne faſſe tort aux autres Hommes, & que je n'aie rendu la Dame plus difficile à perſuader ſur la fidélité. Cependant, je veux croire qu'une paſſion n'épuiſe pas un cœur, & qu'on n'eſt pas aſſez ſage pour n'être la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vrai, je ne voudrois pas qu'elle eût à me reprocher qu'il a tenu à moi que notre tendreſſe n'ait été éternelle, & je ſerois bien aiſe qu'elle me donnât lieu de lui ſoutenir qu'elle avoit l'ame diſpoſée à d'autres paſſions, & que je n'ai fait que prévenir ſon changement; car je ſens quelquefois ma conſcience chargée d'avoir abandonné une fort jolie femme,

& cependant vous ſavez combien je ſuis innocent, & combien je me ſuis prié moi-même d'être fidèle. Adieu, mon cher Marquis ; je vous manderai ſi je ſuis aſſez heureux pour avoir un ſucceſſeur. Vous êtes mon confident quand je n'ai plus d'amour ; tant que j'en ai, aucun mortel n'entre dans ces myſtères.

AU MÊME.

LETTRE XXV.

Mes ſouhaits ſont accomplis, j'ai un ſucceſſeur. Quand je n'aime plus, j'ai autant d'envie de n'être plus aimé, que j'en ai d'être aimé quand j'aime. Je vous aſſure que j'ai deſiré avec un égal empreſſement la tendreſſe & l'indifférence de Madame de L. M. Enfin, je les ai obtenues toutes deux l'une après l'autre ; c'eſt tirer d'une perſonne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne ſais comment ſont faits ceux qui peuvent aimer ſans être aimés, ni ceux qui ſe plaiſent à être aimés ſans aimer ; l'amour n'eſt bon que dans le partage. C'eſt la plus plaiſante choſe du monde que les diſpoſitions où

mon ſucceſſeur eſt à mon égard. Tantôt il me hait de ce que je l'ai précédé; tantôt il me mépriſe de ce qu'il croit que je n'ai pu me conſerver le bonheur dont je jouiſſois; tantôt il m'inſulte, comme s'il obtenoit ſur moi une préférence que je lui euſſe diſputée. Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé : mais il voit trop clairement que je l'ai pris; & cela le déſeſpère. Je gage qu'il voudroit que je fuſſe ſon Rival, & qu'il lui en eût coûté la moitié de ſon bien, car il eſt outré du ſens froid avec lequel je regarde ſes empreſſemens & ſes ſoins; d'autre côté, la Dame affecte de me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand je l'abandonne, & je ne ſais ſi dans les complaiſances qu'elle a pour ſon Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moi qu'elle veut me faire ſentir. Peut-être ma préſence vaut quelque choſe à mon prétendu Rival. Il eſt toujours certain que la Dame voudroit bien qu'il parût qu'elle fait un choix à mon déſavantage entre cet homme-là & moi; mais le moyen? Je me tiens toujours dans les termes de céder tout. Je ſuis aſſez honnête pour être fâché de ne pouvoir pas ſervir d'aſſaiſonnement à la nou-

velle tendreſſe de Madame de L. M. Tout ce que je puis faire, c'eſt de lui ſouhaiter une paſſion moins vive que celle qu'elle a eue, & à mon ſucceſſeur une conſtance qui ſoit plus à l'épreuve du temps que la mienne.

A MADEMOISELLE DE T....

LETTRE XXVI.

J'APPRENDS de tous côtés les progrès de mon Rival, Mademoiſelle, & je tâche à me venger de vous. Il y a ici une Dame fort bien faite, jeune, belle, mais Flamande, que je voudrois bien aimer. Ce ſont les traits les plus réguliers, le plus beau teint, la fraîcheur la plus vive du monde. Enfin, quand je puis attraper un moment où je ne ſonge point à vous, elle me paroît tout-à-fait aimable : mais dès que votre idée me revient, je ne ſais où s'en vont ces traits, cette fraîcheur, ce teint. Votre air ſpirituel & vos manières fines m'ont gâté la Flandre; je doute que je puiſſe déſormais être amoureux en ce Pays-là. Encore ſi vous me répariez la perte

de mes Flamandes ! Mais elles ſont perdues ſans être remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation : mais ſi vous êtes bien réſolue à aimer mon Rival, ſi vous avez trouvé le ſecret de ne penſer plus à moi, donnez-moi auſſi, je vous prie, celui de ne penſer plus à vous. Ou aimez-moi, ou laiſſez-moi aimer qui je voudrai dans ma Garniſon. Ne vous préſentez point toujours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrez qu'elle ait ſa beauté telle quelle pourra, ſans avoir rien à démêler avec la vôtre. Eſt-ce que je n'aimerai plus rien, parce que je vous ai vue ? Cela ſeroit bon ſi vous m'aimiez. A quoi voulez-vous que je paſſe ici ma vie? Je m'occuperai de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris? Y auroit-il de la juſtice? La Flamande qui penſera à moi, vaudra mieux que vous qui n'y penſez pas. Si vous me fâchez, je ferai en ſorte que je la trouverai belle en dépit de votre idée; & à force d'opiniâtreté, j'obtiendrai de moi qu'elle me paroiſſe aimable, même quand je me ſouviendrai de vous. Cependant vous me ferez plaiſir, Mademoiſelle, de ne m'obliger point à des efforts ſi violens, &

de prendre doucement le parti de ſortir de mon eſprit.

A LA MÊME,

Sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.

LETTRE XXVII.

ON m'a mandé, Mademoiſelle, les faveurs que vous m'avez faites. Vous avez beau vous en défendre, vous m'aimez; le ſommeil trahit vos ſecrets. Voilà ce que c'eſt que de vouloir renfermer des paſſions, & les cacher à ceux qui les cauſent. Si vous m'euſſiez avoué la vôtre, je vous aſſure que vous euſſiez été contente de ma diſcrétion; mais vous n'en avez voulu faire la confidence qu'à vous-même, & vous n'avez pas été aſſez diſcrette. Apprenez de-là, Mademoiſelle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moi de bonne grace ce que le ſommeil vous fera dire ſans que vous le ſachiez. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'euſſiez fait en peu de mots un petit aveu de vos ſentimens, que d'en parler la nuit comme une perſonne in-

ſenſée? L'amour ne perd rien: vous lui devez cet aveu de tendreſſe; il faut que vous le faſſiez en quelque temps que ce puiſſe être. Si votre raiſon vous impoſe ſilence, votre raiſon s'endormira, & alors l'amour ne s'endormira pas. Votre ſévère vertu peut répondre de vos jours; mais de vos nuits, qui en répondra? Les nuits appartiennent à l'amour. Auſſi vous voyez que le ſecret de tant de jours vous eſt échappé en une nuit. Mais oſerois-je vous demander ſous quelle figure je me ſuis préſenté à vous, pour obtenir que vous vous déclaraſſiez en ma faveur? Il ſe pourroit trouver des occaſions où je ſerois bien-aiſe de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier & menaçant, car je n'ai jamais rien gagné auprès de vous par des manières reſpectueuſes & ſoumiſes. Ne dites point que ce que vous avez dit la nuit ne tire point à conſéquence; c'étoit vous qui parliez, vous ſeule: le jour, c'eſt la contrainte, c'eſt la cérémonie, c'eſt la diſſimulation qui parle. Vous verrez combien je ſerai déſormais inſenſible à toutes vos rigueurs du jour; je compterai que vous vous en dédierez la nuit. Heureux qui peut vous voir, vous autres Belles, telles que vous êtes!

A LA MÊME.

LETTRE XXVIII.

DEPUIS que vous avez parlé de moi en dormant, je ne dors plus, & de joie & d'inquiétude : je ſuis ravi de vous tenir ſi fort au cœur ; mais en même temps je tremble pour les myſtères qui ſeront entre nous. Je ſuis aſſez content de votre retenue le jour, mais votre vivacité de nuit m'alarme; vous découvrirez tous nos ſecrets. Comment ferions-nous, Mademoiſelle, pour conduire nos affaires ſûrement ? Je n'y ſais qu'un moyen. Soyez le jour un peu moins réſervée, vous le ſerez davantage la nuit ; car il eſt ſûr qu'il y a une meſure de choſes tendres qu'il faut dire: ce qu'on en dit le jour eſt autant de rabattu ſur la nuit. Je ne ſonge plus à vous faire d'infidélités : vos faveurs nocturnes m'ont tout-à-fait raffermi dans votre ſervice; elles ont effacé pour moi tous les teints que je voyois, amorti l'éclat de tous les yeux, gâté toutes les tailles ; je n'entends plus de choſes

ſpirituelles : que peut-on dire, avec tous les efforts d'eſprit imaginables, qui vaille ce que vous avez dit ſans y penſer? Vos ſonges ont entièrement ruiné chez moi la pauvre Flamande; ils lui ont fait un tort que toutes ſes veilles & tous ſes ſoins ne pourront jamais réparer. Je ſuis aſſuré qu'elle dort fort tranquillement, & que ſon imagination, qui ne travaille pas beaucoup le jour, eſt encore la nuit dans un repos bien plus parfait: or, c'eſt-là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle perſonne du monde. Je ne conçois pas à préſent comment on aime une femme qui ne rêve point, & qui ne parle point en rêvant. Je refuſerois Vénus, ſi elle n'avoit pas ce talent-là. Continuez vos rêveries, Mademoiſelle; l'amour même en eſt une, mais la plus agréable de toutes.



A LA MÊME.

LETTRE XXIX.

Les terribles nouvelles que j'apprends, Mademoiſelle! Vous allez épouſer mon Rival. Vous dites que vous voulez me détromper de l'opinion que j'avois conçue de votre tendreſſe ſur ce que vous aviez parlé de moi pendant le ſommeil. Ah! ne valoit-il pas mieux me laiſſer dans mon erreur? Songez bien quelles nuits il faudra que vous donniez, pour réparer celle que vous m'aviez donnée. Hélas! la faute & la réparation ne ſont pas de la même eſpèce. Parlez la nuit de M. de..... ſi vous voulez; je me réſous à en paſſer par-là: mais ne vous enfermez pas ſeule avec lui dans une chambre; cela va au-delà des douces rêveries que vous m'accordiez. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'eſpère que j'en ferai vengé par vous-même, & qu'en dormant, vous parlerez de moi à ſes oreilles: mais auſſi, je crains qu'il n'ait la malice de ne vous laiſſer guère dormir,

de peur de vous entendre parler de moi. Vous voyez, Mademoiſelle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon eſprit; j'ai des eſpérances & des craintes: mais en vérité, la partie n'eſt pas égale entr'elles. Quelquefois je me conſole, dans la penſée que mon Rival ne vous a pas tant aimée que moi. Il a vu que ſes ſoins n'approchoient point des miens; que ſa vivacité ſur tout ce qui vous regarde étoit moindre que la mienne; qu'enfin, tant qu'il ne s'agiroit que des ſentimens, je l'emporterois ſur lui: & quand il a été pouſſé à bout par ma tendreſſe, il a été implorer le ſecours de M. votre Curé. Or, franchement, je ne m'attendois pas que M. le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'eſt pas-là un procédé bien galant: je ne ſais ſi, vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Egliſe contre moi; je n'ai rien à dire à l'Egliſe. Je ne vous euſſe pas fait ordonner en cérémonie de m'aimer; auſſi n'euſſé-je pas cru que quatre paroles d'un Prêtre vous appriſſent ce que tous mes ſoupirs n'ont pu vous apprendre. Mon Rival triomphe de moi à préſent; mais j'ai bien envie de voir comment lui réuſſiront les moyens dont il ſe ſert

pour votre conquête. Il vous trouvera obéiſſante à la vérité, mais bien neuve: le Sacrement n'apprend point à aimer; il veut ſeulement qu'on ſe laiſſe aimer. Votre obéiſſance même lui devra être ſuſpecte, & votre vertu ſera cauſe qu'il ſe défiera de votre cœur. Les perſonnes auſſi raiſonnables que vous ne ſont point naturelles; il vaut mieux vivre avec des folles, on ſait ce qu'elles penſent. Je ſouhaite qu'il ait ce ſcrupule plus d'une fois, & qu'il ſente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agréable, il aura toujours quelque choſe à démêler avec le Curé. Pour moi, tout ce que j'ai obtenu de vous étoit toujours bien mince; mais en récompenſe, je puis me vanter que cela étoit bien pur. Il n'y a point de délicateſſe ſi raffinée qui pût y trouver la matiere d'un ſcrupule ſur le devoir ou ſur l'obligation.



A LA MÊME.

LETTRE XXX.

TOUT le mal n'eſt pas que vous vous mariez, Mademoiſelle ; le pis eſt que votre mariage ne puiſſe ébranler ma fidélité pour vous. Je n'ai point ici d'autre inſtrument de ma vengeance que la belle Flamande, & c'eſt un inſtrument dont il n'eſt pas aiſé de ſe ſervir. Il ne tient pas à moi que je ne l'aime ; je vais tous les jours chez elle dans cette intention ; je me diſpoſe à la tendreſſe le mieux qu'il m'eſt poſſible : mais de ſon côté, elle ne ſeconde point mes deſſeins ; elle ne s'aide point. Je vois une grande figure, belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien diſputer à la Nature; mais c'eſt tant pis. Ses yeux, qui ſont grands & noirs, ne ſavent que regarder fixement; ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens délicats que donne ou l'envie de plaire, ou la joie d'avoir plu. Sa bouche, qui eſt & la plus petite, & la plus vermeille, & la mieux façonnée du monde, ne fait que rire; mais elle

ne ſourit point : & qu'eſt-ce que ces ris immodérés & ſouvent ſtupides, auprès de la douce retenue & de l'afféterie ſpirituelle des ſouris ? Si elle marche, ce n'eſt que pour aller où elle veut aller ; ce n'eſt point pour ſe donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin, elle n'eſt belle qu'à cauſe qu'on eſt belle avec les traits qu'elle a ; & ſi elle n'eſt pas laide, ce n'eſt pas ſa faute. Sur-tout elle dit des choſes d'une naïveté qui me fait ſuer ; & quand je vois qu'elle ouvre la bouche, ou je prends bien vîte la parole, ou je détourne la tête pour ne l'entendre point, & me tenir toujours en état d'être amoureux d'elle. Je ſais combien mon amour pour elle eſt tendre, c'eſt-à-dire, aiſé à bleſſer, & difficile à conſerver : auſſi je le ménage avec un ſoin incroyable ; je ne l'expoſe point à de longues converſations, moins à des tête-à-tête, qui ſeroient des périls dont il ne ſe tireroit jamais ; & avec tout cela, le pauvre amour a bien de la peine à ſubſiſter. Vous m'allez dire que j'ai grand tort de n'être pas fou de cette Flamande, moi qui ai toujours publié qu'il n'y avoit rien de ſi aimable que la Nature. A cela, je ne ſais que répondre, ſinon que ſi c'eſt la Nature,

je ne croyois pas que la Nature fût faite ainsi. Je m'en étois fait une fausse idée, parce que je ne l'avois jamais vue. Ah ! que vous avez bien pris vos mesures pour me trahir, & dans le temps de mon absence, & lorsque j'étois dans un lieu où il n'étoit presque pas possible que je me vengeasse ! Vous n'aviez garde de me faire une infidélité dans Paris ; je vous l'eusse rendue du jour au lendemain.

A MONSIEUR R....

LETTRE XXXI.

NOTRE Ami est-il fou de songer à épouser Madame de.....? Il dit pour ses raisons qu'il est gueux, & qu'elle a quinze mille livres de rente bien nettes. Hé bien, est-ce assez ? Elle n'a trait en sa personne auquel il ne fallût quinze mille livres de rente pour le réparer. Sur le pied de sa laideur, elle est fort pauvre. Mais, dites-moi, comment a-t-il fait pour la tromper ? Premiérement, il se falloit résoudre à avoir un mauvais dessein sur elle, & cette résolution ne

me ſemble pas devoir être aiſée à prendre ; mais puiſqu'il l'a priſe, comment a-t-il réuſſi dans ſes prétentions ? J'ai ouï dire à cette belle perſonne qu'elle n'avoit nulle envie de ſe marier ; mais que ſi elle étoit deſtinée à faire cette folie-là, du moins elle ſauroit bien choiſir un mari, qui ne ſongeât pas ſeulement à ſe rendre maître de ſon bien, mais qui eût une vraie conſidération pour elle. Ce mot de conſidération étoit modeſte : mais dans le ſens de la Dame, il vouloit dire de l'amour ; & puiſqu'elle a une fois penſé à faire diſtinction entre ſon bien & ſa perſonne, par quel ſecret a-t-on pu lui faire croire qu'on en vouloit à ſa perſonne, & non pas à ſon bien ? Croit-elle avoir un mérite, dans lequel quinze mille livres de rente ſoient indignes d'être comptées ? Croit-elle qu'on ne les regarde que comme un ſimple accompagnement de ſes autres perfections ? N'y a-t-il plus de miroirs au monde ? Cela me met en colère. Rendez-moi raiſon d'une ſi étrange duperie. Pour notre Ami, il faut qu'il ne ſoit pas timide, ni déconcerté. Aller dire à cette femme-là, qu'il l'aimoit, qu'il feroit ſon plus grand bonheur de paſſer ſa vie

avec elle ! Je ne crois pas que j'eusse pu avoir la même assurance que lui. J'aurois donné à entendre à la Dame, pour la justification des démarches que j'eusse faites, & pour le soulagement de ma sincérité, que c'étoit son bien qui me tentoit ; mais que si elle m'en eût voulu rendre maître, j'eusse eu pour elle toute la reconnoissance possible. J'eusse ajouté qu'elle eût dû me choisir, parce que j'eusse empêché qu'ûn autre ne l'eût prise pour dupe, en lui faisant croire qu'il l'eût aimée pour ses beaux yeux. En vérité, une femme raisonnable auroit dû être plus touchée d'un procédé généreux & franc comme celui-là, que de la comédie que notre Ami a jouée. Vous m'allez dire qu'il est des femmes bien sottes : il est vrai ; mais enfin, je suis assez sot moi-même pour ne pouvoir me figurer qu'elles le soient au point qu'elles le sont : & il y a des gens que je manquerois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voies trop fines. Mandez-moi si la Dame s'est rendue un peu difficile à persuader. En ce cas-là, je romprois avec notre Ami, car il faut qu'il soit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir persuadée, si elle y a apporté

porté quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un si bon Comédien.

A MADEMOISELLE DE C...

En lui envoyant un Extrait de son Baptême.

LETTRE XXXII.

JE puis me vanter, Mademoiselle, de vous faire aujourd'hui un présent très-considérable. Je vous donne deux années. Vous croyiez avoir vingt-deux ans, & voici un écrit en forme qui vous prouvera que vous n'en avez que vingt, car je compte que je vous donne les années que je vous ôte; & dans cette matière-là, on ne compte point autrement. Deux années, que vous croyiez qui fussent passées, ne le sont point; les voilà que je vous présente encore toutes entières. Je meurs de peur que vous ne conceviez pas assez bien de quel prix elles sont; mais, juste Ciel, qui en donneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnoissance

n'en tireroit-il pas? Où eſt le blanc & le rouge? où ſont les parures & les ſoins qui vaillent deux années? Il eſt bien juſte, Mademoiſelle, que vous ne faſſiez uſage de celles-ci que pour moi, puiſque c'eſt à moi que vous les devez. Quand elles ſe ſeront écoulées, vous ferez ce qu'il vous plaira; je n'aurai plus aucun droit ſur votre vie : mais préſentement, juſqu'à vingt-deux ans, elle m'appartient; paſſé cela, je vous remets où je vous ai priſe, ſauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, ſi nous voulons. Mais s'il arrive que vous ne ſoyez pas diſpoſée à me rendre juſtice, ſachez, Mademoiſelle, que je ne ſouffrirai point que perſonne vous aime ſur le pied de vingt ans. Je dirai par-tout qu'à la vérité vous n'en euſſiez pas eu d'avantage, ſi vous aviez voulu, mais que vous avez refuſé d'avoir deux ans de moins; & que puiſque vous ne m'aimez pas, il faut que vous comptiez vingt-deux ans. Vous ne ſongiez peut-être pas à quoi vous vous expoſiez, en me rendant maître du ſecret de votre âge. C'eſt pourtant un ſecret que le beau ſexe garde bien inviolablement, & je crois que c'eſt le ſeul. Pluſieurs femmes m'ont confié les affaires de leur maiſon,

leurs amours même ; aucune ne m'a confié ſon âge. J'en ai vu d'aſſez raiſonnables pour prendre leur parti dans les occaſions avec beaucoup de fermeté & de conſtance ; je n'en ai pas vu qui puiſſent faire un aſſez grand effort de courage & de raiſon pour dire leur âge. La vérité eſt que plus on a d'années, plus on voit de quelle importance il ſeroit de n'en avoir pas tant. Pour vous, Mademoiſelle, qui ne vous êtes point ménagée, vous ne ſavez pas combien vous tremblerez un jour qu'il ne m'échappe quelque indiſcrétion. Votre deſtinée dépendra de moi, & il n'y aura rien à quoi je ne vous contraigne, en vous mettant, au lieu de poignard, l'extrait de votre Baptême ſur la gorge. Je gage que vous riez à préſent de mes menaces, & que vous voyez ce temps-là ſi éloigné, que vous ne croyez pas que je l'atteigne : en vérité, je meurs de peur que vous n'ayiez raiſon.



A MONSIEUR R...

LETTRE XXXIII.

DECIDEZ MOI un peu, je vous prie, un cas de conſcience qui m'embarraſſe ; j'ai recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou ſi vous voulez, je vois une aſſez jolie femme, jeune, & qui peut bien inſpirer de l'amour par ſa perſonne ſeule : ſa folie eſt le bel-eſprit ; elle veut voir des gens d'eſprit, elle veut avoir des commerces d'eſprit, de l'eſprit par-tout. Il eſt pourtant vrai que ſi elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'art, & nullement à la nature. Elle a un talent de penſer faux & de prendre les choſes de travers qui ne paroît pas commun : elle va s'extaſier ſur un galimatias ; dès qu'on parle, elle ouvre de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre fineſſe à tout, & qui n'y en entendent point. Elle a cru que je n'étois pas tout-à-fait bête, & ſur ce pied-là, elle me reçoit agréablement. J'ai été d'abord touché de ſa beauté, & je me perſuade que par la voie

du bel esprit, je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flatter de ce côté-là; pour peu qu'on la poussât dans le panneau, elle y tomberoit bien vîte: mais aussi si je l'entête du bel esprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Est-il permis, pour m'en faire aimer, d'en faire une précieuse, que tout le monde fuira? C'est la meilleure petite femme que je connoisse; elle donneroit son ame pour ses Amis: qui lui ôteroit sa chimère, elle seroit fort aimable. En vérité je fais conscience de l'y confirmer. Je sais bien que dès que je la déclarerai bel-esprit, elle m'aimera; mais cela me fâche, la tête va lui tourner. Vous voyez combien j'ai l'ame bonne; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaisir, si elle vouloit m'aimer, sans qu'elle fût bel-esprit! Mais je ne crois pas qu'elle le fasse jamais qu'à cette condition-là. Tirez-moi, Monsieur, de la peine où vous me voyez, & envoyez-moi au plutôt une réponse décisive.



AU MÊME.

LETTRE XXXIV.

Vous avez décidé pour la tromperie, & j'ai tâché à ſuivre votre déciſion; mais je ne crois pas que je faſſe rien de plus que les premières tentatives. La Dame a donné ſi naïvement dans ce que j'ai commencé à lui dire ſur ſon prétendu bel-eſprit, qu'il ne m'eſt pas poſſible de continuer. Ma ſincérité a trop pâti; j'aime mieux qu'elle ne m'aime point, que de la rendre ſi ſotte. Vous dites qu'un autre n'aura pas la même délicateſſe de conſcience que moi, & qu'il vaut mieux que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais non, je l'avertirai bien que tous ceux qui la loueront ſur le bel-eſprit, la tromperont, & qu'elle ne ſouffre pas qu'on lui tienne de pareils diſcours. Vous qui m'avez conſeillé, vous en parliez bien à votre aiſe; vous ne ſauriez croire quel ſupplice c'eſt que de tromper une perſonne qui n'y apporte aucune réſiſtance. Si elle

veut ſe contenter d'être belle, je vais en être fou ; mais je la prierai de borner là ſon mérite. Je me reprocherois de lui mettre dans la tête une viſion qu'elle y auroit toute ſa vie, & je ſuis ſûr que je ne l'aimerois pas auſſi long-temps que la viſion dureroit. Il ne ſeroit pas d'un honnête homme de faire une folle pour la laiſſer là. Je n'ai pas voulu faire faire des vers pour elle par un de mes amis qui me fournit tous ceux dont je puis avoir beſoin dans mes petites affaires ; car je ſais combien les vers ſont dangereux pour ſon mal. Enfin ſi elle ſavoit les obligations qu'elle m'a, il me ſemble qu'elle devroit m'aimer paſſionnément. J'ai un ſoin extrême de la raiſon qui lui reſte ; je ne ſais ſi elle la portera encore loin : mais enfin je ne veux pas l'altérer le moins du monde, ce peu là lui eſt d'une trop grande importance. Adieu ; je ſuis aſſuré que nos derniers neveux auront de la peine à croire mon déſintéreſſement.



A MADAME DE L. S.

LETTRE XXXV.

Vous euſſiez été bien étonnée, Madame, & la vertu de Mademoiſelle votre fille vous eût été bien ſuſpecte, ſi vous euſſiez vu où nous étions hier elle & moi. Voici quelles étoient nos attitudes. J'avois ôté mon juſte-au-corps, j'allois achever de me mettre en chemiſe, & Mademoiſelle de L. S. n'attendoit que le moment de m'embraſſer, & de ſe jetter à corps perdu ſur moi. C'eſt-là le fruit de la ſévère éducation que vous lui avez donnée. Si vous voulez pourtant que je vous diſe quelque choſe pour la juſtifier auprès de vous, nous paſſions la rivière à . . . l'eau étoit fort émue, & Mademoiſelle de L. S. l'étoit encore davantage. Du milieu de la rivière elle cria qu'on la remît à terre, comme s'il n'y eût pas eu auſſi loin & autant de péril qu'à paſſer à l'autre bord. Vous ſavez qu'elle n'eſt jamais ſi belle que quand elle s'anime, & jamais elle ne fut ſi animée. Ce n'eſt pas l'avoir vue,

que de l'avoir vue ſur terre; l'eau agitée eſt bien plus favorable à ſa beauté. Je tâchai pourtant à la raſſurer & à diminuer ſes charmes, en lui diſant que bien des perſonnes qui ne la valoient pas, avoient été reçues par des Tritons & par des Naïades, lorſqu'elles étoient tombées à l'eau. Mais la peur lui avoit tellement troublé l'eſprit, qu'elle n'en crut rien; elle eut plus de confiance en moi qu'aux Naïades & aux Tritons, & elle voulut que je me miſſe en état de la tirer du péril à la nage. Je me déshabillai donc à demi, & je me repens bien de ne lui avoir pas dit qu'elle ſe déshabillât auſſi-bien que moi, pour peſer moins ſur l'eau; je ſuis ſûr qu'elle l'eût fait. Je ne ſais ſi elle craignoit que je lui fiſſe une ſurpriſe, & que je ne me jettaſſe à la rivière ſans elle; mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maître de ſa deſtinée, je profitai de l'occaſion; je lui fis faire vœu que ſi elle échappoit, elle m'aimeroit, & viendroit en pélerinage chez moi avec Madame votre ſœur, qui étoit là auſſi, mais moins effrayée. Elle promit tout. Là-deſſus vint une vague aſſez forte pour me valoir encore quelque choſe de plus que ce que j'avois ob-

tenu ; & ſans doute, je pouvois aller loin avec le ſecours d'un ſaut que fit le bateau : mais je jugeai que ſi on m'avoit trop promis, on croiroit être en droit de ne me tenir rien du tout, & j'eus la généroſité ou la politique de me borner. Je vous aſſure, Madame, que je ſuis fort content de la petite tempête que nous eſſuyâmes; il n'y eut coup de vent qui ne fît plus d'effet que mille de mes ſoupirs. Les Céladons ne connoiſſent les rivières que pour s'y jetter de déſeſpoir ; mais je les ai trouvées propres à autre choſe, & je ſuis bien aiſe d'avoir rectifié le mauvais uſage que les Amans en faiſoient. Je vous prie très-humblement, Madame, de vouloir bien tenir la main à l'exécution des vœux que Mademoiſelle votre fille a faits. Elle eſt ſur terre en pleine ſanté; & je crains qu'il ne ſoit néceſſaire de lui rafraîchir bientôt le ſouvenir de la rivière & de moi.



A LA MÊME.

LETTRE XXXVI.

JE craignois, Madame, d'être le Saint dont parle le Proverbe Italien: *Passato il pericolo, gabbato il Santo*; mais du moins on ne s'est pas moqué de moi tout-à-fait. Madame votre sœur & Mademoiselle votre fille, vinrent avant-hier chez moi en pélerinage. Comme elles faisoient une action de devoir, je ne voulus pas qu'elle fût accompagnée de trop de plaisirs, de peur qu'elles en perdissent le mérite. Les deux pélerines qui ne comptoient pas sur cela, & qui s'attendoient à être reçues magnifiquement, furent bien surprises de trouver un petit repas en poisson, quoique ce fût un jour gras. Mon dessein étoit que tout leur représentât le péril dont elles étoient échappées; on ne leur servit que des poissons de cette même riviere qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choisi des brochets & des truites d'une grosseur à leur faire avouer qu'elles étoient bienheureuses de n'avoir pas été

mangées par ces animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit poiſſon qui fût là eût été de ceux qui les avoient attendues avec plaiſir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pêcheurs qui l'atteſterent : & auſſi-tôt ces Pêcheurs ſe mirent à danſer au ſon de quelques violons qu'on ne voyoit point, mais qui ne paroiſſoient pas mauvais pour des violons de campagne. Les Dames trouverent la danſe des Pêcheurs aſſez jolie pour ſe joindre avec eux, & nous fîmes un petit bal ruſtique. Je ne ſais comment la nuit vint : peut-être les pélerines le ſavent bien ; mais enfin elle vint. Madame votre ſœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiſelle de L. S. y conſentoit volontiers ; apparemment elle n'en voyoit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls ſur terre. Son avis l'emporta ; les Dames demeurerent, & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de frayeur que l'autre, que ſi leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient paſſé une nuit chez un homme, elles recommenceroient leur pélerinage. Il reſte à préſent que Mademoiſelle votre fille accompliſſe l'autre moitié du vœu qu'elle fit ſur la riviere. Elle dit

qu'elle l'accomplit, & qu'elle m'aime; mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me ſemble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des filles en ces matières-là ſur leur parole? Plus elles ſont aimables, & moins on les doit croire légérement.

A MADAME DE V.

En lui envoyant un More & un Singe.

LETTRE XXXVII.

L'AFRIQUE s'épuiſe pour vous, Madame; elle vous envoie les deux plus vilains animaux qu'elle ait produits: rien ne manqueroit à mon préſent, ſi je vous donnois auſſi un crocodile. Voilà le plus ſtupide de tous les Mores, & le plus malicieux de tous les ſinges. Je vous aſſure qu'il y a une de ces bêtes-là qui reſpecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'eſprit. Vous jugez bien que l'admirateur eſt le More. Outre que tous ceux de ſa Nation croient fermement que les ſinges ont autant d'eſprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils

peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler ; ce More-ci a conçu une eſtime particulière pour le ſinge, par la longue habitude qu'il a eue avec lui, & il n'a de raiſonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je ſuis bien aiſe que vous ayiez toujours en votre préſence un Eſclave qui me repréſentera. Il n'eſt pas plus à vous que moi. S'il a quelquefois beſoin de quelques coups de bâton qui l'avertiſſent de ſon devoir, il m'arrive ſouvent auſſi de ne vous pas ſervir trop volontiers, & d'être tenté de me révolter. Pour le ſinge, ne ſoyez pas ſurpriſe ſi vous l'entendez ſoupirer, ſi vous lui voyez paſſer les nuits ſans dormir, s'il a des inquiétudes continuelles quand il ne vous verra pas, s'il mange peu, s'il ne ſe divertit à rien ; il ne ſe peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choſes-là à me les voir faire.



A LA MÊME,

Sur la mort du Singe.

LETTRE XXXVIII.

LE ſinge eſt mort, Madame, j'y perds beaucoup ; il n'y a plus que le More qui puiſſe vous faire ſouvenir de moi. Ce pauvre animal apparemment a pris du chagrin de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter aſſez bien auprès de vous ; il n'y avoit rien qu'il n'eût pu contrefaire plus aiſément que ma tendreſſe. Ainſi puiſſent crever tous ces rivaux que vous m'avez faits, & qui veulent être les ſinges de mon amour! Peut-être auſſi parce qu'il imitoit ma paſſion, il s'eſt attiré vos rigueurs, & en eſt mort de déſeſpoir. En ce cas-là, c'eſt à moi à l'imiter à mon tour, à mourir après lui. On dit que vous le pleurez ; il eſt un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous lui avez faits : mais prenez vos meſures là-deſſus, je vous prie, & ne m'obligez point à mourir, ſi vous avez à me regretter après ma mort. Il y a

apparence que ſi vous pleurez celui qui ne faiſoit que m'imiter, vous me pleureriez bien davantage. Je ſuis un original de tendreſſe, que vous auriez peine à recouvrer; il ne s'en retrouveroit que de mauvaiſes copies. Ne déſeſpérez point le More, parce qu'il me repréſente; il ſeroit fâcheux qu'il eût encore, par cette raiſon, la deſtinée du ſinge. Ne ſauriez-vous laiſſer en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidélité & mon attachement pour vous? Je verſe, pour la mort du ſinge, des larmes bien mieux fondées que les vôtres; ſon aventure m'apprend ce que je dois eſpérer. Adieu, Madame; ſongez, s'il vous plaît, que vous ne ſauriez reſſuſciter le ſinge, mais que vous pouvez me conſerver.

A MONSIEUR.....

En lui envoyant du Quinquina.

LETTRE XXXIX.

JE vous envoie le remède Anglois: il n'y a point de fièvre à préſent qui oſe tenir

tenir contre lui ; & s'il ne vous guérit pas, apprenez que vous ne ferez guère à la mode. Je ne fache point d'honnète homme qui, s'il avoit pris du quinquina fans effet, eût la hardieffe de le dire. Cependant votre fièvre, à ce que j'ai appris depuis peu, eft d'une nature particulière ; je ne fais s'il la chaffera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avez de ce que Mad..... vous a fait une trahifon. Etes-vous fou ? Où avez-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on eft abandonné d'une femme ? Cela eft-il de ce fiècle-ci ? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plutôt que vous n'avez fait, avec les talens de fidélité & de conftance que vous poffédez. Je vous jure que fi le quinquina ne fervoit qu'à guérir les fièvres qui font caufées par des chagrins d'amour, le Médecin Anglois qui gagne ici tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puifque vous voulez être un malade extraordinaire, il faut vous traiter fur ce pied-là. J'ai à vous avertir d'une préparation que vous devez apporter avant que de prendre votre remède. Il ne vous fervira de rien, s'il n'eft précédé de quelques réflexions mû-

res & ſolides ſur le caractère de la plupart des femmes, & même ſur le caractère de l'amour. Vous demandez de la fidélité à votre maîtreſſe ; vous ſeriez peut-être bien fondé, ſi elle n'avoit jamais aimé que vous, & ſi vous n'aviez jamais aimé qu'elle : mais elle a eu déjà des paſſions qui ont fini; & malgré une experience ſi convaincante, vous vous imaginez que la paſſion que vous lui inſpirez ne finira point ! Et quel privilège avez-vous, s'il vous plaît, par-deſſus les autres ? D'ailleurs, ſi vous avez déjà aimé, vous devez ſavoir qu'on aime plus d'une fois. Pourquoi la belle ſera-t-elle à ſon dernier attachement? Vous n'avez qu'un ſujet légitime de vous plaindre d'elle ; c'eſt qu'elle vous a prévenu, & qu'en matière de commerce amoureux, il y a de l'avantage à finir le premier. Il faut lui pardonner de s'en être ſaiſi ; une autre fois, vous vous en ſaiſirez ſur quelqu'autre. Vous en ſerez plus appliqué à ne vous pas laiſſer ſurprendre par une infidélité trop prompte. Malheur à la première femme que vous aimerez ! Enfin, ce n'eſt pas l'intention de l'amour, que les attachemens durent ſi long temps : il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif ; & enſuite, pour

renouveller cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaisirs fort sensibles que les commencemens des passions, & il seroit triste que l'on commençât une fois pour ne finir plus. Prenez toutes ces pensées avec votre quinquina, & j'espère que vous vous guérirez. Quand vous serez un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entièrement votre santé.

A MADAME.....

LETTRE XL.

MONSIEUR de... a voulu, Madame, que je lui donnasse une lettre de recommandation auprès de vous. Je ne sais s'il ne présume point trop de mon crédit, mais je veux bien m'exposer pour lui à vos refus; jugez par-là combien j'entre dans ses intérêts. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ses affaires, & moi, je vous prie seulement de n'y pas nuire; je crains qu'il n'y songe plus guère quand il vous aura vue. Il

cherche un accès chez vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occafion la bonté de le chaffer de votre chambre pour l'envoyer chez fon Avocat & chez fon Rapporteur. Je vous recommande, non pas fon procès, mais fa liberté : s'il perdoit une fois l'un, il pourroit bien auffi perdre l'autre. Sur-tout, je vous fupplie, Madame, de vouloir bien ne fourire jamais devant lui; je connois fon cœur & vos fouris, il n'y réfifteroit jamais. De grace, laiffez-lui faire fes affaires; il ne va point à.... pour vous aimer. Ne prenez point avec lui ce tour de converfation badine & enjouée, que vous entendez fi bien ; il n'y répondroit que trop: mais entretenez-le de l'importance d'un grand procès, des caractères de fes Juges, de la vigilance qu'il faut avoir ; enfin, de chofes folides & non dangereufes. Je fais qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de lui, je vous demande quelque chofe de plus difficile que fi je vous priois de folliciter tout le Parlement en fa faveur. Vous n'auriez pas befoin d'efforts pour être très-bonne amie, & vous en aurez befoin pour paroître moins aimable que vous ne l'êtes naturellement. Mais auffi que ma

vanité feroit flattée, si vous m'accordiez des graces qui vous doivent tant coûter !

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XLI.

PUISQUE vous êtes destiné à passer quelque temps à .... vous faites bien de me demander des conseils sur votre conduite; je connois la Ville, je puis vous en donner d'assez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choses, de sorte que vous pourrez tout reconnoître avec ma lettre à la main. La Ville est petite, & votre mérite est grand; cependant, je doute que votre mérite puisse être estimé dans toute la Ville. Elle est divisée en deux partis, qui ressemblent pour l'animosité aux Guelphes & aux Gibelins. On siffle dans l'une de ces cabales ce qui est adoré dans l'autre. Je crois que bientôt elles se distingueront par les couleurs & par les armoiries. La source de cette grande haine, fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame

de S... en fit des plaiſanteries, & ſur cela elles en vinrent au point de faire déclarer tous leurs Amis, & de n'en laiſſer aucun dans la neutralité. Les deux Dames ſont à la tête des deux partis. S'il y a une Fête chez l'une, dans le même temps on en fait la critique chez l'autre: on n'a de l'eſprit auprès de l'une, qu'autant qu'on fait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverez, les deux factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle; car un Etranger qui ſe détermine pour l'une ou pour l'autre, eſt d'un grand poids, & principalement un homme de Paris: on croit qu'il repréſente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la faction victorieuſe; dans l'autre, on n'en croit rien: on ſoutient que cet homme-là ne ſe connoît pas en gens; &, fût-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais connoiſſeurs de France, auſſi bien que les meilleurs. Ainſi, comptez que d'abord vous ſerez extrêmement couru; mais que ſi vous faites choix d'un des deux partis, l'autre ſe mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, & même par

votre nobleſſe. Si elle paſſe là, elle paſſera bien à Malte. Il n'y aura trait dans votre vie qu'on ne rappelle : on écriroit plutôt dans tous les lieux où vous avez été, pour avoir des mémoires de vos dits & geſtes. Le meilleur ſeroit de vous conſerver toujours neutre, en faiſant eſpérer à l'une & à l'autre faction que vous vous déclarerez pour elle ; mais j'avoue que cette conduite eſt très-difficile à tenir, peu de négociateurs au monde en ſeroient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voici du moins les portraits des deux chefs de parti que je vous envoie, afin que vous vous déterminiez plus aiſément. Il n'eſt point queſtion de beauté chez l'une ni chez l'autre des Dames ; il ne s'agit que de l'eſprit, des airs du monde, & principalement des habits. Il n'appartient de parler de leurs habits qu'à leurs Marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre ſur cette matière-là. Pour l'eſprit, Madame du T. . . . l'a plus vif & plus étourdi, & Madame de S. . . . plus lent & plus repoſé. Auſſi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages : l'une par un ridicule perpétuel, & quelquefois aſſez juſte, qu'elle

jette ſur l'autre ; & l'autre, par un mépris affecté, qui ſe contente de peu de paroles, mais fort empoiſonnées. Ceux qui ſe piquent de bel-eſprit ſont entrés dans le parti de la première, & la dernière a mis dans le ſien ceux qui ſe piquent davantage d'être honnêtes gens. Si vous voulez être d'une cohue ſouvent fort confuſe, mais auſſi aſſez réjouiſſante, allez chez Madame du T.... Si vous voulez voir des gens plus ſérieux, & lier des converſations plus régulières, & en récompenſe plus fatigantes & plus guindées, allez chez Madame de S.... Mais enfin, avant que de vous déclarer pour l'une d'elles, faites proviſion de plaiſanteries ſur l'autre. Je crois déjà deviner le parti que vous ſuivrez ; la cohue vaut mieux pour peu de temps : j'aimerois mieux l'autre maiſon pour un commerce qui devroit avoir de la ſuite. Adieu; mandez-moi au plutôt comment vous vous ſerez gouverné.



A

A MONSIEUR D'O...

LETTRE XLII.

Vous m'embarraſſez fort, mon cher couſin, en me demandant conſeil ſur vos affaires. D'un côté, vous êtes fort amoureux, & de l'autre, M. votre père vous menace très ſérieuſement de vous déshériter, ſi vous épouſez la Demoiſelle dont vous êtes amoureux. En vérité, je ne ſais que vous dire. Il y a ſur cette matière-là deux partis à prendre ; le parti héroïque, qui eſt de préférer la belle tendreſſe à tout ; & le parti bourgeois, qui eſt de ne vouloir pas perdre vingt mille livres de rentes pour une Maîtreſſe. C'eſt à vous à vous conſulter. Vous avez ſans doute beaucoup plus d'inclination à faire le héros ; mais la difficulté n'eſt pas de l'être à préſent, c'eſt de l'être à l'avenir. Je vous conſeillerois de ſuivre votre grandeur d'ame, ſi vous étiez sûr qu'elle ne vous abandonnât point ; mais vous ne ſauriez compter ſur elle, peut-être ne la retrouverez-vous plus dès que l'affaire

sera finie. En un mot, on se lasse d'être héros, & on ne se lasse point d'être riche. Vous n'avez point vu vingt mille livres de rentes faire des inconstans, comme toutes les belles en font. Je sais que ces raisonnemens vous paroîtront assez grossiers, & qu'ils sont démentis par toute la Métaphysique amoureuse. Je suis fâché que l'expérience que j'ai du monde ne me permette pas de conserver des idées, que je trouverois, aussi-bien que vous, plus nobles & plus délicates. Ce n'est pas ma faute, si je ne crois pas que l'amour suffise pour le bonheur de quelqu'un ; j'aurois assez d'envie de le croire : mais pourquoi l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit seul en état de se passer de tout? Et si l'amour trompe, à plus forte raison, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peut être que vous trouverez mille agrémens & mille complaisances dans la personne que vous aurez épousée, parce qu'elle devra tout à un homme qui lui aura sacrifié sa fortune; mais prenez garde que ce ne soit-là justement ce qui gâtera votre mariage. Il pourra arriver fort aisément qu'on ne répondra pas à l'idée que vous conçe-

vrez de l'obligation que l'on vous aura. Je ferois bien fâché d'avoir une femme à qui je fusse en droit de faire les reproches que vous pourrez faire à la vôtre. Il me femble qu'on eft bien malheureux d'avoir des matières de plaintes, outre celles que le mariage fournit naturellement. Une femme ne doit déjà que trop à fon mari ; pourquoi en voulez-vous une qui vous devra encore davantage ? Songez que par-là elle fera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'eût été, & que par conféquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne favez pas quel fupplice ce fera pour vous, que de n'ofer jamais vous plaindre d'elle ; il faudra, pour foutenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vous paroifliez toujours charmé de fes manières pour vous, même quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moi, je vous avoue que je ne voudrois pas me priver de la liberté de pefter hautement contre ma femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réflexions fur ces raifons, mon cher coufin ; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abftenez vous de la lecture des Romans. Je ne vous ai point fait un fermon à la manière d'un père ou d'un

oncle farouche, je ne ſuis pas aſſez ſage pour avoir droit de prendre ce ton : cependant je crois vous avoir dit à-peu-près tout ce que vous pourroient dire des gens ou plus ſages ou plus chagrins que moi.

AU MÊME.

LETTRE XLIII.

Vous m'avez écrit en vrai ſtyle d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de votre Maîtreſſe, Vénus ſeroit bienheureuſe ſi elle lui reſſembloit ; mais ce qui vous touche le plus en elle, eſt juſtement ce qui me ſeroit le plus ſuſpect, je veux dire ſon eſprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites ; mais je meurs de peur qu'avec l'eſprit qu'elle a, elle ne connoiſſe trop les avantages qu'elle peut tirer de votre paſſion, & n'entende trop bien ſes intérêts. Vous ſerez toujours riche, quoi qu'il arrive, du moins aſſez riche pour elle qui n'a rien ; cela peut donner de l'amour à une perſonne d'eſprit. Vous devriez bien

démêler ses véritables sentimens. Vous gouverne-t elle ? Prend-elle de l'empire sur vous ? Se sert-elle de son pouvoir pour vous disposer au mariage, & pour vous affermir dans le généreux dessein d'être déshérité ? Il est vrai que je suis fou de vous faire toutes ces questions. On mène comme on veut un homme aussi amoureux que vous l'êtes, & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriez-vous point quitter pour quelques momens les yeux de votre amour, & examiner le procédé de votre Maîtresse ? Ne soyez pas charmé pour lui entendre dire qu'elle est bien malheureuse de mettre de la division entre M. votre père & vous ; qu'elle ne mérite point que vous lui fassiez le sacrifice d'un bien considérable ; qu'il vaut mieux que vous rompiez avec elle, & que vous ne la revoyiez jamais : ce ne sont-là que des discours ; & quand même ils seroient soutenus par quelques larmes, ces discours ne seroient encore rien. Mais observez, si quand elle vous représente l'inconvénient de perdre vingt mille livres de rentes pour elle, elle n'évite point d'approfondir trop la matière ; si elle ne coule point sur cela légérement ; si dans le même temps qu'elle vous ex-

horte à ſuivre votre intérêt, elle ne vous inſinue point adroitement des raiſons de n'en rien faire ; ſi elle ſe rend aiſément aux prières que vous lui faites de ne vous parler plus ſur ce ton ; enfin ſi elle n'eſt point généreuſe ſeulement pour le paroître, & ſi elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprès de vous, ſans en eſſuyer le danger. Elle eſt dans une ſituation où elle ne peut donner des louanges à la grandeur d'ame, qui ne ſoient des preuves preſque ſures qu'elle vous trompe ; & toutes les fois qu'en termes généraux elle vous anime à un amour ſincère & déſintéreſſé, cela veut dire que le ſien ne l'eſt pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne faſſe de vrais efforts pour vous bannir de ſa vue ; & je crois qu'elle ne ſauroit mieux vous marquer ſon peu de tendreſſe pour vous, qu'en vous épouſant. Je vous plains, mon pauvre couſin, d'avoir à vous précautionner contre une perſonne que vous aimez : mais quand il ne ſeroit queſtion que d'amour, la délicateſſe ſeule vous engageroit à étudier avec ſoin les manières que l'on a avec vous ; & outre cela, il eſt queſtion de votre fortune, qui eſt une fort bonne raiſon pour vous faire redoubler votre délicateſſe.

AU MÊME.

LETTRE XLIV.

VOUS vous plaignez de la persécution de M. votre père, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes où il vous embarrasse, vous met hors d'état de vous marier de long-temps : mais pour moi, mon cher cousin, je trouve que vous lui devez être fort obligé ; il favorise votre amour & votre raison. Vous allez être par les obstacles plus amoureux & plus tendrement aimé, & peut-être par la longueur du temps, deviendrez vous plus raisonnable. Ou votre passion se fortifiera, ou votre bon sens aura le loisir de renaître. Ou vous vous marierez avec plus de joie & plus de transports, ou vous ne vous marierez point du tout. De quelque manière que l'affaire tourne, M. votre père vous aura rendu un bon office. Quand vous devriez vous marier, il seroit à propos de garder pour le plus tard qu'il se pourroit les plaisirs du mariage, qui ne vous manqueront

pas, & de faire durer ceux que vous goutez à préfent, car vous ne les recouvrerez jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il étoit poffible, ne les placer que vers la fin de fa vie. Je ne fais quels fouhaits je vais faire pour vous; fi je vous en confultois, je ne balancerois pas à vous fouhaiter qu'on vous aimât toujours avec beaucoup de tendreffe: mais il me femble qu'une infidélité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux; elle vous dégageroit de votre amour avec honneur. Vous auriez auprès des Dames le mérite d'avoir été homme à méprifer vingt mille livres de rentes pour leurs beaux yeux, & vous auriez réellement le profit de les avoir confervées. Si votre Maîtreffe vous aime, j'efpère que fon amour diminuera peu à peu au bout d'un certain temps, felon la deftinée de toutes les paffions, & qu'alors le changement que vous appercevrez en elle vous guérira; mais fi elle ne vous aime pas, & qu'elle ne faffe que jouer un perfonnage d'Amante, elle aura affez d'efprit pour le jouer toujours. Ainfi, prenez garde à n'être pas la dupe d'une conftance que vous aurez lieu de foupçonner dès qu'elle ira trop loin. Adieu,

mon cher cousin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates ; mais vous ne le sentez peut être pas assez. On diroit que votre destinée vous a fait exprès une situation la plus embarrassante qu'on puisse imaginer. Vous n'êtes ni assez gueux, ni assez riche. Si vous étiez plus gueux, vous n'auriez aucune matière de soupçons du côté de l'amour, vous seriez sûr qu'on n'aimeroit que votre personne ; & si vous étiez plus riche, vous n'auriez rien à ménager du côté de la fortune.

A MADAME D'O....

LETTRE XLV.

IL est vrai, Madame, qu'avant votre mariage, j'ai tâché par toutes sortes de moyens d'ébranler la fidélité de M. d'O.... à votre égard ; mais faites réflexion, s'il vous plaît, que pour être toujours en état de parler contre vous, j'ai eu l'esprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu où vous êtes. J'avois oui - dire à tout le monde que cette précaution-là étoit nécessaire pour

être votre ennemi. Le bruit commun étoit qu'il n'y avoit pas de comparaison entre vous & vingt mille livres de rentes ; mais comme je ne vous ai pas vue, j'étois en droit de ne le pas croire, car vous m'avouerez qu'un mérite qui l'emporte sur vingt mille livres de rentes est rare. Je suis ravi d'avoir écrit à M. votre époux je ne sais combien de lettres, où je lui empoisonnois l'esprit sur votre chapitre le plus adroitement que je pouvois ; sans cela je tremblerois que sa passion ne pût pas tenir contre le mariage : mais je sais à présent de quel caractère elle est, & je suis sûr que l'estime solide sur laquelle elle est fondée, durera toujours. Voyez comme je suis bon parent, Madame ; c'est l'avoir bien marqué, que de m'être déclaré contre une si aimable personne que vous êtes. Jugez ce que je ferois, si ce zèle de parent avoit présentement lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous dissimuler une crainte que j'ai, & qui part peut-être d'une mauvaise conscience qui me reproche ce que j'ai fait. J'ai peur que quand je vous verrai, vous ne vous mettiez en tête de me prouver trop bien que l'attachement de mon parent pour vous étoit très-raisonnable. Au nom de

Dieu, Madame, point de vengeance, faiſons une paix ſincère; je ne me préſenterai point à vous, que vous ne m'ayiez donné parole de n'être point trop belle, ni trop pleine d'eſprit.

A MADEMOISELLE DE....

LETTRE XLVI.

VOUS venez donc à Paris, Mademoiſelle, j'en ſuis ravi; il étoit tout-à-fait mal que les deux plus belles choſes du monde ne ſe connuſſent point. Je vous aſſure que vous vous cauſerez une admiration réciproque. Vous prétendez peut-être cacher ici que vous ſoyez Provinciale, parce que vous n'avez ni l'accent, ni l'air, ni les manières de Province: mais je vous avertis que j'ai dit à tout le monde que vous n'êtes jamais venue à Paris; je ſuis de la même Province que vous, j'aime ma Patrie, & je ne conſentirai point que vous lui ôtiez l'honneur de vous avoir produite, & de vous avoir élevée auſſi-bien qu'elle a fait. Je vous attends avec impatience pour confon-

dre des Pariſiennes, qui croient que s'il ſe trouve de la beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ni agrément, ni politeſſe. Je ne ſais ſi quand elles vous auront vue, elles voudront bien expoſer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale comme vous. Au reſte, Mademoiſelle, ne ſongez pas à conſerver votre tranquillité & votre froideur en ce Pays-ci. Il entre des indifférentes dans Paris, mais il n'en ſort point. Vous n'avez qu'à nous dire quelle ſorte de mérite il faut pour vous toucher, nous vous le trouverons; & même ſi vous ne voulez pas perdre ici de temps à attendre un Amant qui vous convienne, envoyez-moi un mémoire des perfections que vous ſouhaitez qu'il ait, & vous verrez à votre arrivée un Cavalier de ce caractère qui ira vous offrir ſes ſoins.



A MADAME DE....

LETTRE XLVII.

Je vous jure, Madame, que ſi je ne ſavois très-certainement que Mademoiſelle votre fille n'étoit jamais venue à Paris, je croirois qu'elle y auroit paſſé toute ſa vie. Il ſemble qu'elle ſe ſoit fâchée de ce qu'on lui a dit qu'elle auroit ici bien des ſujets de ſurpriſe & d'admiration; & elle regarde toutes choſes avec une eſpèce de fierté & de dédain qui me charme: car ce ſentiment eſt tout-à-fait aimable dans une jeune perſonne qui ſe ſent belle, & qui ne veut pas que rien ſoit en droit de lui cauſer de l'étonnement. C'eſt parce qu'on lui avoit trop vanté Paris, qu'elle ſe fait un honneur de le voir avec cette indifférence; mais en vérité Paris n'en uſe pas de même à ſon égard: je l'y avois extrêmement vantée; & on ne laiſſe pas de l'y trouver très accomplie. Je ne me fuſſe pas haſardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges, tant à cauſe de mon propre intérêt, que de celui

de la perſonne que j'aurois annoncée ; mais je ſavois que Mademoiſelle de N. . . . étoit ſi propre à plaire à tout le monde, que le bien que je dirois d'elle avant qu'on l'eût vue, ne lui feroit point de tort. Tout ce que je crains, c'eſt qu'elle ne ſe faſſe des affaires avec des femmes, dont elle aura engagé les Amans à ſon ſervice ſans y penſer; je lui ai déjà bien recommandé qu'elle y prît garde, & qu'elle ne s'amusât pas à faire étourdiment des conquêtes de tout ce qui s'offriroit. Je ſerois bien aiſe, que, pour éviter cet inconvénient, elle eût choiſi quelqu'un, ſur qui elle jettât tout l'effet de ſa beauté: mais je ne ſais ſi les avis que vous lui avez donnés à ſon départ, ne ſeroient point par malheur contraires aux miens; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant, non pas même pour ſe donner le plaiſir de le tourmenter.



A LA MÊME.

LETTRE XLVIII.

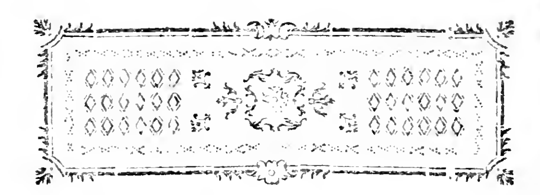
C'EST ſans doute, Madame, à Mademoiſelle de N.... que nous avons l'obligation des plus grands plaiſirs que nous ayions eu ce carnaval. Vous en conviendrez, quand je vous aurai fait une petite relation de ce qui ſe paſſa le mardi-gras. Nous avions imaginé une aſſez jolie maſcarade. Notre deſſein étoit de repréſenter les Amadis, & Mademoiſelle votre fille avoit obtenu de Madame ſa tante, qu'elle ſe maſqueroit auſſi bien que nous. Nous nous fîmes un vrai plaiſir de la ſeule idée d'être habillés comme ces vieux foux qui couroient les champs pour réparer les torts, & comme ces Demoiſelles ſcrupuleuſes qui montoient en croupe derrière eux, & les ſuivoient dans leurs aventures. Nous conſultâmes toutes les tapiſſeries anciennes, pour prendre les vrais habits de ce ſiècle-la, & pendant dix ou douze jours il ne fut parlé d'autre choſe par-

mi nous. Aujourd'hui l'un ajuſtoit la figure d'un heaume, demain l'autre réformoit un vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les ſoins que nous donnâmes à faire faire notre équipage romaneſque. Enfin le mardi-gras vint, ce jour que nous avions tant deſiré pour notre maſcarade. Nous nous aſſemblâmes le ſoir chez Madame de.... pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin avec Meſſieurs de..... qui étoient auſſi deſtinés à être Chevaliers errans. Mademoiſelle de N.... ne nous a jamais paru ſi belle que quand elle fut habillée en Oriane. En vérité c'eſt une beauté de tous les ſiècles; elle étoit charmante avec la parure de ſa triſaïeule. Nous nous préparions à partir tous pleins de joie & bien diſpoſés à courir tous les bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaiſirs pour toute notre nuit. Sur cela Mademoiſelle de N.... nous dit avee un air d'enjouement, que je tâcherois de vous exprimer ſi vous ne le connoiſſiez pas: *Je vais vous paroître folle, & je le ſuis peut-être; mais ſi j'en ſuis crue, nous nous déshabillerons tous, & au lieu d'aller au bal, nous nous irons coucher. J'ai déjà remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que*

toutes

toutes les fois qu'on s'eſt attendu à y avoir bien du plaiſir, on n'y en a point eu du tout; & que quand le deſſein en a été fort agréable, l'exécution ne l'a pas été. Tout le monde condamna d'abord ſon avis : mais quand on y eut donné un moment de réflexion, on trouva qu'elle diſoit vrai, & auſſi-tôt chacun jetta une pièce de ſon équipage d'un côté, une autre d'un autre; enfin nous nous déshabillâmes avec un tel emportement de joie cauſé par la bizarrerie de ce que nous faiſions, qu'il eût été impoſſible qu'aucun bal nous eût réjouis autant. Dieu ſait combien nous plaiſantâmes ſur notre dépenſe perdue, & ſur notre Chevalerie avortée; ces folies nous menèrent ſi loin, que nous ne nous ſéparâmes qu'à cinq heures du matin, c'eſt-à-dire, auſſi tard que ſi nous euſſions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agréable pendant notre carnaval. Nous avons réſolu de donner déſormais tous nos projets à renverſer à Mademoiſelle votre fille.



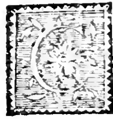


LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

A MONSIEUR D'U....

LETTRE PREMIERE.



CROIREZ-VOUS ce que je vais vous dire? Notre Ami le Marquis de.... eſt aimé de ſa femme. Vous ſavez avec quelle répugnance elle l'a épouſé, & combien elle a eu de peine à prendre la réſolution d'avoir vingt-cinq mille livres de rentes. Cependant il y a deux mois qu'ils ſont mariés, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu ſe dé-

dire si-tôt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, & peut-être avoit-elle quelque honte de ses nouveaux sentiments. Mais enfin elle ne s'en cache plus; elle a renoncé à toute pudeur : elle lui dit publiquement mille choses tendres, & lui donne de petits noms. Vous ne sauriez croire la mauvaise grace qu'a cet homme-là à être aimé d'une jolie femme. Cela ne lui sied poinr du tout, & c'est un ridicule pour lui que d'être appellé *mon cœur* par une belle bouche, & regardé amoureusement par de beaux yeux. Du temps qu'il ne faisoit que se plaindre des duretés qu'on avoit pour lui, il est vrai qu'il se plaignoit d'une manière brutale, & souvent impertinente : mais on trouvoit bon qu'il se plaignît; c'étoit le personnage qui lui convenoit, on le lui laissoit faire : mais qu'il soit aimé, on n'y sauroit consentir. N'allez pas vous imaginer que je sois jaloux de son bonheur, & amoureux de la Dame; je vous proteste que non : c'est seulement qu'on seroit bien aise de voir un certain ordre raisonnable dans les choses, & qu'on est blessé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une chose trop douce & trop

obligeante qu'on lui dit, par un gros ris qui retentit dans sa vigoureuse poitrine ; & quelquefois, ce qui est plus insupportable, il prend un air sérieux qui avertit sa femme qu'il faut modérer un peu sa passion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendissiez présentement parler sur la galanterie. Depuis l'heureux succès de son mariage, il se croit né pour l'amour ; il se méle de débiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune se parent : que c'est toujours la faute des hommes, s'ils sont maltraités, & qu'il n'y a point de rigueurs éternelles, qu'on ne manque point de cœurs quand on les sait bien attaquer ; & enfin tout ce qu'on a coutume de dire en général pour se le faire appliquer en particulier. Vous jugez bien que de sa vie il n'avoit encore tenu de pareils discours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de sujet d'être content qu'il s'imagine ; sa femme est folle de lui, elle le sera bientôt de quelqu'autre. C'est la plus dangereuse chose du monde pour un mari qui n'est pas aimable, que d'être aimé dès qu'il est mari ; il faut qu'il ait plu par des agrémens qui ne peuvent pas lui être

particuliers. Je vous réponds que Madame.... doit avoir un tempérament ſur lequel la vertu du Sacrement a opéré tout auſſi-tôt; & ſi ce tempérament favorable a trouvé un certain mérite au mari, il eſt à craindre qu'il ne le trouve auſſi à bien d'autres. Voilà ce que c'eſt que le mariage. Qu'une femme n'ait pour vous que les ſentiments qu'elle prend dans ſon devoir, cela eſt ſûr, mais peu agréable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le mariage ait cauſés trop ſoudainement, cela eſt plus agréable, mais peu ſûr. On ſeroit bien embarraſſé à choiſir; le meilleur eſt, je crois, de ne choiſir point.

AU MÊME.

LETTRE II.

JE vous l'avois bien prédit, c'en eſt fait, le pauvre mari n'eſt plus aimé: on ne l'appelle plus que *Monſieur*, quelquefois *mon cher*, mais rarement & languiſſamment; & je vois un jeune homme bien fait & aſſidu, qui a bien

la mine d'emporter les petits noms. Je prévois même que le mari n'en sera que mieux trompé, parce qu'il a été aimé pendant quelque temps : on l'a rempli d'une opinion de son mérite qui ne lui permettra pas d'être jaloux ; ou s'il vient à l'etre, Dieu sait comme on lui reprochera qu'il n'aura pas rendu justice à la tendresse qu'on lui a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on lui a donnés, ou l'empêcheront de se plaindre, ou serviront de réponse à toutes ses plaintes, & je vous assure qu'il les paiera bien. Mon Dieu ! que cet homme-là paroîtra haïssable à des yeux désabusés ! car il le leur paroîtra beaucoup plus qu'à d'autres, par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toujours trouvé aussi sot qu'il est. Croyez qu'on lui demandera bien compte, & qu'on le punira bien sévérement de ce qu'il aura pris la liberté d'imposer à une jolie femme, & eu la hardiesse de jouir de son amour. Tout ce qu'il pourra dire pour sa justification, c'est qu'il a été assez naturel qu'elle commençât par lui la carrière de galanterie où elle va entrer, puisqu'il a été le premier, quoiqu'indigne, qui se soit présenté à elle. En effet, il semble qu'il faille ex-

pédier promptement un mari, & aller de-là aux autres: c'eſt une affaire faite, & on n'y revient plus. Je crois celle-ci bien finie ; ſi toutes les autres vont ſi vîte, l'Hiſtoire de Madame..... ſera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut être eſt-il à ſouhaiter pour le mari qu'il ſoit bien grand ; il auroit du moins la conſolation de voir que perſonne n'auroit fait ſur le cœur de cette belle perſonne des impreſſions plus durables que celles qu'il y a faites.

A MONSIEUR D'A...

LETTRE III.

IL faut que je vous ſatisfaſſe, & que je vous mande tout au long ce qui ſe paſſe chez Madame de L.... depuis qu'elle eſt veuve. Elle ne ſonge, comme vous devez ſavoir, qu'à prendre un ſecond mari; mais quel mari ? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle. Elle craint que l'on n'ait des deſſeins ſur ſon bien, plus que ſur ſa perſonne; délicateſſe très-fondée & très-raiſonnable,

mais qu'elle ne devroit pourtant pas écouter. Elle obſerve dans ſes diſcours de diminuer ſon bien autant qu'elle peut, pour empêcher les vœux & les ſoupirs de ſes Amants d'aller de ce côté-là, & en même temps elle diminue auſſi ſon âge : mais elle ne peut faire de tort ni à l'un, ni à l'autre ; on ſait que le bien eſt grand, & l'âge auſſi. Je voudrois que vous viſſiez avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiſelle ſa fille. Auſſi-tôt qu'on en parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'eſt pas-là ce qui durera dans cette jolie perſonne, mais que ce qui la rendra long-temps aimable, ſera ſa taille & ſa figure. Et pourquoi cette diſtinction ? C'eſt que ſa mère eſt encore d'une figure aſſez noble, & d'aſſez belle taille. Pour le teint, vous voyez bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La demoiſelle de ſon côté a un grand intérêt à empêcher que ſa mère ne ſe remarie ; auſſi elle s'y emploie avec toute l'adreſſe poſſible. S'il arrive que quelqu'un prenne des manières propres à ſéduire Madame de L.... & commence à faire quelque progrès auprès d'elle, tous les charmes de la fille ſe jettent à la traverſe ; on a, pour lui faire lâcher priſe

&

& pour l'attirer à ſoi, des ſecrets infaillibles, que la beauté & la jeuneſſe fourniſſent : on rend la mère jalouſe, & il n'en faut pas davantage ; car quand elle l'eſt une fois, elle fait autant de bruit, & eſt auſſi difficile à appaiſer, que ſi elle n'avoit que vingt ans. Il ſeroit à craindre pour la demoiſelle qu'il ne ſe trouvât quelque homme de bon ſens qui allât droit à ſon but, & qui ne ſe laiſsât point donner le change. Mais heureuſement Madame de L..... n'admet que de jeunes gens à ſoupirer pour elle, & de jeunes gens ſeront toujours les dupes de ſa fille. Je vous avouerai que je lui ai fait pendant quelque temps une méchanceté. J'ai fait ſemblant d'être amoureux de la mère, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Auſſi-tôt voilà la fille qui met en uſage toute la plus fine coquetterie pour faire une diverſion. J'avois deſſein de l'alarmer un peu, & je ne donnois pas dans le piège ; mais enfin je la tirai de peine il y a quelques jours, par une Lettre que je lui écrivis. En voici une copie. Je vous l'envoie, parce que cette pièce peut ſervir à l'hiſtoire du veuvage de Madame de L.... que vous aviez envie de ſavoir.

A MADEMOISELLE DE L...

LETTRE IV.

DITES la vérité, Mademoiselle; n'êtes vous pas bien aise que je prenne la peine de vous écrire ? Vous avez si fort éprouvé ma fierté, que vous devez être infiniment sensible aux moindres graces que je vous fais. Ne souhaiteriez-vous pas même de trouver cette Lettre-ci pleine de tendresse, &, pour tout dire, d'amour? Je sais l'usage que vous en feriez, & je devine fort bien comme en allant porter vos plaintes à Madame votre mère, de ce que j'oserois vous écrire de pareilles choses, vous seriez ravie de la désabuser de ma fidélité. Mais n'espérez rien, je ne vous parlerai point encore d'amour; il s'agit seulement de savoir ce que vous voulez bien qu'il vous en coûte, afin que je renonce à devenir votre beau père. Je me contenterai que vous fassiez, pour me récompenser de ne l'être point, ce que vous avez fait jusqu'ici pour m'empêcher de l'être.

Souvenez-vous, Mademoiſelle, de toutes les bontés que vous m'avez marquées; vous m'y avez accoutumé, il m'eſt impoſſible de m'en paſſer à l'avenir : je vous connois des regards & des façons de parler que je vous redemanderai toute ma vie. Il vous ſera d'autant plus aiſé de me continuer toutes ces faveurs, que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne faiſois. J'ai admiré votre perſévérance à mon égard; rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviez pour moi : mais ſoyez ſûre que vous me trouverez déſormais moins fier & moins inſenſible. Je ne laiſſerai plus ſans réponſe les choſes obligeantes que vous me direz; & quand vous ferez des pas vers moi, je commencerai à en faire vers vous. Si vous changez de manières le moins du monde, je redeviens beau-père; & je ſaurai bien m'attirer votre tendreſſe, par les ſoins que j'aurai pour Madame votre mère, lorſque je ne me l'attirerai pas par ceux que j'aurai pour vous-même. Mais, Mademoiſelle, pourquoi faudroit-il prendre ces voies détournées? Pourquoi ne pourroit-on réuſſir auprès de vous qu'en faiſant ſa cour à une autre? Dès qu'on a de l'attache-

ment pour Madame votre mère, vous vous chargez de le payer : qu'on en ait pour vous, vous n'y ſongez pas. Il vaudroit mieux, ce me ſemble, remettre les choſes dans leur ordre naturel ; Madame de L.... récompenſeroit ſes Amans, & vous les vôtres, & en ce cas-là je vous promets fidélité.

A MADAME....

LETTRE V.

JE vous prie, Madame, que je vous faſſe une hiſtoire aſſez extraordinaire, mais dont je vous garantis la vérité, & qui eſt nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur ſalutaire des forces de l'amour, & ſervira à vous faire voir que, dès qu'un Amant eſt d'une certaine perſévérance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec lui. La L..... étoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pu trouver moyen de plaire ; ſoins, aſſiduités, reſpects, plaintes, larmes, fureur, tout avoit été inutile. A la fin, un beau jour qu'il étoit dans le cabinet de la Dame, ſeul

avec elle, il lui déclara que puiſque rien n'avoit été capable de la toucher, il étoit réſolu de mourir. Juſques-là il ne tenoit qu'un diſcours fort commun; mais voici ce qu'il y eut de particulier: *Et afin*, lui dit-il, *que vous jouiſſiez pleinement de ma mort, & que vous ayiez le plaiſir de la voir arriver par degrés, je veux mourir de faim ici dans ce cabinet;* & ſur cela il ſe jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir. La Dame ne fit que s'en moquer, & le laiſſa là, fort ſûre qu'il n'y ſeroit pas encore dans un quart-d'heure. Cependant le ſoir arrive, la nuit vient, & il eſt encore dans le cabinet. On va le trouver: on lui demande s'il eſt fou, s'il veut paſſer-là la nuit. Il ne répond pas un ſeul mot, & oblige la Dame à ſortir. La nuit ſe paſſe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à réſipiſcence; il n'ouvre la bouche que pour répondre: *Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire mes dernières paroles.* Il jette un regard languiſſant ſur elle, pouſſe un ſoupir, & tourne la tête d'un autre côté. Le troiſième jour, la Dame plus embarraſſée que jamais, lui porte elle même un bouillon. Dieu ſait avec quel ſouris dédaigneux il le regarda. Il paroiſſoit

confidérablement affoibli ; il y avoit déjà je ne fais quoi d'égaré dans l'air de fon vifage, & quelque chofe d'éteint dans les yeux. Le quatrième jour, la Dame fit des réflexions profondes fur le fcandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon cabinet ! mort par un défefpoir ! mort de faim ! je fuis perdue ; cela va faire un éclat horrible dans le monde ; on ne croira point la vérité, & on fera mille plaifanteries.* Peut-être auffi fut-elle touchée d'une marque de paffion fi extraordinaire. Pourquoi non ? Je croirois bien que cela fit autant d'effet fur elle que la crainte du fcandale. Quoi qu'il en foit, elle l'alla trouver, & après une dernière exhortation, qu'il paroiffoit même n'entendre pas, parce qu'il étoit déjà mourant, elle lui dit que puifqu'on ne pouvoit le faire fortir de-là par aucune bonne raifon, il en fortît à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre moribond tourna languiffamment les yeux vers elle, & demanda s'il avoit bien entendu, ou fi ce n'étoit point un fonge qui fe formât dans un cerveau malade & épuifé. On lui confirma ce qu'on lui avoit dit : auffitôt la vie revint en lui ; & non-feulement la vie, mais une vivacité furprenante, avec laquelle il fe fit payer de

ce qu'il alloit ſortir du cabinet. Jamais il ne ſe fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame ſut aſſez bon gré à ſes charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, & je ne doute pas qu'en effet ils n'aient eu bonne part au miracle : mais il eſt conſtant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain & quelques bouteilles de vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement ſous un lit de repos qui étoit dans le cabinet ; car comme il avoit prévu ſa mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dreſſer les cheveux à la tête. O ſiècle ! ô mœurs ! dites-vous. Heureuſe cependant & trois fois heureuſe, celle qui a des Amants qui ſavent fourber ainſi ! On a l'honneur d'avoir fait l'inexorable, & le plaiſir de ne l'avoir pas été. Je gage qu'on a bien ſenti l'obligation qu'on avoit à notre Ami La L.... & que pour la reconnoître, on l'a renvoyé d'autres fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne mérite point auſſi la gentilleſſe de ſon invention ? D'autres emportent les Places qu'ils aſſiègent en les affamant ; lui a emporté celle à qui il en vouloit,

en s'affamant lui-même. Le ſtratagême eſt le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'eſt qu une autre fois les Dames ne laiſſent crever les hommes qui voudront mourir; je ne crois pourtant pas que ce péril-là ſoit bien grand. Vous voyez dans cette Hiſtoire qu'il eût fallu que le Cavalier ſe fût retiré honteuſement, ſi les proviſions euſſent manqué; mais les rigueurs de la Belle ne durerent pas auſſi long-temps que le pain & les bouteilles de vin.

A MONSIEUR DE...

LETTRE VI.

LA jolie choſe, Monſieur, que votre petite Parente, & que je vous ſuis obligé de m'avoir fait voir ce tréſor avant qu'il paroiſſe dans le grand monde! C'eſt la plus aimable figure que j'aie jamais vue; & il me ſemble que la ſimplicité dans laquelle l'ont élevée les Religieuſes qui ont eu juſqu'à préſent ſoin d'elle, relève beaucoup ſes agréments. Moi, qui n'eſtimois pas l'éducation des Couvents, je commence

à en être charmé, & je ne ſais plus comment on peut aimer une jeune perſonne déjà toute dreſſée aux manières du monde. Mademoiſelle de V ..... a ſans doute beaucoup d'eſprit, mais elle n'a point encore entendu parler des gens raiſonnables: elle penſe plus qu'elle ne peut exprimer, & je vois avec un plaiſir extrême & l'effort qu'elle y fait, & le dépit qu'elle a de n'y pas réuſſir. Elle ſent la différence de ſes phraſes de Couvent à celles dont je me ſers, & je ſuis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'eſt pas que je n'entrevoie dans cette honte quelque choſe de fier, & qui ſemble me dire que je n'ai ſur elle que l'avantage de l'expérience. Je remarque même que, quand je me ſuis ſervi de quelque façon de parler qui lui eſt nouvelle, & qui lui a plu, elle ne la prend pas auſſi-tôt : mais elle attend quelques jours à s'en ſervir, apparemment pour diſſimuler qu'elle ait rien appris de moi. Elle eſt ſi fâchée que j'aie préſentement plus d'eſprit qu'elle, qu'aſſurément elle en aura plus que moi avant qu'il ſoit peu. Je n'ai pas pu m'empêcher de faire quelquefois tomber l'entretien ſur les choſes du cœur; elle n'en parle que dans un cer-

tain ſtyle tiré des Livres de dévotion qu'elle a lus, & qui, tranſporté du Divin au Profane, fait un effet aſſez plaiſant : mais elle ne laiſſe pas d'entendre fort bien ce qu'elle dit, & je ſouhaiterois qu'en ce langage dévôt, elle voulût m'exprimer des ſentimens qui ne le fuſſent pas. Elle vient toujours à la grille, accompagnée d'une révérende Mère qui ne montre point ſon viſage, & qui, deſſous un voile baiſſé, pouſſe mal-à-propos des ſentences ſur le mépris du monde & la vanité de nos occupations ; & cependant elle ſe plaint lorſque je fais mes viſites, ou moins fréquentes, ou plus courtes. Ce n'eſt pas aſſurément que je lui tienne des diſcours auſſi édifiants que pourroit faire ſon Confeſſeur. Nous ſommes déjà en quelque ſorte d'intelligence, la jeune Penſionnaire & moi, ſur les ſottiſes de la révérende Mère, & il y a eu quelques ſignes d'yeux qui ont paſſé pardevant le voile noir ſans être apperçus. Plaiſe à l'amour que notre intelligence puiſſe aller loin aux dépens de cette importune figure qui vient ſe planter devant nous ! j'en aurois en vérité un double plaiſir.

AU MÊME.

LETTRE VII.

JE commence une éducation de Mademoiselle de V.... un peu différente de celle qu'on lui a donnée jusqu'à présent. Je lui ai envoyé le Roman de Cyrus, avec la permission de la Mère qui la gouverne, & il a été expédié tout entier en quinze jours. Aussi en a-t-elle les yeux tout battus; & je crois que ceux de la révérende Mère le sont aussi, car elle a voulu goûter du poisson avant sa Pensionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapissante, où il entroit de la vieillesse, de la tendresse, & outre tout cela, je ne sais quoi de particulier aux Religieuses: *Mon Dieu! Monsieur, ne trouvez-vous pas que cette Mandane étoit bien malheureuse lorsqu'elle avoit tant d'angoisses dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le grand Artamène?* Je trouvai la remarque fort proportionnée au génie d'une Religieuse, toujours gênée & captive; & la petite

Penſionnaire, qui l'entendit bien en ce ſens-là, répondit bruſquement: *Oui, mais Artamène étoit toujours en Campagne pour enlever Mandane; & pour nous, perſonne n'y ſonge.* Vous voyez que l'exemple de cette Héroïne les a aſſez miſes toutes deux dans le goût des enlévemens, & qu'un grand Artamène n'y perdroit pas ſes pas: mais je ne voudrois pas l'être de toutes les deux. Cyrus a fait ſur Mademoiſelle de V..... l'effet que les Romans font toujours ſur de jeunes perſonnes qui n'ont rien vu; elle s'imagine le monde fait ſur ce modèle. Je tâche de la réſoudre à ne pas exiger de ſes Amans tout le mérite d'Artamène, & à leur relâcher quelque choſe, ſur-tout ce reſpect outré qu'il avoit pour ſa Maîtreſſe; & en mon particulier je lui avoue, qu'à moins que ce caractère héroïque ne ſoit un peu mitigé, & amené à ma portée, je n'y puis pas prétendre, & que je ſerois auſſi-tôt Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pied de la lettre, tout ce qu'elle a vu dans ſon Livre. Il n'y a pas grand mal à cela; le monde l'aura bientôt déſabuſée, & j'eſpère même qu'elle viendra aiſément à goûter la différence qui eſt entre le ro-

manesque & le naturel. Peu de femmes consentiroient au rétablissement de la discipline amoureuse des Romans.

A MADEMOISELLE DE....

LETTRE VIII.

Vous voulez bien souffrir, Mademoiselle, que je me vante de vous donner de l'esprit. J'ai cru d'abord que c'étoit quelque chose de fort glorieux pour moi: mais je vois que je vous en donne tant en peu de temps, que je n'ai pas grand sujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avez à en recevoir, diminue extrêmement le mérite qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'êtes pas ingrate, vous me donnez en récompense ce que je n'oserois nommer dans une lettre qui doit entrer dans un Couvent. Si cependant je croyois qu'il n'y eût que vous qui dussiez la voir, je hasarderois le mot d'amour; car je vous avoue que je n'ai pas tant de respect pour vous, que pour la Mère de...... Les jolies personnes en inspirent moins, & vous êtes

aſſurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoiſelle, de l'échange que vous voulez que nous faſſions enſemble. J'aime mieux vous donner de l'eſprit *gratis ;* je vous déclare que je n'ai point affaire d'amour. Ce qui me déplaît le plus, c'eſt que votre reconnoiſſance eſt ſi exacte, que vous voulez me donner un amour qui dure autant que durera l'eſprit que je vous donne. A ce compte, je vous aimerois toute ma vie. Je vous rends très-humbles graces, je n'ai jamais été amoureux de cette façon-là. J'ai promis à chaque belle que j'ai quittée, que je n'en aimerois jamais d'autres plus fidellement. Voulez-vous que je manque tout d'un coup à tant de promeſſes, qui étoient les ſeules que j'eſpérois de pouvoir tenir? Ne me permettrez-vous point de conſerver à l'égard de tant d'aimables perſonnes cette eſpèce unique de fidélité? Vous me rendrez infidèle à un monde de belles tout-à-la-fois. Il faut pourtant m'y réſoudre, ſi je continue de vous voir: mais du moins récompenſez-moi ſur le pied de cette multitude & de Maîtreſſes paſſées, & de Maîtreſſes à venir que je vous ſacrifie: car pendant le reſte de ma vie, que je vois bien qu'il faut vous dévouer, j'étois un homme à avoir

encore quelque douzaine ou deux de paſſions. Vous étouffez dans mon cœur toute cette belle eſpérance d'amour à naître. Je n'ai point de regret à la diverſité qui ſe fût trouvée dans ma vie; j'euſſe aimé tantôt une brune, tantôt une blonde, tantôt une perſonne gaie, tantôt une ſérieuſe: mais il me ſemble que vous raſſemblez le mérite de tous ces différens caractères. Vous me paroiſſez gaie & ſérieuſe; & ce qui eſt ſurprenant, j'ai tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en même temps. Il vaut autant que je vous aime vous ſeule, que ſi je m'étois amuſé à aimer en détail toutes ces autres perſonnes qui ſont en vous en raccourci: mais auſſi, afin que l'empire d'amour ne perdît rien, il faudroit que vous m'aimaſſiez autant qu'elles auroient pu faire toutes enſemble. Vous êtes jeune, il ſeroit extrêmement glorieux que votre coup d'eſſai fût quelque choſe de grand.



A MONSIEUR DE....

LETTRE IX.

JE ſuis perdu, mon cher Monſieur; je me ſuis brouillé au Couvent par une imprudence que j'ai faite. J'écrivois à Mademoiſelle de V.... & je lui mandois que je haſarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour, ſi la révérende Mère ſa Gouvernante ne la devoit point lire; mais que je reſpectois cette bonne Religieuſe plus qu'elle, parce qu'elle étoit aſſurément moins jolie. Je ne m'apperçus que trop à la première viſite, qu'elle avoit lu ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver; & je ſentis bien le chagrin où elle étoit d'avoir été trop reſpectée. Je crus que, pour remédier à tout, il ne falloit que lui manquer de reſpect: quoique cela ne fût pas aiſé, je lui dis cent folies qui ne s'adreſſoient qu'à elle; j'attaquai ce voile baiſſé, par les plus impertinentes galanteries dont je pus m'aviſer. Je lui dis que nous étions bien heureux qu'elle n'en pût pas mettre un ſur ſon eſprit comme

comme ſur ſon viſage ; que l'obſtination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hauſſer, ne pouvoit être qu'une marque de ſa charité pour le prochain, qu'elle ne vouloit pas mettre en péril ; qu'il falloit l'en remercier en même temps qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles ſottiſes ne furent pas dites, & quelles ſottiſes du moins auſſi grandes ne furent pas répondues ! Il n'y a que vous qui le ſachiez, ô grilles confidentes & témoins de mes peines ! Cependant je n'avançai rien, & cette bonne Religieuſe ne me veut pas moins de mal pour ſa beauté mépriſée, que Junon en voulut autrefois à Pâris. Il eſt vrai que j'ai un peu plus de tort que lui ; car encore ne condamna-t il que ce qu'il avoit vu : moi j'ai condamné la Junon voilée ſans l'avoir vue, heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoiſſance de cauſe que Pâris. J'ai déjà été refuſé deux fois à la grille ſur d'aſſez mauvais prétextes ; cela ne m'étoit point arrivé avant la Lettre. Toute mon eſpérance eſt qu'il viendra bientôt à la bonne Mère quelque menace d'apoplexie qui l'obligera de me pardonner. A vous dire le vrai, je crois qu'une

apoplexie toute entière feroit encore mieux.

A MADEMOISELLE DE *V…*

LETTRE X.

PUISQU'ENFIN vous allez paroître dans le monde, Mademoiſelle, je veux me mettre à prophétiſer & lire dans l'avenir votre deſtinée. Imaginez-vous un grand cri qui s'élevera dans Paris, & mille voix confuſes où l'on pourra ſeulement diſtinguer: *Qu'elle eſt jolie! qu'elle eſt belle!* Juſqu'à préſent on vous a vue dans le lieu où vous avez été; mais perſonne ne vous a encore regardée, hormis moi, qui certainement me ſuis bien acquitté ſur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiſelle, vont être à peu-près pour vous comme les miens; vous n'y remarquerez peut-être pas de différence: mais ſi vous permettez de mêler quelque choſe de triſte dans mes prédictions, les premiers jours de votre apparition une fois paſſés, vous ne trouverez plus

dans les yeux des autres ce qui sera encore dans les miens. Vous entendrez incessamment autour de vous une sorte de bruit sourd & de murmure confus auquel vous n'êtes pas encore accoutumée; cela s'appelle des soupirs. Ils seront faits comme quelques-uns de ceux que vous avez déjà entendus de moi; peut-être seulement seront-ils poussés un peu plus haut, mais ce ne sont pas-là les meilleurs. Sur-tout il tombera sur vous de toutes parts une grele de certaines choses agréables, qu'on nomme des fleurettes ou des douceurs; vous en serez si accablée, qu'à peine aurez-vous le loisir de respirer: dès que vous vous en serez défendue d'un côté, elles vous attaqueront de l'autre; mais de peur que vous ne vous accoutumiez trop à ce langage flatteur qui ne sera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidellement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moi, si vous n'étiez pas présentement la seule personne de votre sexe pour qui je m'intéressasse, je ferais pu-

blier dans Paris que toutes les femmes eussent à engager leurs Amans de la manière la plus sûre dont elles pourroient s'aviser, & qu'elles veillassent de près à la garde de leurs captifs : car à votre arrivée on ne va entendre parler que de chaînes rompues. & de Maîtresses abandonnées. Je suis persuadé qu'après cet avis, il y auroit une partie des Amans qu'on se hâteroit de favoriser, & une autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire, selon les différentes maximes qu'ont les Dames pour conserver leurs conquêtes ; je crois pourtant que la plupart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiselle, il est très-certain que votre sortie du Couvent est un événement très-considérable dans le monde qui aime & est aimé, & qu'il y doit causer une grande révolution. Une jeune Divinité de seize ans, comme vous, s'y est bientôt fait connoître pour ce qu'elle est ; & dès qu'elle se fait voir, tout tombe à ses genoux. Pour moi, si je ne suis pas tombé aux vôtres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, songez que c'est la grille qui m'en a empêché: car ce n'est point la coutume d'adorer

de loin de ſi jolies Divinités ; on ne tombe point à leurs genoux ſans les embraſſer.

A M. LE CHEVALIER DU B.

LETTRE XI.

Que direz-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer ſur une des plus belles choſes que vous ayiez jamais faites ? Vous êtes amoureux de Madame de M.... Aſſurément ce ne ſont pas les ſens qui vous la font aimer, je crois qu'il n'y en a pas un ſeul qui ne dépoſe contre elle ; mais elle a beaucoup d'une certaine ſorte d'eſprit, & c'eſt-là le mérite qui vous touche. Rien n'eſt plus louable que ce mépris des beautés ſenſibles & matérielles, & ce goût vif pour les beautés ſpirituelles & inviſibles. Il y a même beaucoup plus qu'un ſimple mépris pour les unes, & un goût violent pour les autres ; vous allez à ces beautés inviſibles & ſpirituelles, au travers des laideurs matérielles & ſenſibles qui ſe préſentent en votre chemin. Sans doute votre gran-

deur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers que vous êtes entré en conteſtation de ſpiritualité avec quelque ange. Cependant c'eſt cela même qui ne peut être approuvé dans un ſiècle auſſi corrompu que le nôtre ; ne faites point l'ange à vingt cinq ans, mon pauvre Chevalier, & ſur-tout ne le faites point pour une perſonne auſſi éloignée de l'être. Puiſque vous croyez que cette femme là a tant d'eſprit, imitez-la ; je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour votre eſprit. En euſſiez-vous autant que feu Voiture, vous auriez encore beſoin auprès d'elle de la jeuneſſe & des agrémens dont elle eſt accompagnée. Prenez les maximes qu'elle a ſur l'amour, & vous n'aurez bientôt plus d'amour pour elle. Vous prétendez que le commerce de cette Dame vous fera une réputation d'eſprit ; détrompez-vous : vous êtes jeune & bien fait, on ne prendra point le change. Peut-être parce qu'elle raille aſſez généralement de tout le monde, vous vous croyez au-deſſus de tous ceux dont elle a plaiſanté avec vous, & vous êtes agréablement flatté par l'exception que fait de vous une perſonne qui ſait ſi bien démêler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardez-

vous bien de prendre le paiement de vos ſoins pour un effet de votre mérite; il y a bien de la différence entre mériter & acheter. Ces manières de diſtinction qu'on a pour vous, vous les avez achetées, & aſſez cher. Encore ſi l'achat une fois fait, c'étoit pour le reſte de votre vie, paſſe; mais il faut le renouveller bien ſouvent. Selon que je vous vois poſſédé de la vertueuſe paſſion d'avoir de l'eſprit, je crois que ſi on vous condamnoit à vous mettre dans la Philoſophie ou dans les Mathématiques, vous le feriez. Du moins eſt-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M.... Quelle entrepriſe peut-être au-deſſus de lui? Adieu, mon cher Chevalier; n'eſtimez pas tant l'eſprit, s'il ſe peut, & ſongez à en avoir à meilleur marché.

AU MÊME.

LETTRE XII.

TREMBLEZ à la vue de cette Lettre, je vais vous prêcher plus que jamais. On me mande que vos amours vous

brouillent avec tout le monde. Madame de M.... en uſe avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagés dans ſa conjuration. Il leur fit boire du ſang humain, afin qu'ils ne puſſent jamais rompre la liaiſon qu'un ſi grand crime formeroit entr'eux. Madame de M..... vous fait auſſi avaler tout le venin qu'elle a contre les humains en général : elle vous remplit l'eſprit de ſes plaiſanteries que vous ne manquez pas de répéter ; & plus vous vous faites d'ennemis, plus vous êtes lié à elle. Voilà de jolis nœuds d'une tendre paſſion.

Vivre avec votre Iris dans une paix profonde,
Et ne compter pour rien tout le reſte du monde.

C'eſt-là apparemment ce que vous vous propoſez. J'avoue que rien ne ſeroit plus agréable, ſi ce n'étoit l'Iris ; & je n'aimerois pas une paix ſi profonde avec elle. Je vous aſſure que vous vous préparez une ſolitude qui ne différera guère de celle de la Thébaïde, ſans compter les auſtérités que vous aurez à pratiquer. N'allez pas vous imaginer que vous en ayiez plus d'eſprit, parce

parce qu'elle en a, & qu'elle vous aime ; je voudrois bien ſavoir ſi elle en eſt plus jeune, parce que vous l'êtes, vous qui l'aimez tant. J'avoue qu'on ſe fait de l'eſprit avec les gens qui en ont, & qu'on ne ſe rajeunit pas avec ceux qui ſont jeunes : mais vous ne vous faites pas l'eſprit avec Madame de M... ; vous prenez le ſien tout fait, parce que comme il vient d'une perſonne qui vous eſt extrêmement chère, vous croyez y avoir une ſorte de droit, & vous vous parez des jolies choſes que vous lui avez oui dire. C'eſt ce qui vous trompe ; elles ne prouvent non plus votre eſprit, que le fard que Madame de M... met tous les jours marque ſa jeuneſſe. Tout cela s'applique pardehors, & ne vient point du dedans. Si vous voulez nous prouver que vous ayiez profité avec elle, apprenez à dire des choſes qui ne ſoient point d'elle ; & même afin qu'on ne vous ſoupçonne pas de lui rien dérober, apprenez à louer avec agrément & avec délicateſſe : c'eſt ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-même elle ne vous a jamais rien dit de doux ni de flatteur ; ſeulement elle jette ſur le reſte du genre humain des plaiſanteries amères où vous n'êtes pas

compris, & vous êtes réduit à vous contenter de cela, comme des plus tendres discours qui puissent sortir d'une bouche chérie. Apparemment c'est ainsi que Tisiphone & Alecto font l'amour, lorsqu'il arrive que ces jolies Demoiselles sont en commerce de galanterie, & que les serpens dont elles sont coiffées radoucissent leurs sifflemens & tâchent à faire les yeux doux. J'espère qu'une comparaison si outrée mettra ma Lettre en sureté, & que vous ne la sacrifierez pas à l'objet de votre flamme. Je ne serois pourtant pas fâché que vous le fissiez; je suis sûr qu'on vous haïroit de l'avoir seulement reçue.

AU MÊME.

LETTRE XIII.

ON me mande que vous avez depuis peu un Rival, & que vous ne lui voulez pas céder. Vous moquez-vous? Connoissez-vous si peu le bonheur que votre fortune vous envoie? Faites réflexion que vous allez être le dernier Amant de Madame de M....; car présen-

tement les amours ne ſe preſſent plus guère autour d'elle: rien n'eſt, ce me ſemble, plus déſagréable que de porter les derniers encens ſur un autel qui tombe en ruine, & je ne me plairois point du tout à finir l'Hiſtoire amoureuſe d'une Dame quelle qu'elle fût. Je vous voyois extrêmement menacé d'eſſuyer cette honte-là, & j'en étois au déſeſpoir pour vous; mais voici un homme qui ſe préſente pour vous l'épargner, & vous ne profitez pas d'une rencontre ſi heureuſe? En vérité je ne vous comprends pas. Peut-être que de voir la place diſputée, c'eſt ce qui vous excite à la conſerver: moi je trouve au contraire que vous devriez prendre adroitement, pour la quitter, le moment où elle eſt diſputée; il y auroit quelque honneur à avoir joui d'une choſe dont un autre eût pu encore être jaloux, & vous rejetteriez ſur votre Rival le déshonneur d'en être à l'avenir poſſeſſeur ſi paiſible. Vous avez encore une petite réflexion à faire, c'eſt que ſi vous négligez l'occaſion qui s'offre, Madame de M.... pourra bien ne la pas négliger, & ſi vous ne ſentez pas l'avantage d'avoir un Rival, elle ſentira bien celui d'avoir un nouvel Amant.

Vous avez vingt-cinq ans; elle en a je n'oserois dire combien, & il seroit dit qu'elle vous auroit fait une infidélité? Cela ne seroit pas supportable. Cependant il y a bien de l'apparence que ce malheur vous arrivera, si vous n'y donnez ordre. Je crois qu'elle vous trouve présentement l'esprit assez formé, & qu'elle sera bien aise de le former à quelqu'autre. Vous deviendriez un prodige, & vous seriez trop au dessus du reste des hommes, si vous étiez plus longtemps le seul qui profitassiez de ses excellentes leçons. Il est juste que ceux qui en ont besoin vous succèdent. Sérieusement on lui est bien obligé de la bonté qu'elle a de répandre assez également l'esprit.

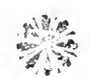
A MONSIEUR.....

LETTRE XIV.

IL faut, mon cher Monsieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous fasse part d'un chagrin très-sérieux que j'ai, dont je crains pourtant que vous ne fassiez que rire. Vous m'avez vu

extrêmement touché de Mad.... J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ai en général pour les personnes mélancoliques ; sa mélancolie me paroissoit promettre quelque chose de passionné & de piquant: je ne me trompois pas : je suis venu à ne lui point déplaire, mais j'en suis bien puni. Quoique je sois pour elle d'un attachement & d'une assiduité très-exemplaires, je n'entends sortir de sa bouche que des plaintes. Il est vrai qu'elle les fait avec beaucoup d'esprit, & qu'il y paroît un grand raffinement de tendresse : mais elle en fait toujours. S'il arrive, ce qui est assez rare, qu'elle soit contente, ne croyez pas qu'elle en parle; elle n'a point d'expressions pour la joie & pour le plaisir, cette langue-là lui est tout-à-fait inconnue : & quand par malheur je la fais appercevoir qu'elle est contente, elle commence aussi-tôt à se plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je lui donne si peu de sujets de satisfaction, qu'il faut que je prenne soin de les lui faire remarquer. Imaginez-vous que c'est une Ariane qui n'eut eu rien à dire à Thésée tant qu'il eût été fidèle, mais qui, dès qu'elle auroit été abandonnée dans

l'Isle déserte, eût fait merveille avec les rochers. J'ai pris la liberté de lui dire quelquefois qu'il falloit qu'on lui fît quelque perfidie signalée, pour faire paroître son génie & le mettre dans tout son jour. Cependant ses chagrins mêmes augmentent sa beauté ; ils redoublent l'éclat de ses yeux, la vivacité de son teint, & en un mot lui donnent une ame nouvelle. Qu'ils seroient agréables & piquans, s'ils étoient un peu plus rares ! Je ne saurois vivre avec elle, & je ne la saurois quitter. Je suis parfaitement content & de sa beauté, & de son esprit, & de son cœur ; il n'y a que sa rate qui me fait enrager. Lui appartient-il, à cette rate, de venir gâter l'effet de tant de belles & bonnes choses ? Qui pourroit érater Mad ..., ce seroit une personne parfaite. On dit que l'opération est possible, & qu'elle n'est pas trop dangereuse ; je m'en informerai mieux, & à cette condition je lui promets une fidélité éternelle.



AU MÊME.

LETTRE XV.

JE ſuis fort trompé, ou j'ai trouvé un bon expédient pour me démêler d'avec Mad.... ſans lui donner ſujet de me faire des Elégies qu'il me ſeroit impoſſible de ſoutenir. J'ai été prendre notre Ami S. R. chez Madame d'H.... à qui il s'étoit attaché, je ne ſais par quel hazard, car cette cour-là eſt aſſez ennemie de toute délicateſſe de ſentimens, & lui, il eſt homme à réflexions profondes. Il a dans l'eſprit de certaines chimères raffinées qui ont beſoin de pâture, & je ne crois pas qu'il puiſſe être content d'une perſonne qui ne lui donne pas tous les jours ſujet de rêver creux, & de ſe ronger le cœur. Je l'ai donc tiré d'un lieu où il étoit fort déplacé, & je l'ai conduit chez Mad..... où je ne doute point qu'il ne me faſſe grand tort. Il traitera l'amour ſérieuſement, méthodiquement, & ſelon toute ſa dignité, au lieu que je n'en ai que des idées communes & ſuperficielles

qui m'ont été bien reprochées. A mesure qu'il avancera, je ferai, à la faveur de mon Rival, une retraite honorable & imperceptible. L'on n'entendroit point tant de plaintes de femmes abandonnées par leurs Amans, si lorsque les Amans se sentent eux-mêmes abandonnés par leur amour, ils avoient soin de se donner des successeurs qui empêchassent que leur perte ne fût sentie, & ce ne seroit point-là du tout une infidélité; car quand je jure à une Belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interpréter favorablement, que si je ne l'adore pas toujours, un autre l'adorera pour moi, enfin que je ne la laisserai point sans un Amant qui lui plaise? C'est-là l'essentiel. Qu'importe que cet Amant, ce soit moi ou un autre? Je me tiens sûr que Mad..... sera assez raisonnable pour agréer la substitution que je prétends faire. De pareils substitutions naturellement doivent plaire aux Dames, & même je crois que les plus fréquentes seroient les meilleures: mais de plus il me semble que S. R. & Mad.... prennent déjà feu l'un pour l'autre. Je sers extrêmement à mon Rival par l'opposition de mes maximes aux siennes. Je demeurerai mêlé dans ce

commerce tant que nous aurons besoin de cette comparaison, lui & moi, pour en profiter chacun en notre manière; après quoi j'irai chercher ailleurs des graces qui rient, & des amours qui folâtrent.

AU MÊME.

LETTRE XVI.

MES desseins ne réussissent point. Mad... ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'esprit tourné de sorte à rendre fort malheureuse toute personne qui s'intéresseroit à lui d'une certaine façon. Voilà un étrange cas. Il suffit de lui ressembler pour ne lui pouvoir plaire, & elle ne s'accommode plus d'elle même, quand elle se trouve dans un autre. Mais est-ce ma faute à moi de ce qu'elle est si peu raisonnable? Je n'ai point songé à faire une désertion criminelle, je lui ai présenté un autre sujet en ma place. Et quel sujet encore? Un homme choisi sur tout Paris, pour le personnage le plus chagrin qui y fût, & qui du moins est aussi capable qu'elle de

ne laiſſer jamais de repos à ce qu'il aime. Elle ne l'accepte pas; elle l'acceptera ſi elle veut. Pour moi je prétends avoir fait mon devoir. Je ſoutiens que tous les gens de ce caractère doivent s'apparier les uns avec les autres, & qu'il leur doit être défendu de venir ſe mêler dans un monde qui eſt content, & où l'amour n'eſt connu que par ſes plaiſirs. Ils y troubleroient tout, ſi on leur promettoit d'y faire des courſes. Je vois pourtant bien qu'ils auroient beſoin de trouver des gens qu'ils puſſent tourmenter ſans être tourmentés, & ſur qui ils exerçaſſent leur triſte domination; mais en vérité ce n'eſt pas à dire que nous ſoyons obligés de nous y ſoumettre. Qu'ils ſe faſſent enrager les uns les autres. Mad.... me regarde comme un tréſor en mon eſpèce. Toute ſa bile amoureuſe ſe répand ſans péril ſur moi qui n'en ai point: auſſi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je lui offre. J'ai pourtant bien envie de lui échapper. Daigne le Ciel favoriſer mon évaſion!



A MONSIEUR DE....

LETTRE XVII.

J'ACCEPTE fort volontiers, Monſieur, l'emploi que vous me donnez d'être l'Hiſtorien de la vie de Mademoiſelle de V.... J'y ſuis aſſurément plus propre qu'à écrire quelque vie de Héros pleine de batailles, & autres grands événemens magnifiques & déſagréables. Ici il n'y en aura guère de plus conſidérables que des promenades, des viſites, tout au plus quelque ſouris, ou quelque regard fin & myſtérieux. Mais ne ſont-ce pas-là les choſes qui tiennent la plus importante place dans les archives de Paphos & d'Amathonte? C'eſt dommage que nous ne les ayions bien complettes, au lieu de beaucoup d'autres gros Livres d'Hiſtoires dont je ne me ſoucie guère. Pour commencer donc celle de votre aimable Parente, nous la menâmes hier à *l'Opéra* pour la première fois. Figurez-vous ce que c'eſt que *l'Opéra* au ſortir d'un Couvent. Quelle différence de l'harmonie des Re-

ligieuſes à celle-là ! enfin quel paſſage de l'un de ces deux mondes à l'autre ! On jouoit Pſyché ; je vous aſſure que Mademoiſelle de V..... étoit Pſyché même, enlevée comme elle dans un ſéjour enchanté, auſſi ſurpriſe, auſſi charmée qu'elle. Pour moi, au lieu de regarder la Pſyché du Théâtre, je ne regardois que celle de notre Loge, qui certainement la repréſentoit mieux, outre qu'elle étoit bien plus jolie ; & ſi j'avois été l'Amour, j'aurois député le Zéphyr à celle-ci pour me l'amener, & aurois renvoyé l'autre chez ſes Parens. A l'arrêt de mort de Pſyché, & à toute cette pompe funèbre qui le ſuit, la Demoiſelle pleura après s'être long-temps contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combattu dans ſa petite ame ; mais enfin l'honneur, qui n'eſt pas accoutumé à être le plus fort, céda, & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit-là eſt long, elle voulut s'en aller, ou ſe cacher au fond de la Loge, parce qu'elle s'imaginoit que toute l'aſſemblée avoit les yeux ſur elle, & qu'elle étoit déshonorée pour jamais. Nous eumes bien de la peine à la raſſurer ; & tandis qu'on chantoit le *Deh ! Piangete al pianto mio*,

que tous les inftrumens de l'orcheftre tiroient de longs foupirs, & que les flûtes pouffoient mille fanglots, c'étoient des éclats de rire dans notre Loge que nous ne pouvions retenir, & qui nous euffent à bon droit fait paffer pour fous. Je lui reprochai qu'elle étoit bien fenfible, & elle me répondoit que ce n'étoit que de la pitié: mais quand les fcènes de Pfyché & de l'Amour vinrent, de bonne foi elle ne le fut pas moins, & il n'étoit plus queftion de pitié. Un air de joie douce & vive étoit peint fur fon vifage, & vous jugez bien que fa beauté n'y perdoit pas; & enfin, preffée par le plaifir qu'elle reffentoit, il falloit qu'elle fe foulageât par un foupir, peut-être le premier de fa vie, & fans doute d'un trop grand prix pour être donné à une fiction. J'étudiai tous les mouvemens que la nature produifit en elle; je lui vis faire pendant toute cette Pièce, qui eft affez variée, comme un petit cours de fentimens, & je n'en connois guère dont fon cœur n'ait fait l'épreuve dans les trois heures que nous fumes là. Je vous le garantis pour être d'une affez bonne trempe, & je ne défefpère pas que dans peu nous n'ayions d'autres nouvelles à vous en donner. Au fortir de là,

nous la menâmes souper chez Madame votre sœur. Le repas fut des plus propres, & la Compagnie fort agréable; cependant elle rêva toujours. Elle ne s'étoit point encore remise de toutes les petites agitations qu'elle avoit essuyées; la musique remplissoit encore ses oreilles, Psyché & l'Amour n'étoient point sortis de son esprit. Nous la priâmes bien de ne pas trouver mauvais de se voir servie par des Laquais qui ne ressembloient guère à des Zéphyrs; & le soir que je la ramenai jusques dans sa chambre, je lui dis que si je ne la laissois pas dans ce moment-là au milieu d'une troupe de Nymphes, du moins je lui pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté, & qu'elle seroit Psyché plus de vingt fois. Elle m'avoua le lendemain qu'elle l'avoit été; mais elle ne voulut point m'avouer qu'elle eût vu un grand jeune Amour bien fait, qui lui eût dit les plus tendres choses du monde. Cependant quel moyen d'être Psyché sans l'Amour? Je vous laisse à juger si cela est possible.



A MONSIEUR DE...

LETTRE XVIII.

SI vous m'en croyez, Monſieur, partez dès que vous aurez reçu ma Lettre, & venez voir votre aimable Parente apprendre à jouer du Thuorbe. Je ſuis aſſuré qu'elle vous rendra les vingt-cinq ans que vous regrettez quelquefois. Ce n'eſt pas qu'elle joue déjà bien de cet inſtrument; elle n'a garde depuis le peu de temps qu'elle s'y exerce: mais c'eſt qu'on eſt touché de voir combien elle en jouera agréablement, & qu'on en eſt ému par avance. N'attribuez point cela à la prévention que j'ai pour elle; j'entends déjà les ſons qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déjà le cœur. Mais ce qu'elle a de très-agréable, ſans y compter les eſpérances de l'avenir, c'eſt l'attitude modeſte & en même temps touchante qu'elle prend en jouant. Un des plus beaux bras du monde coule ſur l'inſtrument d'un mouvement juſte & meſuré: une main, digne de ce bras, fait

voler ſes doigts ſur l'extrémité des cordes; de beaux yeux parlent pendant ce temps-là, & diſent plus que l'inſtrument même; & des inflexions de tête douces & placées à propos repréſenteroient, pour ainſi dire, tout l'air qu'elle joue, quand on ne l'entendroit pas. Lorſqu'elle jouera mieux, le Thuorbe accompagnera parfaitement ſon chant, mais ſa perſonne accompagnera du moins auſſi-bien le Thuorbe. Peut-être que le plaiſir que j'ai à la voir jouer eſt redoublé, parce qu'il eſt de bon augure de lui voir embraſſer quelque choſe, quoique ce ne ſoit qu'un Thuorbe; mais enfin je vous garantis qu'elle a la meilleure grace du monde à embraſſer ce qu'elle embraſſe. Ce ſeroit dommage qu'un ſi beau talent ne s'exerçât un jour ſur quelques ſujets animés, & de bonne foi je crois que ce n'eſt qu'un prélude & un eſſai. Elle prendra l'habitude de tenir tendrement entre ſes bras quelque choſe qui répondra tendrement; & comme elle deviendra toujours plus délicate ſur les réponſes, il lui faudra celle d'un Amant, ou tout au moins d'un mari amoureux. Venez l'entendre avant que cela arrive, & même avant qu'elle ſoit plus habile ſur le Thuorbe; car alors

alors vous pourriez attribuer à l'art, ou à une longue étude, la perfection dont elle feroit : mais préfentement on a le plaifir de voir un heureux naturel avec qui l'art ne partage prefque rien, & qui même fait effort pour fe paffer tout-à fait de fon fecours; & vous ne fauriez croire combien cet effort eft aimable.

AU MÊME.

LETTRE XIX.

NOTRE Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne fais ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que M. le Comte de P.... donnoit le bal à Madame de la C.... Mademoifelle de V.... en fut priée, & du fouper auffi. Je n'avois garde de manquer au Bal : mais ce n'étoit pas affez, je fis fi bien que je fus auffi du fouper. Si vous êtes affez pénétrant pour deviner la raifon qui me faifois fouhaiter avec tant d'empreffement d'en être, je vous l'avouerai, Madame de la C..., Reine du Bal & de la fête, étoit fort parée : elle portoit

ſur elle toutes les pierreries de ſon quartier ; & qui l'auroit enlevée, auroit pillé tout le Marais : cependant elle ne laiſſoit pas d'être bien. Que ce *cependant* ne vous ſurprenne pas, c'eſt que je n'aime guère l'excès de parure ni de pierreries. Mademoiſelle de V.... étoit moins brillante d'emprunt, mais bien plus brillante d'elle-même. Tous les yeux ſe tournèrent ſur elle d'une certaine façon qui étoit un manque de reſpect pour la Maîtreſſe du Bal. Je crois que de ce moment-là toute la fête fut gâtée pour elle ; auſſi peu de temps après l'arrivée de Mademoiſelle de V.... elle ſe plaignit d'un mal de tête. Ce mal de tête apparemment vouloit dire, qu'elle prioit qu'on la diſpensât d'avoir le teint auſſi frais & les yeux auſſi vifs que votre aimable Parente. Pendant le ſouper, la Dame lui dit d'un air aſſez ſérieux qu'elle la trouvoit coîffée extraordinairement : elle l'étoit en effet, mais la coîffure étoit fort jolie & fort bien entendue ; & ſur cela, pas un mot de louange. L'aſſemblée commença, & pour la plus grande partie, elle fut compoſée d'aſſez jolies perſonnes. Dans les jugemens qu'on fit ſur la beauté, les femmes

donnèrent la préférence à Madame de la C.... & les hommes à Mademoiselle de V.... Elle est assurément mieux donnée par les hommes ; ils sont les juges naturels des Dames, en cette matière. La plus grande foule n'étoit donc point auprès de Madame de la C...; aussi me sembla-t-il qu'elle dansoit d'un air dédaigneux & négligé, parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnât le plaisir de la voir danser aussi-bien qu'elle eût pu faire. Je ne sais si ce fut l'agitation de la danse, ou le dépit de voir Mademoiselle de V.... si jolie & si piquante, ou un mauvais effet de sa constitution : mais enfin voilà le dernier des malheurs qui lui arrive; voilà son nez qui se met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nez sur tout un visage, dès qu'il est en mauvais état; il ne permet point que le reste soit bien. Madame de la C . . . , qui sentit avec chagrin cette importante partie s'enflammer, eût été bien aise de s'en venger sur tous les autres nez en les faisant rougir, & principalement sur le petit nez auquel je m'intéressois : mais comme elle n'en trouva point de moyen, elle tourna ailleurs sa colère ; elle fit

hauſſer les luſtres, de ſorte que tout le monde eut les yeux battus juſqu'à la moitié du viſage. Voyez la méchanceté! Son nez rougit; qu'elle s'attache aux autres nez, mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. Les nôtres, c'eſt-à-dire, ceux de Mademoiſelle de V.... tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour-là dans toute ſa beauté qui ne fût merveilleuſement en état de ſe défendre contre tous les ſtratagêmes de ſes ennemies. Vous ne croirez peut-être pas ce que je vais vous dire: mais auſſi ne doit-on pas ſupprimer la vérité, parce qu'il eſt des incrédules? Madame de la C..... ne put donner à toutes les femmes des yeux battus, qu'elle ne s'en donnât auſſi, & cela s'accordoit fort bien avec le nez rouge poûr la défigurer. Monſieur de R..., qui s'étoit juſques-là fort attaché à elle, la quitta dès qu'il la vit avec ces deux traits de laideur volontaire & involontaire, & vint en notre quartier où ſe trouvoit un bout de nez fort joli, & peut-être les ſeuls yeux non battus qui fuſſent dans tout le Bal. Alors Madame de la C.... déſeſpérée & furieuſe fit ce que les Hollandois ſe réſervent toujours de faire dans les dernières extrémités; ils lâchent les

éclufes, ouvrent les digues, & inondent tout le pays. Vous feriez bien embarraffé à deviner à quoi cela s'applique. C'eft qu'il ne devoit point entrer de Mafques dans le Bal, que l'on vouloit qu'il fùt fans défordre & fans confufion. Madame de la C... fit dire à la porte qu'on les laifsât entrer: l'éclufe fut levée, la digue percée, & en moins d'un quart-d'heure on vit une inondation de Mafques. Alors les nez rouges & les blancs, les yeux qui étoient battus, & ceux qui ne l'étoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toujours, & il ne fut plus poffible de favoir laquelle étoit la plus jolie de Madame de la C.... ou de Mademoifelle de V.... Le défordre alla jufqu'au point qu'il y eut des Mafques qui fe querellerent; & il parut cinq ou fix épées nues, fpectacle agréable pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoifelle de V.... qui perfa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuir auffi-tôt, & que fait-on fi ces Mafques querelleurs n'étoient point apoftés par Madame de la C...? Que ne peut une femme, dont le nez eft le feul qui rougiffe dans tout un Bal? Nous avons raifonné à fond fur toute cette aventure, & nous avons

réſolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jenne Demoiſelle au Bal, ſans avoir auparavant tiré promeſſe de toutes les femmes qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & ſans nous être aſſurés par avance d'une amniſtie générale pour toutes les offenſes que ſa beauté pourra faire à la leur.

A MONSIEUR DE S...

LETTRE XX.

Vous prétendez donc à la ſucceſſion de M. des R..., c'eſt-à-dire, à épouſer Madame des R... lorſqu'elle ſera veuve? Votre prétention eſt hardie, non que le bon homme n'ait ſoixante & quinze ans, mais parce qu'il en vivra quatre-vingt-dix; que ſais je? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R... l'épouſa; elle n'en avoit que quinze, & elle prit la réſolution de donner un an ou deux de ſa vie tout au plus à amaſſer du bien, qui étoit la ſeule choſe qui lui manquoit. Ce bien-là proprement, elle

ne ſongeoit pas à l'amaſſer pour elle, mais pour F... qu'elle ne haïſſoit pas, & qu'elle devoit épouſer inceſſamment; car on comptoit ſur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine, s'écrieroit fort à propos un Orateur en cet endroit ci ! Le vieux mari vit encore ; il a uſé la paſſion & la conſtance de F..., qui s'eſt enfin marié. Un autre lui a ſuccédé, qui, après quelques années, a auſſi renoncé à une femme dont le mari s'eſt ſi fort opiniâtré à vivre. Vous voilà ſur les rangs : ſur ma parole, le bon homme vous laſſera comme les autres; vous ne tâterez de ſon bien ni des charmes de ſa veuve. Je ne doute point que la petite femme ne tâche à mettre en uſage tous les moyens d'homicide qu'a une jeune perſonne à l'égard d'un vieillard ; mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal, je juge qu'il n'eſt plus capable d'être tué de cette façon là, & qu'il ne fait que rire des careſſes meurtrières qu'il reçoit. Combien croyez-vous qu'il ſe réjouiſſe de ſe voir plus de ſanté que vous n'avez tous de perſévérance? Il a déja vu changer deux ou trois fois la cour de ſa femme, & il eſt encore vivant. Il n'eſt nullement jaloux des ſoins que l'on rend à cette Belle? Il a

ſur cela une tranquillité qui me déſeſpéreroit, ſi j'avois le même deſſein que vous, & que je prendrois pour une inſulte très-ſenſible. Il ſemble qu'il ſe tienne ſûr de vivre & de vous pouſſer à bout, & de voir votre ſucceſſeur. L'automne approche, & vous allez avoir des eſpérances plus flatteuſes que jamais; vous ne ſoupirez qu'après les mauvaiſes ſaiſons, & votre amour ne médite que catarres & fluxions ſur la poitrine, & apoplexies. Cependant, je mets en fait qu'il ſe tirera de l'automne, & que la chûte des feuilles ne vous apportera rien. Le vieillard eſt malin: il ne mourra point que la beauté de ſa femme ne ſoit paſſée; il vous la laiſſera flétrie & conſumée par une ſi longue attente, & finira ſes jours par ces traits de plaiſanterie. Pour moi, ſi j'étois en votre place, je ne m'engagerois dans cette paſſion, & ne me remplirois la tête des deſſeins que vous avez, qu'après une bonne conſultation de Médecins, qui m'aſſureroient de la prochaine mort du mari, ou qui me promettroient de m'en défaire dans un certain temps. Eh quoi, il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathuſalem. Etoit-elle jolie, que vous ſachiez?

A MONSIEUR DU P...

LETTRE XXI.

LE Comte D' .... eſt enfin marié; mais malgré les quatre cents cinquante mille francs qu'il a déja touchés, en attendant le reſte, je vous garantis qu'il n'eſt guère content. Il voudroit bien faire oublier aux autres, & ſe faire oublier à lui-même qu'il a épouſé la fille d'un Marchand, c'eſt à-dire, qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité: mais la nature & l'habitude ſont incomparablement plus fortes en elle que la nouvelle dignité de Comteſſe. Elle n'eſt point accoutumée à tous ces différens Officiers qu'elle a préſentement, & elle n'a pas encore bien pu apprendre à diſtinguer leurs fonctions. Elle fut bien étonnée la première fois qu'elle vit apporter les plats ſur la table par un homme qui avoit ſon chapeau à la tête & l'épée au côté; & comme on lui avoit bien dit de prendre des manières hautes & fières, elle lui dit devant tout le monde qu'il

servît plus respectueusement, & ôtât son chapeau; à quoi elle ajouta quelques plaisanteries sur l'inutilité de l'épée dont le Maître d'Hôtel eut bien de la peine à s'empêcher de rire, & dont le mari devint rouge depuis la tête jusqu'aux pieds. Il est tous les jours exposé à de pareilles choses, & dès qu'elle ouvre la bouche, vous le voyez qui pâlit, & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point que tous les jours en particulier il ne lui fasse répéter son rôle de Comtesse. Apparemment c'est à cela que s'emploie la plus grande partie du temps qu'ils passent seuls ensemble: triste condition pour celle qui reçoit les leçons! Aussi n'en profite-t-elle pas beaucoup. Je désespère qu'il la puisse jamais dresser aux grands airs; elle est petite, trapue, grasse, un visage large, le nez assez plat. Vous voyez bien que cette figure-là n'est point propre à être élevée aux manières de Comtesse. On eût pu faire quelque chose d'une personne maigre, qui eût eu une taille fine, & un grand nez un peu aquilin. La race des Comtes D'... n'eût pas été gâtée comme elle va l'être infailliblement. Vous y allez voir entrer un air bourgeois, qui n'en sortira de dix généra-

tions : ils auront des figures courtes, & de ces grosses jambes que vous savez que Madame... prend pour des dérogeances de noblesse. Ce sera bien assez, si les six ou sept cents mille francs qui entrent dans la maison D'.... y durent autant que feront ces tailles roturières. Peut-être cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou six demoiselles de suite, prises dans de bonnes maisons bien ruinées ; autrement le mal est sans remède.

AU MÊME.

LETTRE XXII.

CE matin sont partis de chez moi Monsieur le Comte & Madame la Comtesse D'..., qui vont en pélerinage à quatre lieues d'ici, pour tâcher d'obtenir un garçon. Ce pauvre Comte est bien malheureux; sa vanité a toujours souffert depuis son mariage; sa femme n'a jamais pu remplir les titres dont elle est ornée : il paroît qu'elle a succombé sous le poids, & qu'après quelques vains efforts, suivis de rechûtes continuelles,

elle a enfin renoncé, pour le reste de sa vie, à faire la Comtesse. Le mari espéroit du moins être récompensé par sa fécondité; car la fécondité est, ce me semble, une qualité bourgeoise, & il est vrai qu'elle en a assez, mais ce n'est que pour produire filles sur filles. En voilà déjà quatre qui mettent leur père au désespoir. J'ai vu le temps qu'il n'étoit pas trop dévôt; mais il commence à croire aux Saints qui font avoir des garçons. Un certain Gentilhomme, du petit nombre des Huguenots qui nous restent encore, se trouva hier chez moi, & voulut faire au Comte D'.... quelques mauvaises plaisanteries sur son pélerinage, comme ces Messieurs en savent bien faire; mais il fut repoussé avec un zèle dont le Comte a lieu d'espérer trois ou quatre garçons de suite. Il est fort en colère contre la Comtesse de ce qu'il ne peut ennoblir ses sentimens jusqu'au point de lui faire souhaiter un fils avec autant de passion qu'il en souhaite un. Il la trouve sur cela dans une indifférence tout-à-fait roturière, & peut-être soupçonne-t-il que c'est faute d'être dans des dispositions d'esprit assez élevées, qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme au-

roit-elle bien l'adresse de n'avoir que des filles, pour ne le pas laisser en liberté de se relâcher sur ses devoirs? Car assurément cet article souffriroit une diminution notable, s'il avoit tiré d'elle un garçon ou deux; mais de fille en fille, elle le menera loin. Quoiqu'elle n'ait pas beaucoup d'esprit, je croirois volontiers qu'elle en auroit assez pour cela. Les femmes entendent si bien leurs vrais intérêts! Ce qui tourmente le plus M. le Comte, c'est qu'il a eu des Maréchaux de France dans sa famille. Laisser éteindre une Maison qui a porté de tels personnages! Laisser mourir un si grand nom! C'est pour en mourir soi-même; mais peut-être aussi que les successeurs de ces grands hommes ne veulent pas être petits-fils d'un Marchand. Que sait on si ces êtres à venir ne sont point déjà délicats sur l'honneur? Quoi qu'il en soit, le pauvre Comte est bien à plaindre d'avoir pris une femme qui ne sait ni faire la Comtesse, ni faire de Comtes. Nous verrons si le pélerinage remédiera à ce dernier malheur; pour le premier, je ne crois pas qu'il y puisse rien.

A MONSIEUR D'E....

LETTRE XXIII.

JE ne puis jamais avoir plus de besoin d'un bon conseil, mon cher Ami, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Me marier! Ne trouvez-vous pas déjà que cette affaire-là est trop sérieuse pour moi, & que je n'en suis point digne? Je n'ai point encore eu en ma vie une seule pensée solide, & ne m'en suis pas plus mal trouvé. Faudroit il commencer à en avoir? Mais à qui encore veut-on me marier? A Madame d'A..., la plus sage personne qui soit au monde. Il me semble que je la vois déjà réduire ma vie à une forme régulière, m'aimer par méthode, & se prescrire la loi d'avoir des enfans tous les ans. J'ai su encore depuis peu un trait de sa vertu, qui me fait frémir. Elle avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme de bien n'ait quelque chose à souffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une femme bien sûre, & d'elle-même, & de sa réputation, qui

ose tenir de pareils discours. Mais songez-vous que ce seroit moi qui viendrois finir son veuvage douloureux? Qu'en dites-vous ? ne trouvez-vous point de témérité à cette entreprise ? Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le parti, à parler raisonnablement, est très-bon en toutes manières, & que je suis réduit à la nécessité d'entrer dans une vraie délibération, & très-menacé de faire une sottise, en n'écoutant pas les propositions qu'on me fait. De plus honnêtes gens que moi les recevroient à genoux. On m'assure que la Dame voudra bien penser à moi; peut-être se propose-t elle comme un plaisir de m'apprendre à vivre sagement. S'il faut que cela lui réussisse, je suis perdu. Je ne sais pas ce que je deviendrai, s'il arrive qu'on me fasse avoir de la raison. J'ai songé s'il n'y auroit point lieu d'espérer que je la déréglerois plutôt qu'elle ne me morigineroit; beau dessein à prendre en épousant une femme! Mais je ne puis pas même me flatter de cela ; je sens qu'elle s'attirera de moi un certain respect, qui lui donnera une grande supériorité sur moi. Je ne crains point d'être gouverné, je ne crains que d'être rendu sage. On me donnera des charges, des enfans, des vues & des

deſſeins : je ne puis ſeulement ſoutenir cette idée-là. Que Madame d'A.... n'a-t'elle, à l'heure qu'il eſt, quelque procès qui la ruine, ou quelque petite vérole qui la gâte! Que je ſerois obligé à un événement qui me mettroit hors d'état de penſer à cette affaire-là, ſans qu'il y eût de ma faute! Car ni je ne la veux faire, ni je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne ſauriez croire combien je ſuis changé depuis quatre jours que j'ai cette agitation dans l'eſprit. Je n'avois jamais tant penſé; je vois que cet exercice-là m'eſt extrêmement contraire.

AU MÊME.

LETTRE XXIV.

MON mariage eſt rompu, Dieu merci : il eſt vrai qu'il y a de ma faute; mais mon bonheur eſt ſauvé devant les hommes, & je ne prétends mettre que vous ſeul dans ma confiance. J'allois chez Madame d'A..., entraîné malgré moi par la bonté de l'affaire qu'on me propoſoit, tremblant, interdit, & dé-

concerté par la ſeule penſée qu'il s'agiſſoit d'un mariage. Jamais aſſurément la pudeur d'aucune fille n'a tant ſouffert de cette idée. Je m'apperçois que l'expreſſion n'eſt guère forte: en voici une qui vous fera mieux entrer dans la choſe. J'étois ſi changé, qu'à me voir & à m'entendre parler chez Madame d'A..., on m'eût pris pour un homme ſage & ſérieux. Peut-être ce changement paſſoit-il auprès d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de lui plaire, au lieu qu'il ne marquoit que l'extrême appréhenſion que j'avois d'elle & de tout ſon mérite. Enfin, la perſonne qui négocioit l'affaire, vint après bien des cérémonies, me demander quel étoit mon bien. Sur cela, il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'eſt, fourberie qui ſe pratique rarement en fait de mariage; mais enfin j'y étois réduit. La choſe étoit conclue ſi je n'y donnois ordre. Le parti étoit ſi bon, que je ne pouvois pas le refuſer ouvertement; & je me crus fort heureux qu'il ſe préſentât un moyen de me faire refuſer, ſans qu'on s'en apperçût. Je fis donc le héros, & j'avouai que mon bien n'étoit pas ce qu'on croyoit. J'avois à la vérité quelque peur que cet héroïſme ne tou-

châtia la Dame. Cependant je me reposai sur la nature, qui ne se porte pas volontiers à ces excès de générosité, & je m'attendis à être refusé avec beaucoup de reconnoissance & de louanges. Cela ne manqua pas d'arriver; mais ce qu'il y a de plaisant, & que j'appris hier, c'est que la Dame calcula si mon bien & le sien mis ensemble pourroient donner une telle charge au fils aîné qui naîtroit de nous, telle autre au cadet, tel mariage à une fille: car comme elle est une personne d'un grand ordre, elle a déjà réglé dans sa tête quels seront les établissemens des enfans à venir de son second lit, & je ne sais si elle n'a pas même arrêté l'ordre de la naissance des garçons & des filles. Pour moi, je pensai mourir de joie de me voir sortir d'une si bonne affaire, & je me flatte de n'etre pas si malheureux qu'il s'en put présenter encore à moi quelqu'autre aussi avantageuse en toutes façons. Quand j'ai revu Madame d'A..., ç'a été avec toute ma gaieté ordinaire; & à l'heure qu'il est, que je ne songe plus à l'épouser, je m'en accommode fort. Je deviendrois même amoureux d'elle, si elle vouloit. Il est vrai qu'elle est bien sage; mais il n'y a rien que je ne fasse pour

la remercier de m'avoir refusé. Je suis fort trompé même, si elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus : c'étoit la seule proposition du mariage qui empêchoit ces charmes-là de naître. Admirez un peu la grande vertu qu'il a.

A MONSIEUR DE....

LETTRE XXV.

CROIRIEZ-VOUS bien ce que je vais vous apprendre? Madame de ...., que vous trouviez si mauvais qui prît encore part à la galanterie, y triomphe, malgré ses cinquante ans. Il lui est arrivé la plus glorieuse aventure qu'elle eut jamais pu espérer : elle a reçu des coups de canne de son Amant, pour quelque soupçon d'infidélité ; & même il étoit si transporté, qu'en descendant de sa chambre, il cassa la lanterne de l'escalier. Elle est devenue insupportable de la fierté qu'elle a de se voir encore aimée d'une manière si vive ; elle soutient sans cesse que c'est la faute des femmes qui ne savent pas se faire aimer comme il faut,

& que ſi elles avoient l'eſprit de ſe bien ſervir de leurs avantages, il n'y a point d'hommes à qui elles ne fiſſent tourner la tête. Elle ſe louefort de Monſieur.... à ceux qu'elle admet dans ſa confidence; elle dit qu'il a des emportemens charmans, & qu'il faudroit connoître les reſſources de paſſion & de tendreſſe qui ſont en lui. Repréſentez-vous ces diſcours prononcés avec une voix déjà un peu caſſée & tremblante, & ſortant d'une bouche où les dents commencent à être rares. Elle ſe croit rajeunie par ces coups de canne qu'elle a heureuſement attrapés, & elle inſulte à toutes celles de ſon âge qui n'ont pas aſſez de mérite pour ſe faire battre. Auſſi j'en vois qui ſont horriblement jalouſes, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçus. Une de ſes contemporaines & de ſes envieuſes m'a dit que, quand ...... l'avoit battue, il venoit de perdre ſon argent au jeu, & que la mauvaiſe humeur où il étoit avoit bien contribué à lui faire lever la canne ſur cette charmante perſonne; que pour la lanterne, c'étoit un laquais mal-adroit qui l'avoit caſſée. Voyez un peu ce que c'eſt que l'envie, & avec quel

art elle se plaît à rabaisser tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas jusqu'aux hommes qui n'aient reproché au pauvre ...... sa vivacité, comme s'il n'étoit pas permis d'en avoir avec qui l'on veut, & que l'on fut obligé de rendre compte au public de l'âge qu'ont les personnes que l'on bat. Vous aurez battu une aimable vieille dans un transport amoureux, & tout le monde sera en droit de venir censurer ces coups de bâton, & de trouver à redire qu'ils ne soient pas tombés sur un assez jeune dos! En vérité, cela est étrange, & l'on est devenu de bien mauvaise humeur en ce siècle-ci. Adieu, profitez de cet exemple, usez sagement de votre canne, & souvenez-vous qu'on n'en est plus digne passé vingt-cinq ans.



A MADEMOISELLE DE V....

Lorſqu'elle avoit la petite vérole, & qu'il lui avoit enſeigné un remède qui la devoit empêcher d'être marquée.

LETTRE XXVI.

J'APPRENDS avec une joie incroyable que mon remède fait ſon effet, & je ne puis m'empêcher, Mademoiſelle, de vous écrire pour m'en féliciter. Je voudrois ſeulement qu'il me fût permis de ſuivre ma lettre, & d'aller m'expoſer à gagner du mauvais air auprès de votre lit. Il eſt vrai que je ne riſquerai pas beaucoup; je ſuis ſi accoutumé à reſpirer auprès de vous un air très-dangereux, que je crois que la peſte ne me feroit pas de peur; tout au plus je gagnerois la petite vérole. Aſſurément elle tiendroit bien, & laiſſeroit des marques très-profondes; elle me cauſeroit des délires & des tranſports au cerveau aſſez fréquens; je n'en ſerois pas quitte pour des années entières de ſouffrance: mais avec tout cela, elle feroit

le plus doux plaisir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produit en moi ce que j'ai pris de vous jusqu'à présent, & je ne raisonne de la petite vérole que par comparaison à une autre maladie que j'ai gagnée. Si vous avez peine à la deviner, demandez à votre Médecin quelle elle peut être; il vous le dira bien sur les symptômes que je vous mande, & ce billet pourra servir de mémoire instructif pour une consultation.

A LA MÊME.

LETTRE XXVII.

Enfin, Mademoiselle, tous vos miroirs vous assurent de ce que je vous avois déjà prédit, & vous avez le plaisir de voir que vous n'êtes aucunement marquée. Songez que vous me devez le plus beau teint du monde, & que les roses & les lis dont il est composé m'appartiennent. J'ai conservé ces fleurs, je les ai cultivées; seroit-ce à un autre à les cueillir ? Peut être même vous me devez vos yeux, & tous nos cœurs savent assez quels yeux ce sont que les

vôtres. Pour votre nez, il eſt certain que vous m'avez l'obligation de ce qu'il n'eſt pas groſſi, & il vaudroit autant que vous me le duſſiez entièrement. Ne vous offenſez point de ce que je vous préſente un miroir ſi exact de tout ce que vous me devez : vous n'êtes pas d'une généroſité qui me puiſſe diſpenſer d'une pareille exactitude; & quoique toute votre perſonne me ſoit préſentement engagée, je ne ſais ſi je pourrai faire valoir toutes mes prétentions légitimes, & ſi je ne trouverai pas bien des non-valeurs. N'allez pas dire qu'il n'y a tout au plus que le viſage qui me ſoit obligé, & que tout le reſte n'étoit point en péril d'être endommagé par la petite vérole. Le viſage, c'eſt tout; c'eſt par le viſage qu'on eſt belle; c'eſt lui qui eſt caution pour tout ce qui ne ſe voit pas, & même ſa beauté ſe répand ſur tout ce qui ſe voit. Il me ſemble qu'un beau bras n'eſt point beau, s'il n'appartient à un beau viſage. Ainſi, qui a des droits ſur le viſage, en a ſur tout; & quand même les miens ſe borneroient-là, ou que l'on m'y réduiroit, je tâcherois à prendre patience : mais auſſi comme un viſage eſt propre à bien des choſes, je vous avoue que je ne le diſpenſerois d'aucune des fonctions dont

dont il est capable. Mes menaces ne vous sont-elles point de peur, & n'eussiez-vous point mieux aimé avoir la petite vérole tout du long? Vous en eussiez rapporté un visage qui n'eût rien dû à personne. Cependant, ne vous effrayez point; je tâcherai à vous traiter de sorte que vous n'ayiez point de regret de n'avoir pas été gâtée par la petite vérole.

Je suis si généreux, que j'ai oublié à vous compter un des plus considérables articles que vous me deviez, & je suis réduit à ne le mettre ici que par apostille. Je me vois chargé de la haine de toutes les belles femmes, qui savent que mon remède vous a préservée d'être marquée. Elles avoient déjà fondé de grandes espérances sur votre petite vérole. Elles prétendoient bien qu'après cela, il n'y auroit plus rien de divin à votre beauté, & que votre visage, aussi bien que le leur, ne seroit plus que celui d'une belle mortelle; car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en être réduite là. Il faudra que je me cache quand vous reparoîtrez. Toutes ces femmes me veulent autant de mal que si c'étoit moi qui les effaçasse, & ma condition ne seroit pas plus mauvaise, quand je serois une fort jolie fille. Comment l'en-

tendez-vous, Mademoiſelle ? Ne me paierez-vous pas de l'injuſtice de tout votre ſexe.

A MONSIEUR D'*A...*

LETTRE XXVIII.

JE crois, Monſieur, que je ferai bien d'en uſer avec vous ſur la mort de Monſieur votre beau-frère, comme j'en ai uſé avec Madame votre ſœur. Monſieur ſon mari étoit homme de grand mérite, fort eſtimé dans ſa profeſſion; elle vivoit fort bien avec lui: mais enfin elle eſt veuve & très-riche, & encore fort jeune. Je n'ai jamais pu déterminer ſi je lui ferois un compliment de condoléance ou de conjouiſſance. Selon la bienſéance & la coutume, il ne pouvoit pas y avoir de doute; mais ſelon la vérité, il pouvoit fort bien y en avoir. Dans cette incertitude, je lui ai envoyé pour toute choſe un blanc-ſigné. Elle m'a bien entendu, & m'a répondu en ces quatre mots, fort ſpirituellement à ce qu'il me ſemble: *Je remplirai votre blanc-ſigné dans ſix mois*,

Ne voulez-vous pas bien, Monsieur, que je vous en envoie un pareil?

A MONSIEUR DES *T....*

LETTRE XXIX.

LE mariage de ma nièce, dont vous me demandez des nouvelles, nous jette tous dans un embarras très-ridicule, & pourtant très sérieux. Je vous révélerai en confidence le secret de notre famille. La petite créature a pris son mari en aversion, & ne veut point absolument s'acquitter des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas, le lendemain des noces, d'aller dire au mari tout ce que la coutume ordonne qu'on dise de sottises; il nous reçut très-froidement: elle, au contraire, je ne l'ai jamais vu si gaie. Je ne comprenois rien à cela, sinon que je croyois que le chagrin du nouveau mari venoit des reproches secrets d'une mauvaise conscience, & que la jeune femme lui insultoit. Il est pourtant certain qu'elle eût dû en ce cas là prendre sa part du chagrin. Mais j'étois bien éloigné de la vérité; c'est qu'elle

étoit ravie d'avoir fait enrager ſon mari pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans ſa bizarrerie, que s'étant mariée contre ſon inclination, elle ſe fait un plaiſir extrême de s'en venger, & le ſuccès de ſes vengeances lui donne une gaieté qui la rend encore plus aimable. Ma ſœur, qui eſt fort dévote, eſt au déſeſpoir de voir ſa fille ſe damner, & ſe damner d'une façon ſi particulière, que cela en eſt encore mille fois plus chagrinant; car aſſurément vous trouverez peu de femmes ſujettes au péché que fait ma nièce. Sa mère lui a fait venir les meilleurs Théologiens de Paris, qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de ſa conſcience, & lui ont prouvé ſavamment, & par de beaux paſſages, qu'il falloit coucher avec ſon mari : elle leur a toujours répondu gaiement & follement, que ce n'étoit pas là une affaire qui ſe dût décider par des paſſages, & s'eſt jettée dans des raiſonnemens ſi burleſques, que ces Meſſieurs avoient quelquefois de la peine à garder le ſérieux qu'ils étoient obligés d'avoir. A leurs doctes remontrances ſuccèdent les tendres careſſes du mari, & elle réſiſte également à ces différentes ſortes d'atta-

ques. Il eſt vrai qu'il y auroit plus de ſujet d'eſpérer quelque choſe des raiſonnemens des Docteurs, que des agrémens du mari ; c'eſt une figure qui la raffermiroit dans ſa réſolution, quand la théorie l'auroit ébranlée. Il ſe rend le plus aimable qu'il peut. Le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé ſur ſa perſonne, comme les Docteurs ſur l'eſprit de Madame, & rien n'a encore réuſſi. Au moins a-t-il cela de bon, qu'il ne ſe décourage point ; mais je doute que l'on puiſſe autant eſpérer de la conſtance d'un mari que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amant, c'eſt-à-dire, un certain droit à ce qu'il demande, eſt juſtement ce qui lui fait tort ; il obtiendroit plus aiſément ce qui ne lui ſeroit nullement dû. A cela près, ne ſeroit-il pas heureux de ſe trouver engagé dans une entrepriſe d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage ?



AU MÊME.

LETTRE XXX.

IL faut que je vous avoue le mauvais ſuccès d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma nièce pour la réduire à ſon devoir. Nous ſavions qu'elle devoit aller conſulter un certain Aſtrologue Italien, dont une femme de ſes amies lui avoit parlé. Je crus qu'il ne ſeroit pas mauvais de prendre les devants auprès de lui, pour lui faire dire ce qui nous conviendroit. J'allai donc trouver le Charlatan, qui d'abord me proteſta fort qu'il ne lui diroit rien qu'il ne l'eût vu dans les aſtres; mais une petite gratification que je lui offris le fit réſoudre à altérer un peu le texte à l'endroit où le grand livre du Ciel traite de la deſtinée de ma nièce. Comme elle a de l'eſprit, je m'imaginai qu'il falloit la tromper avec adreſſe, & je dis à l'Aſtrologue de lui prédire qu'aſſurément elle auroit beaucoup d'enfants. Je prétendois que ſur cette fauſſe prédiction elle déſeſpérât de pouvoir tou-

jours résister à son mari, & se soumît aux ordres du destin; mais elle a pris la chose tout autrement que je n'avois prévu. Elle a dit, j'aurai des enfants, ce ne sera pas assurément de cet homme ci; j'en aurai beaucoup, je serai donc bientôt veuve, & de-là elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore long-temps à combattre & à se défendre, & est devenue d'une opiniâtreté plus invincible que jamais. Cela même lui fournit une réponse pour ceux qui la prennent du côté de la conscience, car elle les assure qu'elle fera quelque jour pénitence de son péché: & quand on lui représente que peut être elle y mourra, puisqu'elle peut mourir avant son mari, elle ne fait que sourire avec un certain air de confiance fondé sur les astres. Cette pénitence qu'elle fera avec un second mari lui plaît fort, & elle a l'ame assez bonne pour avoir beaucoup d'envie d'être bientôt en état de faire son salut. Soyez sûr que, selon son compte, sa conversion sera très-sincère, & qu'il n'y aura rien qu'elle ne fasse pour la rendre irreprochable. Elle m'a confié la prédiction, & je lui ai avoué, pour l'en désabuser, que j'en étois l'auteur: je le lui ai fait dire par l'Astrologue même; elle croit qu'on lui

veut ſaire prendre le change, & s'en tient avec une grande foi au premier rapport des aſtres. Le pauvre mari ne ſait plus où il en eſt, & je crois qu'il ira bientôt conſulter auſſi quelque Devin ſur la rebellion de ſa femme. Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là : je ne ſais pas comment ils la prendront; il eſt certain que ſur la Terre on n'en feroit quaſi que rire. Les maris ſont ridicules, ſans qu'il y ait de leur faute, dès qu'il plaît à leurs femmes qu'ils le ſoient. En voici une qui déshonore le ſien par excès de chaſteté, invention toute nouvelle. Ne croyez-vous pas que ce ſont les femmes, qui, pour ſe venger de certaines loix, incommodes qui leur ont été impoſées par les hommes, en ont fait d'autres par leſquelles elles tranſportent ſur les hommes le ridicule de leurs propres actions.



AU MÊME.

LETTRE XXXI.

C'EST une ſource d'événemens plaiſans que le mariage de ma nièce. Elle a été priſe de vapeurs cruelles qui lui font même avoir des viſions très-déſagréables, comme des têtes de mort, & des cercueils ; tous les Médecins qu'elle a conſultés lui ont ordonné ſon mari. Elle a d'abord rejetté l'ordonnance bien loin, & a dit qu'abſolument on lui trouvât quelqu'autre remède. Nous lui avons fait comprendre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une médecine fût agréable, & que le dégoût même qu'elle cauſoit étoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire. Pour moi je lui offris les ſoins & les hommages d'un Amant après ceux de ſon mari, comme on a coutume de prendre un petit morceau de ſucre après une médecine pour en perdre promptement le goût. Les vapeurs qui redoubloient ont fortifié nos raiſonnemens ; & enfin

après deux ans de mariage, eſt venue la nuit des noces. Le mari ne ſe ſent pas de joie, trop heureux d'avoir été pris en médecine, & par l'ordonnance de la Faculté. Tout ce qui le fâche, c'eſt qu'il eſt un très-bon remède, & que les vapeurs ont ceſſé trop tôt; il craint de n'être plus néceſſaire, & je ſoupçonne que l'autre jour il s'informa ſérieuſement à un habile Médecin, s'il n'y avoit point quelque ſecret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point; je m'en éclaicirai. La petite femme de ſon côté eſt honteuſe d'être guérie; elle a preſque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne feroit pas fâchée d'avoir à reprocher à ſon mari qu'il ne lui auroit ſervi de rien; c'eſt peut-être une choſe dont elle eſt incommodée que de le voir en état de triompher de ſes ſuccès, & de faire l'important. De toutes les viſions déplaiſantes qu'elle avoit, il ne lui eſt reſté que celle de ce mari, qui malheureuſement eſt plus fixe que celles qu'elle avoit dans ſes vapeurs, & plus difficile à chaſſer. Cependant elle ſe croit déjà groſſe, & faiſant réflexion ſur ſon aventure, elle a conçu une plus haute eſtime que jamais pour ſon Aſtrologue. Lui avoir prédit qu'elle auroit beaucoup

d'enfans, sans lui prédire le veuvage! cela est merveilleux ; car dans les dispositions où elle étoit, il n'y avoit nulle apparence, & sans toutes ces têtes de mort & ces enterrements qu'elle voyoit, jamais son mari ne lui eût été rien. Est-il possible que les astres en sachent tant ? Elle voit bien que je la trompois en lui soutenant que j'étois l'auteur de la prédiction, & j'en conviens présentement, pour le bien de la chose. Assurément elle va se rendre aux étoiles & à son mari. Il faut bien avoir des enfans, pour contenter les astres qui le veulent. Elle disoit l'autre jour à une de ses amies, en lui vantant son Astrologue, qu'il n'y avoit point d'incrédulité qui pût tenir contre les choses particulières & hors de toute apparence qu'il lui avoit prédites. Que cela se répande, il n'en faut pas davantage pour renverser deux ou trois cents têtes de femmes, & faire la fortune d'un Charlatan, qui n'y aura contribué que par une fausseté qu'on lui a suggérée.



A MONSIEUR DE L...

LETTRE XXXII.

JE vous ai promis de vous apprendre des nouvelles du mariage de R.... Je ne ſais ſi j'étois prévenu, & ſi je me ſuis figuré qu'il étoit effectivement comme je croyois qu'il dût être; mais je l'ai trouvé embarraſſé, & preſque honteux d'être marié. Il a raiſon; il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites ſur le chapitre des femmes, & d'une infinité de plaiſanteries qu'il avoit débitées contre le mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes; mais de bonne foi, il les a faites de ſi mauvaiſe grace, & d'un ton ſi humilié, que nous avons eu pitié de lui. Le voilà convaincu d'être fragile, & plus fragile qu'un autre: il ruine ſa fortune pour une petite figure, jolie à la vérité, mais qui n'en aura peut-être pas grande reconnoiſſance. Pourquoi auſſi déclamer contre les femmes avant ſoixante ans? Encore ſeroit-ce de bonne heure. Pourquoi faire profeſſion de ne les eſtimer pas quand on

ſent qu'on les peut aimer ? Ce n'eſt pas par l'eſtime qu'on y eſt pris ordinairement : il ne leur importe pas beaucoup ſi les réflexions qu'on fait leur ſont contraires, pourvu que le tempérament de ces raiſonneurs-là leur ſoit favorable. Si j'étois en la place de R . . . , & que je me fuſſe autant engagé d'honneur que lui à ne me point marier, je haïrois bien une jolie perſonne de l'avoir épouſée. La condition du pauvre R . . . . eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'afin qu'il puiſſe ſe ſauver à l'égard du public, il faut que la Dame ſoit une héroïne en toutes façons. Elle a de la beauté, mais il lui faut encore bien de l'eſprit : il n'en ſera pas quitte comme les autres, pour n'être déshonoré que quand elle aura des galanteries ; il le ſera même ſi elle n'a pas de l'eſprit comme un ange, & ſon honneur y eſt également intéreſſé. Je ſerois bien fâché d'être obligé à garantir tant de perfections dans une femme. Auſſi le même chagrin où ſeroit un autre qui apprendroit de la ſienne quelque hiſtoire peu agréable, il l'a quand il n'entend pas louer Madame de R . . . . autant qu'il voudroit. Connoiſſez-vous un homme plus marié que celui-là ? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quel-

qu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le mari! Double, triple, centuple du ridicule commun. Quelle grêle de plaiſanteries! Je frémis de la ſituation où il eſt. Mon cher ami, ne perdons jamais le reſpect pour les femmes en général, ni pour le mariage, ni pour toutes les choſes auxquelles elles peuvent s'intéreſſer. Nous ſommes trop expoſés à leur vengeance.

A MONSIEUR DE *B...*

LETTRE XXXIII.

VOYONS ſi vous ne prendrez point pour une fable ce que je vais vous conter. Un homme dont la femme avoit quelques galanteries, devint cruellement goutteux, & un beau jour il lui parla à-peu près en ces termes : *Vous ſavez, Madame, que je ſuis aſſez aiſé à vivre ; juſqu'ici je ne vous l'ai pas fait remarquer, mais c'eſt en quoi je l'ai été davantage. Vous jugez bien que j'ai dû voir ce qui ſe paſſoit entre vous, & tels & tels*, qu'il lui nomma. *Ah! Monſieur*, s'écria la Dame en rougiſſant, & d'un air fort embarraſſé,

on vous a fait de mauvais rapports. Laissez-moi dire, reprit il avec le flegme que vous voyez à Auguste dans cette belle scène qu'il a avec Cinna au commencement du cinquième acte; & en effet, celle-ci y ressemble assez. *Je sais donc toute votre histoire ; j'y joue un personnage assez considérable pour la savoir. Ce n'est pas là de quoi il est question. Jusqu'à présent, vous avez suivi le grand chemin des jeunes femmes, je ne le trouve pas étrange ; je m'y étois bien attendu : mais vous faisiez grace à vos Amans, lorsque vous aviez un mari qui ne leur eût peut-être cédé sur rien. Je ne doute pas que vous ne leur ayiez fait valoir cette préférence que vous leur donniez, & que vous n'ayiez eu l'art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirât toujours de la considération. Maintenant cela ne se peut plus : me voici accablé des gouttes ; vos Amans croiront vous être nécessaires ; vous n'avez plus de mari dont vous leur puissiez faire un sacrifice : ils vous manqueront de respect ; ils vous traiteront comme la femme d'un goutteux. Je ne saurois vous en dire davantage. Songez y : vous romprez ces sortes de commerces, si vous m'en croyez ; ils ne vous conviennent plus. Le conseil que je vous donne ne peut jamais être plus*

déſintereſſé. Je ſuis goutteux, je ne prends plus de part aux affaires de ce monde. Elle voulut répondre & nier encore; mais il n'en fit que rire, & l'envoya penſer bien ſérieuſement à ce qu'il lui avoit dit. Savez-vous ce qui en eſt arrivé? On a honnêtement donné congé à tous ces beaux Meſſieurs qui avoient pris d'autres eſpérances, & effectivement je crois que c'eſt ici, pour la première fois, que la goutte d'un mari a vuidé la maiſon d'Amans. Selon les apparences, il en alloit pleuvoir dans celle-là. Voilà de ces événemens qu'il eſt impoſſible de deviner. Les intéreſſés ne ſe fuſſent pas aviſés de faire des vœux pour la ſanté de ce mari; elle leur étoit pourtant néceſſaire. Si vous me demandez comment j'ai ſu cette aventure, il eſt certain que dans un Roman j'en ſerois quitte pour mettre quelqu'un derrière la tapiſſerie; mais quand je vous verrai, je vous dirai quelque choſe de meilleur, que je ne veux pas vous écrire. Je ne ſais quel effet cela fera ſur vous; pour moi, j'admire le bon ſens extraordinaire du mari. Tant que ſa femme n'a eu à ſon égard que les fonctions de femme, il a ſouffert qu'elle ſe ſoit partagée; elle n'en valoit pas moins:

mais il devient infirme, il a beſoin que ſa femme devienne ſa garde. Une garde ne fait pas bien ſon devoir, ſi elle eſt partagée : il trouve moyen de jouir ſeul de ſa femme, lorſqu'il la réduit à prendre cette qualité; il s'en reſſaiſit, non par le caprice ordinaire de la jalouſie, mais par de très ſolides raiſons, qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les maris entendiſſent, pour enlever leurs femmes au monde galant. On ſeroit aſſez équitable pour les leur céder, quands ils auroient ces raiſons à dire: mais en vérité on ne peut pas ſe rendre à celles qui les font agir ordinairement; auſſi paroît-il aſſez par l'expérience, qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il eſt, la Dame dont je vous parle, paſſe les journées au chevet du lit de ſon mari, & j'ai conçu une telle eſtime pour lui, que je crois qu'il ſe fait conter par la belle les particularités de ſes amours, & qu'il s'en réjouit avec elle.



A MONSIEUR DES...

LETTRE XXXIV.

JE m'étonne que vous soyez surpris de ma rupture avec Madame d'H.....; vous ne songez donc point à l'horrible infidélité qu'elle m'a faite, vous ne songez point qu'elle s'est mise dans le jeu. Cette maudite Bassette est venue pour achever de dépeupler l'Empire de l'Amour, qui étoit déja en assez mauvais état; c'est le plus grand fléau que la colère céleste put lui envoyer. Combien de gens qui avoient résisté à la maladie de l'Hombre, sont emportés par la Bassette? Madame d'H..... est malheureusement de ce nombre. Dès que ce jeu parut, mon amour s'alarma; car les Amans, comme vous savez, sont bien délicats. J'eus des pressentimens funestes; je priai la Dame de me faire des sermens qui me rassurassent sur la Bassette; je lui fis prononcer contr'elle des malédictions qui vous feroient dresser les cheveux à la tête, si j'osois vous les répéter; & huit jours après, la voilà qui prend pour

la Baſſette une paſſion démeſurée : on ne la trouve plus que dans un cercle infernal, où une douzaine de Démons, & autant de Furies, avec un viſage enflammé & des yeux ardens, ſont attentifs à une eſpèce d'opération magique qui s'y paſſe devant eux. N'y eût il que la laideur dont elle va être, il auroit bien fallu l'abandonner. Vous ne reconnoîtriez pas ſon teint qu'elle avoit ſi beau. Quinze jours de Baſſette l'ont plus brouillé & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze enfans, ou quinze années, & ce jeu-là peut être appellé l'art de vieillir en peu de temps. J'ai été la voir à des heures où je n'avois point à craindre la Baſſette chez elle ; elle étoit ſeule effectivement, mais elle avoit des jeux de Baſſette devant elle, & méditoit profondément ſur la ſuite des cartes. Elle me regardoit d'une vue égarée, & il ne ſortoit de ſa bouche que des *alpiou*, & des *ſept & le va :* quels mots en amour ! Jugez s'il y auroit une conſtance qui pût être à l'épreuve de tout cela. J'aurois mieux aimé que l'on m'eût donné un rival que j'aurois fait enrager en cent manières ; mais comment me venger de la Baſſette? Il lui faut céder ce que j'aime, ſans ef-

pérer de m'en pouvoir reſſentir. Voilà ce qu'il y a de plus cruel au monde. Tout ce que je puis faire, eſt de prendre pour mon rival un certain homme d'aſſez mauvaiſe mine, juſqu'à préſent inconnu, qui veut tailler chez Madame d'H . . . . , & qui en reçoit tous les matins des billets, par leſquels elle s'aſſure de lui pour l'après dînée. Il eſt bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour ſon rival. Mais enfin c'eſt toujours quelqu'un à qui on peut faire un tour quand on ſera de mauvaiſe humeur, & cela vaut mieux que rien.

AU MÊME.

LETTRE XXXV.

JE ſuis vengé de Madame d'H. . . . . ; elle a fait de groſſes pertes, qui l'ont épuiſée, & même elle s'eſt ſi bien échauffé la poitrine au jeu, que ſon Médecin vient de la condamner au lait d'âneſſe. Malade & ſans argent, elle ſonge à me rappeller ; ſa maiſon eſt devenue fort tranquille, & ſi je veux, les deux perſonnes qui y ſeront les plus aſſidues, ſe-

ront l'ânesse le matin, & moi le soir. Mais je délibère quelquefois si je dois renouer. C'est une tête qui a tourné dès que la Bassette s'est présentée à elle; elle m'a planté là avec une légéreté & une promptitude merveilleuse, & si je lui retrouve plus de calme dans l'esprit, elle le doit à l'ânesse. En vérité, je suis fort blessé de cette idée-là. Elle fût donc devenue tout-à-fait folle, s'il n'y eût point eu d'ânesses au monde? Pour sa beauté, il est certain que sans leur secours c'en étoit fait. J'aurois assez d'inclination à attendre qu'elle se fût entièrement rétablie, & que le lait de cette pauvre bête se fût changé aux lis & aux roses dont se compose le visage d'une Déesse; mais s'il faut qu'elle se chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'ânesse ne lui profitera point. Ainsi, je crois après tout que ce sera bien fait de travailler à la remettre, de concert avec ce charitable animal, qui n'y a pas tant d'intérêt que moi. Si nos soins réussissent, elle redeviendra fort aimable, sur-tout quand les idées douces de l'amour auront repris leur place dans son esprit, & en auront chassé l'agitation ridicule que la Bassette y produisoit.

A MADEMOISELLE D'HER...

LETTRE XXXVI.

J'APPRENDS que vous êtes bien embarraſſée, ma chère couſine, & que vous n'avez guère de ſujet de l'être. Où eſt, je vous prie, la difficulté ? M. le Marquis de la F.... veut vous épouſer ſecrettement, & votre vertu ne s'accommode pas de ce parti-là ? Vous voudriez qu'il y eût trois bans prononcés haut & clair, enſuite des fiançailles dans les formes, & puis des noces où tous les parens vinſſent dire des ſottiſes. Ma foi, je crois que vous vous moquez. Il y a bien d'honnêtes perſonnes qui ſe marient ſur une ſimple promeſſe, quelquefois ſur des lettres aſſez ſujettes à interprétation, quelquefois ſur rien, à la manière de l'âge d'or, où l'on ne ſavoit ni lire, ni écrire, & où il falloit bien que l'on ſe paſſât de contrat. Pour vous, vous aurez contrat & Prêtre; que vous faut-il davantage ? Si l'affaire me regardoit, je trouverois que c'en ſeroit trop. Vou-

lez-vous que la cérémonie, pour etre dans toute ſon étendue, mette en péril dix mille livres de rente qu'il en coûteroit à M. de la F . . . . , à qui ſa vieille folle de tante, qui vous hait à la mort, pourra jouer un tour, ſi elle ſait qu'il vous ait épouſée? C'eſt un raffinement de vertu bien ſurprenant, que d'avoir peur d'un mariage ſecret ; & au contraire, avec cette vertu que vous avez, vous ne devriez jamais vous réſoudre à être timpaniſée trois fois de ſuite à haute voix dans une Egliſe, où l'on apprendroit à tout le monde qu'en tel temps vous rendriez M. tel maître de votre perſonne. Comment pourriez-vous vous montrer après cela? Comment ſoutenir les regards des honnêtes gens, qui ſauroient à point nommé les actions libertines que vous auriez deſſein de faire, ou que vous auriez faites? Ayez plus de pudeur, ma chère couſine; vous ne ſavez peut-être pas de quoi il eſt queſtion, & de-là vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire myſtère: mais ſi vous le ſaviez une fois, je ne crois pas que vous vouluſſiez que perſonne vous en crût capable; ſurtout je ne crois pas que vous en puſ-

ſiez faire la confidence à un perſonnage auſſi vénérable qu'un Prêtre ; vous ne la feriez ſans doute qu'à M. le Marquis, parce qu'il ſeroit l'homme du monde le mieux diſpoſé à vous pardonner vos foibleſſes. Trouvez donc bon que l'on vous redreſſe un peu ſur cela, & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vu & au ſu de tout le monde. Vous ſerez Madame de la F....., & on vous appellera Mademoiſelle d'Her..... Vous ſerez encore de l'aimable troupe des filles qui paroîtront vos pareilles, & le ſeront peut-être. Vous pourrez n'entendre point certaines choſes que des indiſcrets diſent quelquefois, & il vous ſera permis d'en rougir ; au lieu que ſi votre mariage étoit déclaré, il faudroit que vous priſſiez un air un peu moins innocent & plus capable. Enfin, vous conſerverez toutes les minauderies de fille ; cela ſera délicieux pour vous : car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons ; & comment ne les aimeroit-elle pas ? On dit qu'aſſez ſouvent elle leur doit tout ce qu'elle eſt. Vous pourrez les mettre en uſage à l'égard de M. de

la

la F ..... même : vous ſerez une demi-fille pour lui ; & tant que vous ne porterez pas ſon nom, il vous reſtera quelque ſorte de droit d'être un peu plus compoſée & plus réſervée à ſon égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous propoſe, qui aſſurément doivent vous tenter. Ma chère parente, ce qui décide l'affaire bien plus ſolidement, c'eſt la ſucceſſion de la vieille tante, qu'il faut conſerver. Vous aurez dix mille livres de rente de plus, pour ne point porter pendant quelque temps le nom de Marquiſe de la F ....., quoique vous en faſſiez les fonctions. Je crois, Dieu me pardonne, que d'autres accepteroient ce parti, même à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquiſe de la F ....., ſans en porter jamais le nom.

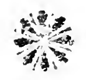
A LA MÊME.

LETTRE XXXVII.

SANS mentir, ma chère Parente, je vous tiens trop heureuſe dans votre

petit mariage clandestin. De l'humeur dont vous êtes, vous n'auriez jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où, avec toute votre vertu, vous ne laissez pas de vous trouver embarquée. Vous savez de quel prix & de quel agrément est la difficulté de se voir, & la nécessité d'y apporter beaucoup de précaution. Vous avez le plaisir de recevoir quelquefois dans votre chambre un homme que vous avez attendu toute la journée, que vous avez quelquefois craint qui ne pût se debarrasser des obstacles qu'il rencontreroit, à qui vous avez laissé une porte entr'ouverte de votre propre main ; & ce qui me paroît charmant, un homme qui entre sans bruit, qui marche doucement, ne fait point le maître de la maison. C'est être née coîffée que de ne se point départir de cette sévère sagesse dont vous faites profession, & d'éprouver ces sortes de délices, c'est-à dire, de rassembler tous les agrémens de la vertu & du libertinage. Craignez seulement que la vieille tante ne meure ; il vous en reviendroit dix mille livres de rente : mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdriez, M. le Marquis

& vous, en cessant d'être contraints. Le mariage clandestin est le moins mariage, & par conséquent le meilleur. Vous ne serez que trop tôt en plein mariage, où vous aurez le loisir de regretter votre premier état : alors vous connoîtrez la langueur, l'ennui, les bâillemens réciproques & tous les autres fruits de l'entière liberté, & vous voudriez de tout votre cœur avoir ressuscité la vieille tante. Pourroit-elle jamais croire qu'elle fût si utile à une personne qu'elle aime aussi peu que vous ? Elle se pendroit si elle le savoit. Je fais réflexion sur cela qu'il ne faut point vieillir. Quand on est vieux, on est toujours attrapé par les jeunes gens, de quelque manière que ce soit. Cette pauvre bonne femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant sa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne mériteriez pas les plaisirs ; & après sa mort, pour continuer toujours d'être votre dupe, elle vous laissera dix mille livres de rente, La voilà bien !



A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA F.....

LETTRE XXXVIII.

VOTRE aventure, Monſieur, ou plutôt celle de Madame la Marquiſe de la F..... eſt toute des plus plaiſantes à mon ſens. On a pris tous les ſoins & toutes les précautions du monde pour cacher une groſſeſſe; jamais fille n'a plus ſouffert que ma pauvre couſine. Enfin, la nourrice eſt arrêtée; le voyage ſe fait à la campagne ſous des prétextes qui avoient épuiſé tout votre eſprit, & voilà deux garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos meſures. Ils ſont tous deux réſolus de ſéjourner en ce monde-ci. Une ſeule nourrice ne leur peut ſuffire, & la néceſſité d'en trouver une ſeconde, évente le ſecret dans tout le Village. Voilà le plus burleſque malheur qui vous pût arriver. Ne deviez-vous pas ſonger auſſi qu'un mariage clandeſtin n'eſt pas comme un mariage ordinaire, & que les enfans s'y ſont deux à deux? Si le Roi vouloit

beaucoup peupler ſon Royaume, il n'en permettroit pas d'autres; je crois même qu'on ne verroit quaſi plus naître de filles. Vous n'en aurez apparemment qu'après la mort de Madame votre tante, & alors auſſi vous n'aurez qu'un enfant à la fois; mais juſques-là, il faut que la vertu du mariage clandeſtin opère. Votre ſecret étant en péril par la fécondité ineſpérée de Madame de la F....., vous avez parfaitement bien fait de prendre les devants auprès de Madame votre tante, & de lui faire dire qu'il étoit arrivé une petite aventure à Mademoiſelle d'Her..... avec le Chevalier..... Elle croit ce conte d'autant plus aiſément, qu'elle hait beaucoup la Demoiſelle; & étant une fois prévenue, elle ne lui fera de ſa vie l'honneur de croire qu'elle puiſſe être mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquiſe qui eſt à plaindre; il faut que ſa pudeur ſe faſſe bien à la fatigue. Mariage clandeſtin, deux enfans à la fois, bruit d'une galanterie avec le Chevalier..., bruit qui ſera reçu peut-être chez de certaines gens: voilà bien des affaires à ſoutenir. Il y a quelque Démon malicieux qui en veut aux perſonnes qui ſe piquent de ſageſſe; c'eſt lui qui lui joue de ces

fortes de tours-là : il eſt vrai auſſi qu'il eſt fort redouté, & qu'on ne s'expoſe guère à ſa colère. Que ſert à ma couſine toute ſa prudence ? Ne la voilà-t-il pas déshonorée par le Chevalier ...., qui n'y a pas grande part, & qui pourtant, vain comme il eſt, aidera de tout ſon pouvoir à l'hiſtoire, quand il viendra à la ſavoir ? Si j'étois en votre place, je craindrois que, par l'expérience, la Marquiſe de la F ..... ne vînt à ſe dégoûter de la vertu. Il eſt vrai pourtant que comme c'eſt principalement à elle qu'elle doit votre cœur, elle aura plus de peine à ceſſer de l'aimer.

A MADEMOISELLE D'HER...

LETTRE XXXIX.

VOTRE mari ſe plaint de vous, & très-ſérieuſement, & il a raiſon. Il dit que vous ne jouez plus bien le perſonnage de fille, & qu'il eſt aiſé de s'appercevoir que vous avez eu deux enfans ; qu'à d'autres qui en ont bien eu autant, il n'y paroît point du tout, & qu'il veut vous mettre à leur école pour vous

apprendre à vivre. Je vois bien que depuis le bruit qui a couru de votre aventure, vous êtes bien aise qu'on vous croie mariée; mais sérieusement que vous importe? Vous n'avez plus d'honneur; c'est celui de votre mari, & de là vient qu'il y a assez de femmes qui ne se mettent en peine de rien, parce que ce qu'elles font est plus sur le compte de leurs maris que sur le leur: mais on ne sait si vous en avez un; on le saura quelque jour; & en attendant, si j'étois en votre place, je prendrois plaisir à jouir des avantages d'une réputation douteuse, à entrer également parmi les femmes de bien qui vous croiront mariée, & parmi les coquettes qui ne le croiront pas. Vous serez de ces deux mondes différens, si vous voulez, jusqu'à la déclaration de votre mariage; car quand vous en serez une fois venue là, & que vous aurez repris tous les dehors de la vertu, les coquettes ne voudront plus de vous, & assurément vous y perdrez; leur monde est le plus joli. Si vous étiez charitable, vous songeriez qu'à l'heure qu'il est, il y a quelques personnes tendres & fragiles qui se flattent que vous n'êtes point mariée, & qui, sur votre exemple, se consolent d'une fécondité qui n'a peut-

être pas été ſi grande que la vôtre. Ne leur enviez point cette conſolation, en donnant trop à entendre que vous êtes la Marquiſe de la F ..... On le croit déjà aſſez, & on eſt aſſez diſpoſé à vous rendre juſtice. Le Chevalier .... lui-même, à qui M. le Marquis s'étoit aviſé de donner les deux enfans, quoiqu'il ait été d'abord aſſez flatté de ce bruit, & qu'il l'ait reçu avec toute la modeſtie capable de le confirmer, n'a pourtant oſé s'y jouer long-temps; il a fait réflexion que la choſe ne ſeroit pas toujours douteuſe, que vous ne vous gouverniez pas de ſorte que ſa vanité pût tirer quelque profit de ce bruit, à la faveur de l'ambiguité de votre conduite, & qu'il viendroit quelque éclairciſſement fâcheux pour ceux qui ne ſe ſeroient pas aſſez défendus d'adopter les enfans d'autrui. Il a donc pris le parti de nier de la bonne ſorte, & du vrai ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui ſoit cru. Repoſez vous ſur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettez point en peine d'y aider. Vous êtes bien heureuſe que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille tante une fois frappée, & frappée agréablement de vos prétendus amours avec le Chevalier...., ne ſe ſoit

ſoit pas aviſée de craindre que vous fuſſiez ſa nièce : mais n'en faites pas trop ; ſoyez encore quelque temps ſans vous piquer trop de vertu, après quoi vous vous en donnerez tant qu'il vous plaira. Ce ſera une belle choſe à voir quand vous aurez lâché la bride à toute votre ſageſſe.

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE XL.

DEPUIS trois jours, Mademoiſelle, je ne fais que penſer à la queſtion ſur quoi vous m'avez fait l'honneur de me conſulter, & je ne trouve que des habillemens, ou qui vous orneront, ou que vous ornerez, mais beaucoup plus de cette dernière eſpèce. Je vous avouerai cependant qu'il y en a qui vous ſiéront mieux les uns que les autres. Je ne ſuis point d'avis qu'on vous peigne en Amazone, vous avez l'air trop doux ; je ne ſuis point d'avis non plus qu'on vous peigne en bergère, vous avez l'air trop fier ; j'ai imaginé un habillement qui n'a aucun des inconvéniens qu'on pourroit

trouver aux autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoise. Si vous ne savez pas quelle sorte d'habillement c'est, informez-vous-en, on vous le dira. Il est vrai que cet habillement-là est difficile à soutenir, & qu'il y auroit bien peu de femmes qui y parussent avec avantage; mais ne vous mettez pas en peine, je vous répons qu'il vous siéra bien. Il est fort galant, & en même temps fort simple, deux choses qu'on a de la peine à faire rencontrer dans le même habit. Ces Iroquoises entendent bien comment il faut se mettre. Il m'est venu une petite imagination qui pourra servir à orner le tableau; c'est que comme les Iroquoises, aussi bien que Messieurs leurs maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne sera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs dont vous mangerez quelqu'un par manière d'amusement; cela s'accordera avec la figure d'Iroquoise que vous aurez, & avec votre caractère. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'ai pu imaginer de plus galant & de plus convenable; je vous avouerai que je suis fort content de l'invention qui est particulière, & je crois que vous le serez aussi quand vous y aurez bien pensé.

A LA MÊME.

LETTRE XLI.

JE ne difconviendrai point, Mademoifelle, qu'après la figure d'Iroquoife que j'avois imaginée pour vous, la plus convenable ne foit celle de Flore, que votre Peintre vous donne. Vous êtes bien digne de l'Empire des fleurs, & nous autres nous ferions bienheureux fi vous vouliez vous en contenter, & ne régner que fur les rofes & les violettes. Ne fera-t-on point paroître dans le tableau le Zéphyr votre Amant? Vous devez vous en accommoder affez, il n'eft propre qu'à des fonctions légères, & qui ne vous alarmeront pas; le plus grand défordre qu'il vous caufera, fera de méler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger votre robe, & de fe gliffer adroitement entr'elle & vous : mais comme cela fe fera fans fcandale, & qu'il n'y paroîtra prefque pas, je ne crois pas que vous le trouviez mauvais. Enfin, puifque vous dites fouvent que vous n'aimez pas les

Amans ſi ſolides, le Zéphyr ſera juſtement votre fait : cependant quand vous aurez tâté quelque temps d'un Dieu ſi frivole, j'eſpère que vous en reviendrez aux ſimples mortels, quoiqu'ils ſoient un peu plus groſſiers. J'ai bien envie de ſavoir comment votre Peintre réuſſira à votre portrait, ſon entrepriſe eſt hardie : il y a tant de graces ſur votre viſage, qu'il faudroit faire un portrait de chacune en particulier; en faire un pour la douceur, un autre pour la fierté, un pour la ſimplicité qui eſt dans votre air, un autre pour la fineſſe qui y brille : mais de prétendre les peindre toutes enſemble, douceur, fierté, ſimplicité, fineſſe, & tout le reſte, je ne crois pas que cela ſe puiſſe; je ne ſais ſeulement pas par quel hazard la nature a pu faire un mélange ſi heureux, ni comment dans votre perſonne elle a ſi bien proportionné la doſe de chaque agrément. Elle ſeroit bien empêchée à en faire autant une ſeconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine : quand il ſongera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avez, un autre lui échappera ; ſon pinceau en laiſſera paſſer aſſurément quelques-uns ſans les repréſenter, au

lieu que mon cœur n'en laiſſe paſſer aucun qui ne ſoit vivement ſenti. Il n'y a que lui au monde qui tienne un compte exact de tous vos charmes, mais cet emploi-là eſt un peu dangereux.

A LA MÊME.

LETTRE XLII.

NE l'avois-je pas bien dit, qu'il y auroit une partie des beautés de votre viſage qui ne ſe laiſſeroient point peindre ? Je les connois, elles ne ſont pas ſi aiſées à gouverner ; & il s'en faut bien que l'on ne faſſe d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit que votre Peintre vous fait extrêmement valoir l'effet qu'a produit votre portrait qui a été vu chez lui, & qu'il prétend qui eſt le plus beau du monde, parce qu'en le voyant, M. l'Envoyé de . . . . eſt devenu amoureux de vous. Ce n'eſt pas une grande merveille. Une Allemand auroit grand tort, s'il ne ſe rendoit à la dixième partie de vos charmes ; & s'il falloit que vous les employaſſiez,

tous contre lui ? Le voilà fort assidu auprès de vous, & fort épris ; vous n'auriez qu'à faire porter votre portrait dans toutes les Cours de l'Europe, & vous verriez venir de toutes parts des Envoyés qui ne seroient que pour vous ; au lieu que celui-ci étoit venu d'abord pour des négociations, qu'à la vérité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entends parler de quelque dessein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée ; je vous déclare qu'en ce cas-là je ferai voir votre portrait aux Ambassadeurs de Maroc, afin qu'ils vous demandent pour le Roi leur Maître, & que cela fasse une diversion. Votre beauté est si fort de tous les Pays, que je ne doute point qu'elle ne fît le même effet sur les Africains, que sur les Allemands. Ne prendriez-vous point plaisir à aller faire enrager tout le Serrail du Roi de Maroc, & à lui rendre trois ou quatre cents femmes inutiles ? Vous aimez à faire des malices, celle-là seroit assez jolie ; il vaudroit toujours mieux prendre ce parti-là, que d'aller se faire Allemande de gaieté de cœur.

A LA MÊME.

LETTRE XLIII.

A QUOI ſert de feindre ? Je ne ſuis point fâché du petit accident qui vous eſt arrivé à la chaſſe. Il vous ſervira à vous faire voir que la chaſte Diane ne veut point de vous. Il eſt aſſez honteux qu'une ſi ſage Deeſſe vous rebute : mais enfin depuis Caliſto, qui fut malheureuſement découverte à un bain pour n'être pas d'une taille irreprochable, Diane a pris réſolution de ne plus recevoir à ſa ſuite de jolies Nymphes, parce qu'elle les croit toutes ſujettes à caution ; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait ſentir que vous ne lui conveniez pas. Vénus, d'un autre côté, qui n'eſt pas ſi vertueuſe & ſi farouche, vous tend les bras d'une manière riante & agréable. Vous n'aurez point à craindre avec elle des chûtes de cheval, ni des meurtriſſures univerſelles; il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois auſſi garder le lit : il y a de la peine par tout ; mais du moins quand vous garderez le lit

de par Vénus, elle vous aura fourni d'avance de quoi vous consoler ; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les lièvres de son Empire, assurément vous ne seriez pas payée de l'incommodité que vous souffrez présentement. Abandonnez donc ce métier-là, si vous m'en croyez ; vous y êtes trop peu propre. Je voudrois que vous eussiez pu voir comment vous vous prépariez à la chasse, ce malheureux jour que vous y allâtes. Vous aviez rassemblé toutes vos graces naturelles & acquises ; vous aviez pris un air vif, animé, & tout-à-fait aimable ; vous aviez redoublé l'éclat de vos yeux, comme s'il eût été question de tout cela pour prendre un lièvre. C'est que vous ne connoissez qu'une sorte de chasse, & que vous vous imaginez que ce qui vous a réussi avec les hommes, vous doit réussir aussi avec les bêtes. Contentez-vous de la première sorte de capture, vous n'entendez que celle-là. D'une conversation où vous aurez pris tout ce qu'il y aura eu de gens de mérite, on ne vous rapportera point dans un carrosse toute meurtrie & toute brisée, comme on fit l'autre jour de cette maudite chasse, où vous ne prîtes rien.

A LA MÊME.

LETTRE XLIV.

JE ne doute pas, Mademoiſelle, que ce ne vous ſoit une grande conſolation dans votre mal d'avoir un Médecin auſſi appliqué que .... Il ne s'eſt pas contenté de voir tout le côté ſur lequel vous étiez tombée; il a voulu abſolument qu'on lui montrât l'autre auſſi, pour voir s'il n'y avoit point de meurtriſſures par contre-coup, & Dieu merci il n'y a rien trouvé: mais enfin cela eſt toujours d'une grande exactitude. Pour moi, je conſeillerai à toutes les jeunes & jolies perſonnes de prendre ce Médecin-là. Je ne ſais quelle récompenſe il aura pour avoir guéri vos bleſſures; mais je tiens que de les avoir vues, c'eſt déja une récompenſe ſuffiſante. Je m'informerai à lui de quelques particularités touchant votre perſonne, dont je crois qu'il n'y a point d'autre mortel qui puiſſe parler. Apparemment vous ne l'avez pas obligé

fort étroitement au ſecret, & l'y euſſiez-vous obligé le plus étroitement du monde, vous êtes trop belle pour que le ſecret vous dût être gardé. Ce n'eſt pas pourtant que j'aie beſoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ai qu'à voir la Vénus de Médicis, & m'imaginer vos habits ſur cette admirable figure; vous voilà. J'ai appris une choſe que je vous avoue que je n'euſſe jamais crue; je ne m'attendois point que dans les endroits écorchés, il y dût jamais revenir une auſſi belle peau que celle qui y étoit, car la nature pouvoit-elle rencontrer ſi bien deux fois de ſuite à faire une peau? Cependant on m'aſſure que la ſeconde eſt toute auſſi belle qu'étoit la première; vous avez une beauté bien opiniâtre, & bien à l'épreuve de toutes ſortes d'accidens. Je crois, Dieu me pardonne, que ſi vous aviez perdu un œil, il vous en reviendroit à la place un autre auſſi beau. Faites déſormais tout ce qu'il vous plaira, Mademoiſelle; retournez à la chaſſe, montez à cheval, tombez-en, il n'y a à craindre que pour votre vie, votre beauté eſt en ſûreté tant que vous vivrez. S'il vous étoit reſté de cet acci-

dent-ci des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'euſſent eu leur agrément ?

A MONSIEUR DE F...

LETTRE XLV.

J'AI paſſé dans mon petit voyage par le Gouvernement de notre Ami Saint... & il m'a prié de vous donner de ſes nouvelles. Vous allez être ſurpris d'apprendre que fait comme vous le connoiſſez, il eſt l'Adonis de toute la Ville, & ce qui m'en plaît, c'eſt qu'il eſt aſſez naturel pour en être ſurpris lui-même. Toutes les femmes éblouies de l'éclat de ſa dignité, lui font les yeux doux; & comme il n'avoit point du tout été gâté par celles de Paris, il rit de tout ſon cœur de ſe voir devenu tout-à-coup les délices de toutes les Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau, & qui, ſans cela, le feroit aſſez. Il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de M. le Gouverneur: mais depuis ce temps-là, on ne fait plus que médire & que plaiſanter du bel

homme, afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il joue dans tout cela un fort bon personnage; l'amour ne lui a jamais été rien; sa passion dominante est la raillerie, & il ressemble autant à un singe par dedans que par dehors. Ces femmes font des pas vers lui, & il recule, fondé sur sa laideur, qui ne lui permet pas, dit-il, de porter ses regards ni ses pensées sur de si belles personnes: il leur avoue, avec une ingénuité affectée, qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui est encore plus laide que lui, dont il ait pu obtenir quelque chose. Sur cela, on lui tient des discours généraux contre la beauté des hommes, & il prétend même qu'une fort jolie créature ayant été assez naive pour lui dire, en rougissant & en baissant les yeux, qu'il n'étoit point si laid, il le lui soutint, & le prouva par le dénombrement de toutes ses laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers sur lui, parce qu'elle a été Maîtresse du précédent Gouverneur: il dit qu'elle a conservé de son ancienne élévation des manières hautes, & qu'elle lui fait entendre que les autres, qui ne sont pas stylées comme elle aux affaires

du Gouvernement , ne ſont pas dignes de lui. Mais les autres auſſi ſe ſervent de cette raiſon là même pour l'exclure du rang où elle aſpire , & on inſinue ſouvent à M. le Gouverneur qu'elle n'a à lui donner que les reſtes de ſon prédéceſſeur. Beau combat entre toutes ces Belles pour un ſi laid perſonnage , & qui même ne fait que s'en moquer ! Je voudrois que vous euſſiez été des converſations que nous avons eues ſur ce ſujet en buvant enſemble. Je n'ai jamais vu ſon ſtyle burleſque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompenſe de ſes ſervices , que d'être envoyé parmi toutes ces têtes folles qui lui fourniſſent une ample matière de ſe réjouir. Il n'y a en ce pays-là que les hommes qui ſoient ſages ; car je n'en ai pas vu un ſeul touché de l'honneur d'être amoureux de Madame la Gouvernante; ils n'ont point cette noble ambition.



A MONSIEUR DE LA S...

LETTRE XLVI.

N'EMPÊCHEREZ-VOUS pas votre Ami de faire la folie à laquelle il se prépare? J'en tremble, par l'intérêt que vous me faites prendre en lui. Quoi! parce qu'il a surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à son mariage, & qu'il est enfin possesseur de la belle..., il va rompre avec le monde, & s'enfuir à la campagne, résolu d'y passer sa vie avec elle seule, & jaloux de partager sa vue avec d'autres? Quel transport est-ce là ? Le plus adorable objet qui soit dans l'univers ne se peut-il pas bien posséder au milieu de Paris? Que... attende encore quatre ou cinq ans; s'il trouve au bout de ce temps-là que la retraite & la solitude lui soient nécessaires pour jouir pleinement de son bonheur, on souffrira qu'il se retire dans les déserts avec sa Nymphe; s'il veut même, on lui donnera un terme beaucoup plus court : mais enfin, il ne faut pas compter sur un commencement de mariage; la suite

y ressemble trop peu. Dites-moi, s'il vous plaît, ils seront deux à cette campagne ; s'ils ne sont tous deux également charmés, la campagne ne vaudra rien. Est il sûr du goût de cette Belle qu'il vient d'épouser ? Se contentera-t-elle de ne voir toujours que des arbres & lui ? Il faudroit, pour ce qu'il fait, pouvoir répondre, & de soi & d'un autre ; & la moitié de cela, qui est la plus aisée, est encore au-dessus de la force humaine. Il ne songe pas qu'une solitude, où il sera continuellement avec ce qu'il aime, sans aucune distraction, usera sa passion en moins de rien ; elle sera plus épuisée d'un mois de campagne, qu'elle n'eût été d'une année de séjour à la ville. Ce n'est pas ainsi que les passions doivent êrre conduites ; il faut étendre leur durée avec adresse, & les faire filer pour ainsi dire autant qu'on peut, en se ménageant de petits repos, des intervalles, d'autres occupations même. Votre Ami n'entend guères cet art-là. Pour moi, je m'en sers, & m'en trouve bien.



AU MÊME.

LETTRE XLVII.

VOUS ſouvient-il de ce que je vous mandai, il y a deux mois ? Je trouvai hier votre Ami à la Comédie. Le voilà déjà revenu à Paris, & il a fait encore bien pis ; il a laiſſé ſa femme à la campagne. Il eſt vrai qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrêtera ici que quelques jours : mais voulez-vous gager que cette petite affaire ira lentement ? J'ai déjà connu ſon refroidiſſement à ſes manières de parler ; elles ſont pourtant les mêmes qu'elles étoient il y a deux mois, mais elles ne ſont pas ſoutenues du même air. Il étoit aiſé de remarquer qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer ſon contentement : maintenant il ne ſe ſert que par habitude de ſes anciennes expreſſions ; il dit froidement des choſes vives, & en vérité il ne les dit que pour ſe ſauver du déshonneur d'un changement ſi prompt. Il ſent lui-même cette différence, & évite une matière qui étoit, il y a quelque

quelque temps, la ſeule dont il pût parler. Il me paroît tout honteux de n'être plus ſi amoureux qu'il l'étoit: il emploie même en parlant de l'amour quelques termes peu reſpectueux; il lui donne les noms de folie, d'entêtement, corrigés à la vérité par quelques épithètes honorables: mais il n'importe; il ne parloit pas toujours ainſi. Je le plains; il s'eſt engagé, non-ſeulement envers Madame...., mais, ce qu'il y a de pis, envers le Public, à être toujours amoureux. Il faudroit bien que la Belle s'accoutumât à la diminution de ſa tendreſſe, & lui fît quartier: mais le Public, qui n'y a nul intérêt, ne lui en fera point; il exigera de ce pauvre garçon qu'il demeure à ſa campagne; s'il y manque, comme aſſurément il y manquera, Dieu ſait les plaiſanteries! Il auroit bien de l'obligation à qui lui feroit dans peu quelque procès, qui l'obligeroit à venir ſéjourner à Paris; je lui conſeillerois de s'y établir inſenſiblement, en prenant d'abord un appartement dans une Auberge, & puis, comme l'affaire traîneroit, une maiſon Il faudra qu'il revienne d'un air humble, & preſque demandant grace. Quelle folie auſſi de s'aller confiner à la campagne, en publiant par-

tout. *Je ſuis amoureux pour le reſte de ma vie ; je n'ai plus beſoin du commerce des hommes !*

A MADEMOISELLE DE *V...*

LETTRE XLVIII.

NE doutez point, Mademoiſelle, que je n'aie été charmé de la manière dont vous vous tirâtes hier de la périlleuſe converſation que vous eûtes avec cette Demoiſelle, qui venoit vous livrer un aſſaut de bel-eſprit. Je crois bien qu'elle ſortit perſuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviez beaucoup moins parlé qu'elle ; mais je vous en eſtime davantage d'avoir ſu remporter ſur elle une victoire qui ne l'ait pas bleſſée. Il y eut de votre part la plus ingénieuſe malice du monde à lui laiſſer avoir de l'eſprit tant qu'elle voulut, & à ne placer de temps en temps que des choſes ſimples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeller de ſes hautes idées, ſi elle vous eût bien entendue. Sans mentir, je ne vous ai jamais trouvée plus ſpirituelle, ni même plus

belle, parce qu'une crainte ſecrette de vous laiſſer ſurpaſſer anima vos yeux & votre viſage, & que l'application que vous aviez à jetter du ridicule ſur de ſi beaux diſcours, rendit votre air plus fin. Juſqu'à préſent, quand j'ai été touché de quelqu'un, je lui ai toujours donné dans mon imagination ce qui lui manquoit; j'avois regret à laiſſer imparfaite une belle idée qui devoit régner dans mon eſprit, & que j'achevois de ma pure libéralité: mais de bonne foi, je ne vous donne rien; vous êtes la première perſonne que j'aie aimée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ſes charmes. Auſſi je ne pourrai me venger de vous comme j'ai fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lorſque je n'étois pas content. Votre mérite tiendra toujours bon contre mes reſſentimens, & je ne m'attends point à avoir jamais la conſolation de vous trouver moins aimable, quand même j'aurois le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me ſemble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais; mais enfin, je vous ai promis de ne vous dire jamais rien que de vrai.

Rien que de vrai en amour! Cela n'eſt preſque pas concevable. Il falloit que je fuſſe déjà bien fou, quand je vous fis une ſemblable promeſſe. Si jamais vous permettiez à ma raiſon de revenir un peu, je vous déclare que je prétendrois bien recommencer à mentir ſelon la coutume de la vraie galanterie. Juſques-là, je ne ſais combien d'artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles. Je ſavois aſſez bien jouer une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces manières vives qui ſéduiſent, & j'ai vu plus d'une aimable perſonne ſe paſſionner à mes repréſentations; mais je renonce avec vous à tout mon acquit, & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut que cela ne ſoit vrai, ne vaut pas la peine d'en parler. Il feroit beau voir mes autres paſſions ſe comparer à celle-ci!



A LA MÊME.

LETTRE XLIX.

JE n'ai point encore éprouvé d'empire ſi rude que le vôtre. Quoi ! vous dites qu'il n'eſt pas poſſible que je ne vous trompe, parce que j'ai marqué juſqu'à préſent trop de plaiſir à être avec vous, & qu'il n'a pas paru que je me ſois ennuyé un ſeul moment ? Vous prétendez que cela n'eſt pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes manières. En vérité, je ſuis bien malheureux ; il ne me ſera point permis de ne me point ennuyer, lorſqu'effectivement je ſuis le plus content du monde ! Comment voudriez-vous que je fiſſe ? il n'y a que trois ans que j'ai l'honneur de vous voir ; tous vos agrémens me ſont encore nouveaux, & de la manière dont vous les ſavez renouveller & les faire ſuccéder les uns aux autres, vous en avez encore pour plus de vingt ans, ſans tomber dans aucune répétition de charmes. Attendez que ce temps-là ſoit paſſé, je tâcherai de faire alors ce que vous ſouhaitez de

moi ; je m'ennuierai. Il me ſemble que c'eſt-là ſe mettre à la raiſon. Je ſais bien ce qui rend l'amour de ſi peu de durée ; c'eſt qu'on le pouſſe toujours au-delà du naturel. On veut être, par exemple, dans une extaſe perpétuelle auprès de ce qu'on aime, toujours également ravi & enchanté. La nature ne comporte point cela ; apparemment vous voulez ménager ma tendreſſe, en lui accordant la permiſſion de ſe relâcher quelquefois. Le motif eſt obligeant, & vous pouvez croire que j'en ſens bien le prix ; mais enfin, Mademoiſelle, il n'eſt pas poſſible d'avoir la complaiſance de s'ennuyer avec vous. Cherchez qui vous faſſe la cour à ce prix-là. Je doute que Deſ... même, perſonnage ſi ennuyé & ſi ennuyeux, pût vous contenter.

A M. LE CHEVALIER DE L...

LETTRE L.

VOUS êtes donc ſur le point d'épouſer l'aimable Dévote à qui vous faites la cour depuis ſi long-temps, & vous renoncez pour elle à l'Ordre de Malte ?

Vous alliez vous faire un bon Religieux, & vous avez changé ces penſées pieuſes en des deſſeins de mariage. Voilà comme les belles Dévotes ſont dangereuſes pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne qu'elle ne faſſe pas conſcience de vous ôter à la Chrétienté, dont vous euſſiez ſoutenu les intérêts toute votre vie contre les Ottomans; car vous ne vous ſouvenez plus qu'il y ait des Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous déſormais qu'ils ne faſſent bien des conquêtes. Peut-être n'a-t-elle pas ſongé à cela; mais ſi je vous voulois du mal, je lui repréſenterois combien vous ètes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par votre mariage. Peut-être auſſi croit-elle en vous épouſant & en vous convertiſſant, faire une caravane auſſi glorieuſe à la Chrétienté, que toutes celles que vous euſſiez faites contre les Turcs. Mais, dites-moi, ne feriez-vous pas bien embarraſſé, ſi, au lieu qu'on vous demandoit à Malte vos preuves de nobleſſe pour vous recevoir Chevalier, Mademoiſelle de G... vous demandoit vos preuves de dévotion avant que de vous recevoir pour ſon mari? Je ne crois pas que vous en ayiez d'autres

juſqu'à préſent que votre tendreſſe pour elle ; mais apparemment elle ſe contente de cette preuve-là, & en attendant qu'elle vous inſpire un amour divin, elle s'accommode toujours de l'amour profane qu'elle vous a inſpiré. Les Dévotes ſavent bien aller à leurs fins ; je gage que celle-ci, ſous prétexte de vouloir vous convertir, vous aime, & que dans tous les ſermons qu'elle vous fera, la vertu de fidélité conjugale ne ſera pas oubliée. Au fond, comme elle aura été l'inſtrument de votre converſion, il ſera juſte qu'elle en ait le profit. Je vous aſſure qu'aucune converſion n'eut jamais un inſtrument plus agréable, & qu'il y auroit dans le monde bien plus de Dévotes qu'il n'y en a, s'il y avoit beaucoup de Dévotes comme elle. Adieu, mon cher Chevalier ; hâtez-vous d'empêcher qu'on ne puiſſe vous donner ce nom.



A

A MONSIEUR D. L...

LETTRE LI.

LA nouvelle que vous m'apprenez eſt fort plaiſante. Quoi ! Mademoiſelle de S. P. eſt mariée ? Je ne la croyois point faite pour le Sacrement. L'amour, à ce que je vois, en uſe en grand Seigneur ; il marie les filles qui l'ont ſervi. Cela va donner courage aux autres ; peut-être y en aura-t-il qui, ſur l'exemple de Mademoiſelle de S. P., négligeront un peu leur conduite, & croiront prendre le chemin de faire fortune. Un homme qui, par ſa ſeule valeur, ſera devenu Maréchal de France, en va faire tuer dix mille autres qui aſpireront à la même élévation ; & la Belle dont nous parlons va faire autant de Demoiſelles de bonne volonté, qui ſe flatteront d'attraper à la fin un mari. Il faut qu'elle ait eu de l'eſprit pour choiſir juſte entre tous ſes amans celui qui étoit capable de l'épouſer. Elle ne s'eſt point amuſée à avoir de la vertu inutilement ; elle n'en a eu

qu'une fois, mais à propos. Il y a bien des personnes dont elle n'est pas trop estimée, qui n'auroient pas l'adresse d'en faire autant. Ce pauvre Monsieur... est à plaindre d'avoir été le seul qu'elle ait jugé digne de sa vertu; il est vrai pourtant qu'il se l'est attiré par sa sottise naturelle, & qu'il méritoit bien qu'elle le distinguât. Je ris, quand je songe à ce que vous me dites, qu'avec un billet de quatre lignes elle le mettoit dans des ravissemens de deux mois, & qu'un jour qu'il se hasarda à lui baiser le bras, cette fière personne le menaça de le bannir pour jamais de sa présence. Je suis bien persuadé présentement qu'il ne faut que savoir placer les choses. Ces rigueurs-là étoient assez ridicules, mais bien placées; elles ont fait leur effet. Je ne doute pas qu'après le Sacrement même, elle n'ait eu bien de la peine à se soumettre aux rigoureux devoirs d'une femme, & qu'elle n'ait rendu son mari le plus heureux de tous les Conquérans, par la difficulté de la conquête. Elle aura bien fait; le bonheur qu'elle pouvoit lui donner avoit besoin d'assaisonnement.



A MADEMOISELLE DE V....

LETTRE LII.

JE vous vis hier ſi ſenſible à l'*Opéra*, Mademoiſelle, & hors de là, vous me le paroiſſiez ſi peu, que je ne puis m'empêcher de vous le reprocher. Apparemment vous laiſſez agir votre cœur à l'*Opéra*, parce qu'il n'y a rien de vrai; & vous vous contraignez avec moi, parce qu'il y a trop de vérité dans tout ce que je vous dis. Je ne ſais comment vous l'entendez; mais ce devroit être tout le contraire. J'ai beau vous dire des choſes touchantes, elles ne vous font point tirer votre mouchoir de votre poche. Si du Mény les diſoit, il y auroit bien des larmes verſées. Eſt-ce qu'on ne pourra vous toucher ſans vous tromper? Ce ſeroit une deſtinée aſſez fâcheuſe pour vous & pour moi, & peut-être encore plus pour moi, qui perdrois toute eſpérance àvotre égard. La plus jolie choſe du monde eſt une jolie perſonne comme vous, qui eſt vi-

vante, c'eſt-à-dire qui a des ſentimens; car les ſentimens & la vie c'eſt une même choſe ; & qu'eſt-ce à votre avis de n'être vivante qu'à l'*Opéra ?* Songez que vous ne vivrez tout au plus que trois fois la ſemaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à M. de Lully. Cela s'appelleroit ne vivre que par machines, & comme ces perſonnes infirmes qui ne ſubſiſtent qu'à force de remèdes. Il faudroit aſſembler un grand nombre de gens, préparer de la muſique avec beaucoup d'art & de peine, faire retentir à vos oreilles je ne ſais combien d'inſtrumens, & tout cela pour vous faire avoir quelque petit ſentiment. Pour moi, ſi j'étois en votre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme ſeul ſuffiroit pour cela ; & pourvu que vous apportaſſiez de votre part de certaines diſpoſitions, vous ſeriez plus vivante en voyant & en écoutant cet homme-là, que vous ne l'êtes à l'*Opéra* même. Enfin, la vie ne conſiſte pas à prendre de l'air dans ſes poumons, & à le rendre ; elle conſiſte à prendre dans ſon cœur & à rendre des ſentimens. C'eſt par-là que la vie de l'*Opéra* eſt très-imparfaite;

vous prenez quelque chofe, il eft vrai, mais vous ne le redonnez point. Du Mény vous a touchée ; mais je vous déclare qu'il ne fe foucioit point de vous. Il faut vivre d'une meilleure manière, puifqu'enfin cela fe peut.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce premier Volume.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

MORTS ANCIENS.

MORTS ANCIENS avec des Modernes.

TABLE

DES LETTRES GALANTES.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Œuvres de M. de Fontenelle, en onze volumes in 12*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpression. A Paris, ce 20 Juin 1767.

l'Abbé Graves.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé Nicolas Desaint, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit de faire réimprimer & donner au Public les *Œuvres de Fontenelle* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de renouvellement de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer led. Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obeissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce puisse être, sans la permission

expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de décheance du present Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiégne, le cinquième jour

du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſept, & de notre règne le cinquante-deuxième. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Je reconnois que M. Saillant, veuve Regnard & Deſventes le fils, ſont intéreſſés au préſent Privilege. à Paris, ce 10 Septembre 1767. DESAINT.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libr. & Impr. de Paris, N°. 1425, fol. 25, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 13 Avril 1767.

GANEAU, Syndic.

